

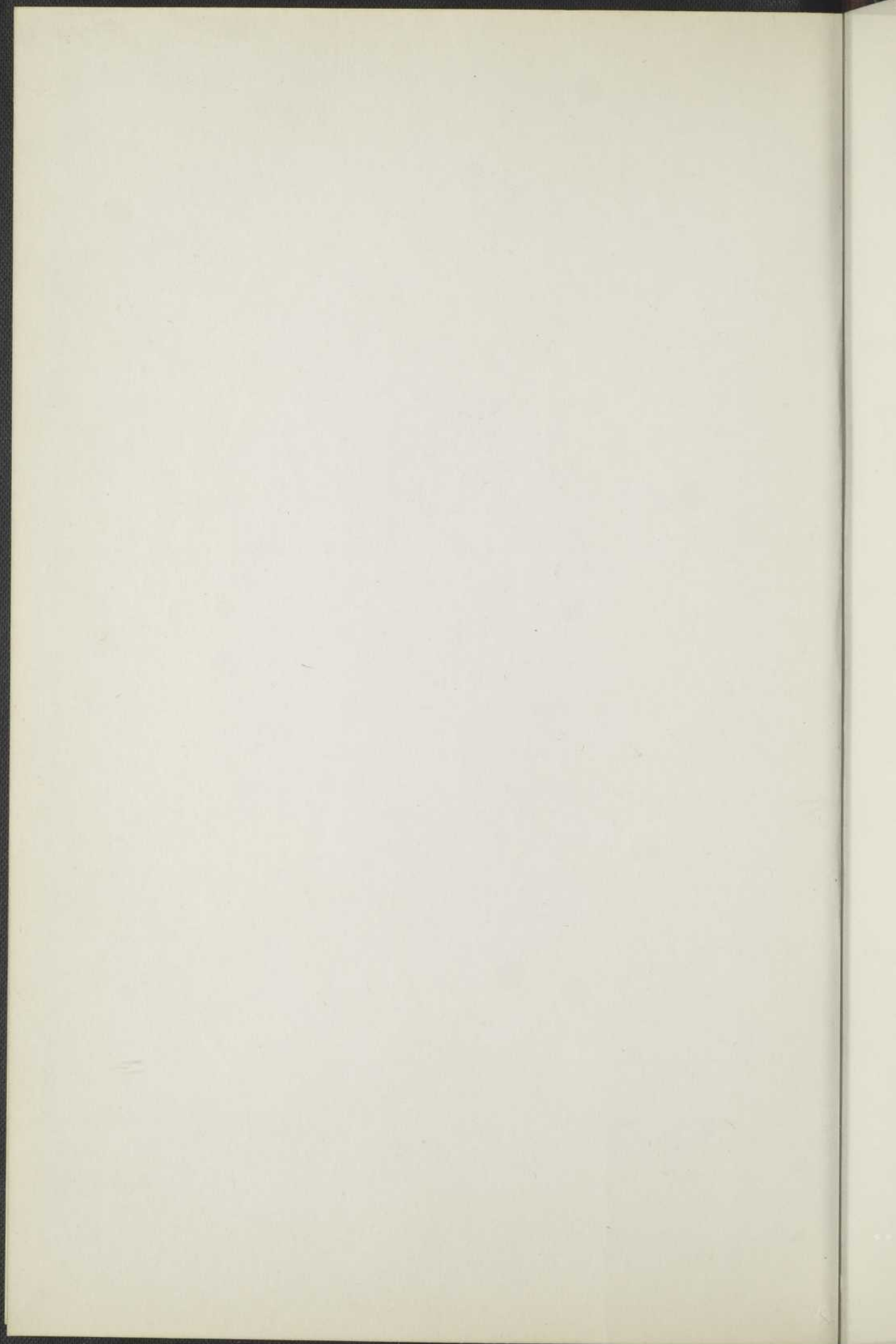
MARIE
LE FRANC

Collection
Gerbe d'or



ENFANCE MARINE

FIDES



THE MEMORIAL

CHAPTER I

The first of these is the year 1861, when the first...

CHAPTER II

The second of these is the year 1862, when the first...

CHAPTER III

The third of these is the year 1863, when the first...

CHAPTER IV

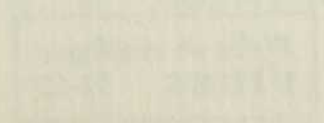
The fourth of these is the year 1864, when the first...

CHAPTER V

The fifth of these is the year 1865, when the first...

CHAPTER VI

The sixth of these is the year 1866, when the first...



100

DU MÊME AUTEUR

POÈMES

Les Voix de l'âme et du cœur, Montréal (épuisé)

Les Voix de misère et d'allégresse, Ed. Crès, Paris (épuisé)

ROMANS -

La Rivière Solitaire, Ed. Fides, Montréal, 1957

Grand-Louis l'Innocent, Ed. Sudel, Paris (Prix Femina)

Le Poste sur la dune, Rieder, Paris (épuisé)

Héliér fils des bois, Ed. Nelson, Paris

Dans l'île d'Ouessant, Ed. Fasquelle, Paris (épuisé)

Grand-Louis le Revenant, Ed. du Tambourin, Paris (épuisé)

La Rivière Solitaire, Ed. Ferenczi, Paris (épuisé)

La Randonnée passionnée, Ed. Ferenczi, Paris (épuisé)

Pêcheurs de Gaspésie, Ed. Ferenczi, Paris (épuisé)

Pêcheurs du Morbihan, Ed. Sudel, Paris (épuisé)

Le Fils de la forêt, Ed. Grasset, Paris

ESSAIS

Inventaire, Ed. Rieder, Paris (épuisé)

Enfance marine, Ed. Fides, Montréal, 1959

VOYAGE

Au pays canadien-français, (couronné par l'Académie française), Ed. Fasquelle, Paris (épuisé)

NOUVELLES

Visages de Montréal, Ed. Le Zodiaque, Montréal (épuisé)

Dans la tourmente, Ed. Sudel, Paris

O Canada, Ed. Sudel, Paris

<i>Fiche de catalogue</i> FIDES 59-12
--

COLLECTION «LA GERBE D'OR»

Enfance marine

par

MARIE LE FRANC

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-JEAN

FIDES ● MONTRÉAL et PARIS

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

PQ
2623
E383E53
1959

Copyright, Ottawa, 1959.

J'AI regardé, ce matin de janvier, un ruisseau couler. Ce ruisseau a existé de tous temps chaque hiver. Je ne l'avais pas remarqué. Et ces champs endormis que je passais pour me rendre à la mer possèdent désormais en bordure ce mince trait d'eau vivant, d'une fraîcheur qui m'a fait songer à une enfance.

J'ai eu moi aussi une enfance. J'y ai pensé bien des fois sans vraiment m'arrêter pour la regarder et la décrire. Je vais tenter cette tâche, en souhaitant d'y mettre un peu de l'allégresse, de la transparence de ce ruisseau large comme la main dont je viens de faire la découverte. Et s'il est possible toute sa vérité.

EXCEC

je p
née.
de q
peu
d'au
pers
fait
tous
je n
de r

mer
À p
béat
de l
préc
de

I

SI je ne consultais que mes souvenirs, je pourrais dire que j'ignore à peu près totalement où je suis née. Rien n'existe de mon pays natal, quoique j'eusse près de quatre ans quand je le quittai. Je devais être d'intelligence peu éveillée, et d'une autre race, vraiment, que les enfants d'aujourd'hui qui emmagasinent des notations de grandes personnes dans leurs cervelles de quatre ans. Toutefois, du fait même que rien ne pèse sur mes premières années, que tous souvenirs, toutes visions se sont effacés, je conclus que je ne suis pas née dans une ville. Il n'y a pas une ombre autour de moi, pas de rues, pas de murs; ni cris ni bruits ni odeurs.

Il ne pouvait y en avoir: ma maison eut pour cadre la mer. Et la mer broya, dissipa cette maison dans ma mémoire. À peine si je puis, à force de m'interroger, ressusciter le trou béant et noir de la cheminée, la couleur rouge d'un rideau de lit, la tache lumineuse de la fenêtre. J'ai gardé l'impression précise de l'emplacement de cette cheminée et de l'orientation de la maison. Celle-ci tient debout par une façade qui

s'éclairait rarement, et elle s'imprima dans ma mémoire quelque jour d'été où elle recevait du couchant un rayon de soleil.

On dirait aussi que je suis née orpheline. Je ne vois personne à mes côtés, personne me nourrissant ou m'habillant. Il n'y a jamais personne au coin de cette cheminée. Point de femme. Ni frères ni sœurs. Personne n'a joué avec moi sur le sable, personne ne m'a fait pleurer.

Un homme paraît, une seule fois. Il est debout, non loin de la cheminée, il se prépare à sortir, il boucle autour de sa taille son large ceinturon de douanier, dont le cuir épais brille. Il a quelque difficulté avec la boucle: il penche la tête. Je suis sûre que je le regarde. Mon père est cet homme au ceinturon.

Je ne saurais dire quels objets furent dans la maison. De même que je n'ai retenu du mobilier que le rideau à fleurs rouges d'un lit, je me rappelle seulement, des humbles ustensiles ménagers qui devaient sortir du buffet à l'heure des repas, une écuelle, rouge aussi, vernissée, grande. J'en tiens les morceaux dans mes mains. Ce sont des mains tremblantes. Elles ont dû laisser tomber l'écuelle. Les morceaux ressemblent à des quartiers de pelures d'orange, parfaitement taillés, et j'en vois briller les pointes. Il y a devant moi des personnages réduits à des ombres, consternées, que j'imagine un peu menaçants, dont les regards tombent comme les miens sur les fragments de l'écuelle.

Cet accident doit signifier que nous étions pauvres, mais jamais le mot de pauvreté ne fut prononcé par mes parents, ni à ce temps ni plus tard. Nous avons donc ignoré le mot et l'état de pauvreté.

Je pourrais aussi affirmer qu'il n'y eut aucun luxe autour de mon enfance. Elle ne connut ni hochets ni poupées. Les poupées surtout doivent laisser quelque trace dans la mémoire, au creux des paumes, des bras et des genoux. Je suppose que je fus habillée comme toutes les petites filles de la côte,

de laine tricotée, d'étoffes épaisses, qui adhèrent moins à la peau que les fines layettes. Mais il me semble que jusqu'à quatre ans je n'eus pour vêtements que le sable et le vent marin.

Je cherche en vain la vision de la mer. Est-ce parce que la maison lui tournait à peu près le dos, et que de l'intérieur on ne pouvait la voir qu'à marée haute, quand elle remplissait le marais sous la fenêtre ? La maison servit-elle d'écran entre moi et la mer ?

Je ne conclurai cependant pas qu'il m'est bien indifférent d'être née là ou ailleurs. Je réclame ce berceau en forme de vague. Je pris racine dans ce sable, ce vent, cette mer. J'en eus conscience. Le cadre n'a pas marqué par sa couleur, son volume, sa surface, tout ce qui est caractéristique extérieure. Il m'a laissé l'impression d'une immensité qui ressemble à du vide. Je fus moi-même un grain de sable qui tentait de se soulever, de se dresser à la hauteur des chardons et des daturas, roulait parmi les coquillages et se laissait éclabousser par le flot montant. La mer, le sable, le vent, se logèrent en moi, formèrent la provision initiale à l'âge où l'on cherche une première nourriture. Je n'avais pas encore d'yeux pour voir, ni surtout de mémoire pour enregistrer, mais je possédais déjà tout cela. J'en étais tellement imprégnée que mes premiers rêves et mes premiers cauchemars en firent leurs constructions : j'habitais des maisons de sable dont les murs commençaient à crouler. Il ne restait debout que des fenêtres qui empruntaient aux jeux éclatants du soleil sur les flots leurs couleurs et leur mobilité. Ce fut la mer que sucèrent mes sens. Si on me la retire, avec l'espèce de toile à quoi elle s'appuyait, grise ou bleue et qui devait être le ciel, les champs plats, nus, poudroyants, immenses qui la prolongeaient et ne laissèrent aucune image visuelle, on me supprime mon enfance, on détruit l'impression de langes lumineux dans lesquels je fus roulée. On n'eût pu dire de loin où com-

mençait la mer, où s'arrêtaient les champs: on ne sait non plus où commence une enfance marine.

Est-ce un privilège des premières années, ce pouvoir de synthèse puissante qui tient du miracle, cette abolition du détail, cette absorption par en dedans de l'essentiel? Un enfant de trois à quatre ans réussit à oublier que la mer est formée de vagues, qu'elle bouge, monte, descend, qu'elle a des regards de toutes couleurs, un cœur qu'on voit battre, une respiration qu'on voit fumer, qu'elle est couchée ou dressée debout comme une personne, et il ne retient d'elle que son immensité et sa plénitude, et l'assurance qu'elle fut son berceau. Il crie si on la lui arrache et ne retrouve d'apaisement qu'une fois qu'elle lui est rendue. Il l'a dépouillée de tous accessoires et il en a fait des fondations à son usage, rompues à sa mobilité. Il l'a ramassée tout entière en lui. La mer n'est plus elle, mais ce petit être oscillant, rythmé qui la contient, ce corps en volutes, cette mémoire qui a comme le sable le pouvoir d'enfouir les images.

La mer écrit, dès leur naissance, l'histoire future des êtres qu'elle a portés dans son sein, verse en eux son tourment, son frisson, sa fièvre, ses contradictions, sa plaie d'en dessous, ce besoin de revoir les lieux où elle se brisa, cette obstination égale à s'en aller et à revenir, ce désir et cette impossibilité de se dépasser, qui sont humains. Ceux qui sont nés de la mer demeurent absents d'eux-mêmes la moitié du temps.

Pourquoi le vent est-il absent aussi dans mon souvenir, qu'il remplit cependant, à la façon dont une voix à laquelle on ne prêtait pas attention parce qu'on avait coutume de l'entendre devient, lorsqu'elle s'est tue, plus vivante que jamais par le vide qu'elle crée? Je cherche en vain le vent dans la cheminée que je finis par voir à la place qu'elle occupa dans la réalité. J'entends souffler le vent sur la façade de la maison, et je suis sûre que si la maison et sa façade ont tenu, c'est grâce à lui. Je l'ai sans doute écouté, assise sur un petit banc,

au cœur de l'âtre, le soir, en regardant en l'air avec effroi par cet intérieur de cheminée d'où il allait descendre, personnage long, carré, fourré de suie, qui crachait des étincelles; ou dans la journée, en m'étonnant que la façade de mon amie la maison ne fît de grimaces quand il la cinglait de rafales chargées d'embruns.

Une façade a bien existé, manquant d'épaisseur, regardant la mer par-dessus une épaule anguleuse, percée de nombreuses fenêtres. Et riant par ces fenêtres comme la mer rit par chacune de ses vagues quand elle s'y met ! J'ai laissé tomber les sombres physionomies qu'elle eut à peu près par tous les temps et à chaque heure de la journée, à cause de son orientation, pour n'en retenir que la claire image qu'elle me donna d'elle-même, à la faveur d'un rayon de soleil couchant.

Il n'y a personne à ces fenêtres ouvertes. Je possédais déjà le secret de supprimer les personnages. C'est la mer encore qui vous l'enseigne. On s'habitue à tout réduire au plan horizontal. On est déjà, tout petit enfant, le seul être planté verticalement au milieu des choses, et l'on tient au bout de son regard ces grosses personnes couchées: la mer, le rivage. La maison s'appuie comme un être humain à l'air. Il en faut beaucoup pour la soutenir, preuve qu'il y en avait une immense réserve, et que c'était un air capable d'empêcher de tomber à plat cette mince façade que rien n'étayait: un air marin.

Un enfant ne pouvait acquérir dans un tel domaine la notion de l'ombre. Rien ne possédait de reflet ni de prolongement. Les choses s'offraient à l'œil sans qu'il eût à en faire l'étude. Elles ne demeuraient point tapies dans la mémoire. Les gens passaient sur cette grève bordée de champs en friches. Ils n'y stationnaient pas. Il n'y avait rien pour les soutenir ou les abriter. Seuls demeuraient la grève et les champs, d'autant plus vastes qu'ils étaient vides, et le vent

couché dessus, bien à plat, en long et en large, les empêchant de se soulever, les amincissant encore, tout cela aérien, laminé, d'un fil presque coupant qui entraît sans peine dans le regard.

Un jour, de longues années après que je l'eus quitté, le rivage surgit dans mon souvenir, bien plus clair qu'il ne le fut jamais, presque réel, fumant d'humidité au soleil levant, rude, parsemé de cailloux, et j'entendis, ô miracle ! quelqu'un marcher dessus. Marcher, ou plutôt essayer de courir. C'est une jeune femme qui me porte dans ses bras. Le vent entrave sa marche. Elle crie quelque chose, d'un air d'affolement, à une autre personne qui vient par derrière et ne répond pas. Du moins je ne l'entends pas répondre. Si j'entends la première, ce n'est pas seulement parce que nous sommes poitrine contre poitrine, mais surtout parce que je suis moins accoutumée à sa voix. Celle qui me portait ce jour-là était une jeune tante étrangère à la maison. Sa voix fut la première qu'enregistra mon oreille. Ce qu'elle a dit, je ne sais, mais elle a crié. Ma mère suivait, retardée au dernier moment par quelque besogne: essuyer la table, ranger les bols et la cafetière sur la cheminée, ou bien alourdie par une cause que je ne pouvais deviner. Ma mère n'aurait pas poussé un cri. Ma mère avait toujours le silence en elle. C'était sa force, sa défense, la source de son petit feu intérieur. Ses yeux bleus qui rendaient inoubliable son délicat visage étaient remplis de vigilance autant que de douceur et ces deux traits de caractère n'avaient pas besoin de cris ou de paroles pour s'exprimer.

Donc la tante allait devant. Je me rends compte de la direction dans laquelle nous courions de toutes nos forces: un bras de mer que nous voulions traverser à marée basse. Je vois pour la première fois la mer sous forme d'une large veine bleue creusée dans la vase et de gros cailloux couverts de varech.

Tout en courant, ma tante releva sur mon visage et le sien le bord de mon sarrau. Je m'apparus enfin. Je fus présen-

te au milieu des événements. À ce moment, une odeur m'arriva, si insupportable que je cachai ma tête dans son cou. J'étais donc assez grande pour être sensible à une odeur, et, sans avoir retenu les paroles criées dans le vent, pour comprendre que cela venait d'une carcasse de cheval à demi enterrée dans le sable, que l'eau en se retirant laissait à découvert. On me portait, non que je fusse trop petite pour marcher, mais pour échapper plus vite à l'odeur de pestilence.

Rien n'existait, et soudain à cause d'une odeur et peut-être des circonstances dont elle fut entourée, l'allure de fuite des personnages, leur intonation dramatique, mes yeux s'ouvrent, remarquent les couleurs; j'embrasse d'un coup d'œil un rivage au complet, avec la qualité de son sable et de ses cailloux; j'éprouve la force du vent contre lequel s'arcbutent deux ombres, l'une agile et douée d'une voix claironnante, l'autre qui s'obstine à demeurer en arrière et à dérober ses traits. Et j'apprends, que moi qui me croyais nue depuis que j'étais au monde, je possédais un petit sarrau bleu ballonné qui se relevait pour abriter deux visages.

Ainsi m'apparut le pays où je suis née. Je ne fus pas aidée dans la constitution de cette unique image par le témoignage des grandes personnes. Les seules grandes personnes que j'eusse pu interroger étaient mes parents, et les miens appartenaient à cette race de parents qui considèrent qu'il y a une sorte d'impudeur à dévoiler tout ce qui accompagne la naissance ou même les premières années d'un enfant. Mon pays natal me porta presque aussi secrètement qu'un sein de femme.

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

le
de
ce
hés
ce
res
ma
do
mo
des
éta
des
do
en
sur
ou

II

J'AI revu tout récemment la maison, le paysage, perdus dans l'absolue solitude. Mais quelque chose de plus vif que mon regard s'y était déjà retrouvé. Mon enfance se replaçait dans son alvéole. Ce sable fut marqué de pas hésitants, fouillé de mains puériles. Et puis lissé, remis en place par la mer jusqu'au lendemain. Désert d'eau, de ciel, de terres écrasées, qui se résumait en une impression de grand domaine lumineux à carapace ajourée retombant sur une maison dont l'image vint se confondre avec celle que je portais dans mon souvenir. Elle se présentait avec des fenêtres fermées et des volets rabattus, pour ne pas se révéler trop vite. Ceux-ci étaient d'une couleur qui variait avec le temps. Il filtrait, par dessous, un regard pareil à celui de certains jeunes morts dont on n'a pu entièrement fermer les paupières, qui rient encore des yeux et de la bouche, et dont la tête est penchée sur le cou dans le pli du sommeil. Je ne sais s'ils étaient bleus ou verts dans la façade grise non ridée, d'un grain uni.

Si incroyable que cela parût, près d'un demi-siècle avait passé sur cette maison inhabitée sans l'altérer ou l'ébranler. Elle débordait de vie contenue, de mystère, de recueillement. Elle se penchait un peu en avant, non de vieillesse, mais pour voir à ses pieds, et cherchait visiblement à se tourner de côté vers le large. Celle dont j'avais gardé le souvenir était expansible, toute en surface, de fenêtres hardies qui jetaient au vent leurs secrets. Je lui découvrais à présent une épaisseur. J'aurais pu la serrer dans mes bras. Quoique vide, elle me faisait l'effet d'être plus habitée que l'autre. Elle s'était adossée à la mer pour être moins dissipée par elle. Elle résistait à la lumière par son regard d'ombre. Quelque chose de jeune passait malgré elle à travers sa gravité. Au centre, un escalier extérieur menait à l'étage, et ses marches de pierre avaient dû éveiller l'esprit d'aventure chez ceux pour qui une marche de pierre représente la hauteur d'un monde. À droite et à gauche, des portes. Plusieurs familles logeaient là, au temps où le bâtiment était un modeste poste de douanes dont mon père était le chef. La dernière porte semblable aux autres, et pourtant différente, ma porte ! Comment expliquer qu'il ne fût besoin de personne pour me la désigner ? Je m'en approchai. Je dus pour atteindre son loquet bas me courber, pencher la tête comme si j'allais pleurer. Je mis le pouce sur le loquet. La maison résista. C'était trop exiger d'elle pour une première visite. Il suffisait qu'elle me laissât deviner que le foyer se trouvait bien à l'endroit où je l'avais vu en rêve. Elle emplit d'ombre mon œil appliqué au trou de la serrure, la même ombre, faite par les mêmes murs, celle qui recouvrait jadis le rideau rouge, et depuis tenait au chaud la maison abandonnée. L'herbe avait poussé dans la cour, du côté du marais, la même que celle qui tapisse les alentours des chapelles perdues où l'on ne vient qu'une fois l'an. Au milieu se dressait un orme, si grand qu'il formait un panache visible des villages lointains, un jet d'haleine

verte par quoi la maison leur annonçait qu'elle continuait à vivre. C'est à cette haute quenouillée de feuillage appuyée sur l'azur qu'elle avait travaillé, elle qu'on croyait oisive. Je fis le tour de l'arbre, massif de la base au sommet, construit sur les lignes d'un phare. Une œuvre parfaite. Peut-être la caserne n'avait-elle fermé ses portes que pour donner toute son attention à cette œuvre unique sur laquelle ses fenêtres convergeaient. Et maintenant, l'arbre la dépassait, n'avait plus besoin de surveillance ni de protection. Il éclairait la campagne d'une longue fusée verte.

Je reculai jusqu'au marais où l'eau montait, bruissant à peine entre les perce-pierres, pour avoir une vue d'ensemble des lieux. De loin, la maison perdait son air d'enfance et d'intimité, montait plus haut que le loquet de cette porte sur lequel j'appuyais tout à l'heure la main, plus haut que ces volets bleus, cet escalier de pierre, soudait ses traits pour devenir un visage. Un grand visage qui avait résisté à l'usure. Le visage de quelqu'un qui avait combattu la mer.

Je félicitai mon enfance du choix de son berceau. La maison m'avait laissée partir seule, et après m'avoir presque perdue de vue, tremblant que je n'eusse tiré tout le profit possible d'un beau départ, elle me forçait à revenir pour une confrontation, dans le silence et le secret de sa retraite. Elle me demandait des comptes. Elle s'était refermée intacte sur une enfance, ainsi qu'un sillon sur une semence. Je sentais les ombres se presser derrière la porte, celles qui avaient joué avec moi avant de me pousser, de leurs petites mains molle-tonnées, au dehors, vers le large, et qui eussent voulu voir avec quel visage je revenais. La grande lumière de l'espace tombait sur moi et tous les sels de l'océan épuraient l'air.

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

con
toit
jam
chi
car
qui
bon
de
tan
qu
ent
dan
dut
le r
aler
m'e
mor

III

IL y eut pour moi une autre maison, complète, pareille à celles que les enfants dessinent, avec un toit, une cheminée d'où sort une arabesque de fumée oblique, jamais droite, où il y a de la pirouette espiègle et de la chimère, une porte flanquée de deux fenêtres divisées en six carreaux, et devant, un petit bonhomme aux bras ouverts qui invite le plus largement qu'il peut à entrer. Ce petit bonhomme, c'est mon grand-père. Cette maison est la maison de Pencadénic. Je crois que j'y fus amenée le jour où ma tante courait sur le rivage en portant dans ses bras un enfant qu'elle avait l'air de vouloir arracher au malheur. La brigade entière de Banastère étant supprimée, mon père fut nommé dans un pays de landes aux environs de Vannes. Le départ dut ressembler à une panique, puisque la caserne se vidait le même jour et qu'il fallait trouver dans les villages des alentours autant de charrettes à bœufs que de familles. On m'envoyait chez mes grands-parents pour se débarrasser de moi pendant le déménagement.

Il n'y avait en réalité qu'un étroit bras de mer à passer et quelques kilomètres de grève à parcourir et on y était ! Mais une fois dissipée l'affreuse odeur du vieux cheval, je n'ai plus rien vu ni retenu. Il n'y eut absolument aucun lien entre les deux pays. Si l'on m'avait demandé à quel endroit j'étais née, j'aurais nommé le village de Pencadénic, plus familièrement Cadénic, le seul qui eût un nom, l'autre n'existant plus dans ma mémoire, mais j'ignorais encore qu'il fût pour chacun un lieu de naissance. Peut-être en y réfléchissant bien eussé-je senti qu'il se trouvait en arrière de Cadénic une sorte d'« autre part » lumineux et sablonneux, mais où je ne réussissais pas à me voir, auquel par conséquent je ne me rattachais en aucune façon. Le mot de parents ne signifiait rien non plus, quoique la forte figure des miens méritât d'être retenue. La maison du grand-père me suffisait. J'eus tout de suite des sens de grande personne pour en faire l'inventaire. Le jour de mon arrivée, on me fourra dans le lit-clos de la cuisine, entortillée dans un grand châle bleu, pour que j'y fisse un somme à la suite de cette première migration. Ce lit-clos eut l'odeur qu'il conserva plus tard : celle d'une couette de balle d'avoine, de gros draps filés par ma grand-mère, d'une muraille rugueuse qui retenait la poussière dans les hauteurs. Il est flanqué d'un banc-coffre qui craque quand on monte dessus pour arriver au lit. D'épouvantables créatures grimpaient sur ce coffre, la nuit, et me réveillaient. Le sol battu a des creux et des bosses, et j'entends le pas clopinant d'une femme d'une cinquantaine d'années qui m'apparaît comme une très vieille femme parce qu'elle marche en s'appuyant sur son bâton. Il devient de plus en plus noir et humide à mesure qu'on s'avance vers la porte derrière laquelle la grosse jarre suintante est posée par terre. Cet angle est menaçant et mystérieux, et seul le chat qui vient têter à la jarre l'eau de fontaine n'en a pas peur. Quand on ouvre le buffet pour prendre le pot de crème ou de lait caillé, il en

sort un grognement rauque. L'armoire grince, mais grand-mère ne l'ouvre que rarement, pour verser une goutte d'eau-de-vie sur une pelote de sucre, ou pour prendre sa robe de « double-chaîne », sa coiffe, le dimanche. Les bruits de cette cuisine n'ont rien de puéril. Ils sortent de meubles pesants et sombres accroupis sur leurs quatre pattes, qui n'aiment pas être dérangés, et dont les portes, les serrures, les charnières résistent. En dessous de chacun couve une ombre épaisse qu'une petite fille craint plus que le feu. Heureusement qu'elle n'a pas de jouets. Les jouets ont l'habitude de tomber entre le lit et le mur ou de rouler sous le buffet boiteux d'où on ne peut les sortir qu'en allongeant la main. L'ombre a des yeux, un gros dos, un souffle, une odeur froide. On s'écrase par terre pour la regarder de face, mais elle fait le tour de vous et saute sur vos épaules. Elle est plus terrifiante qu'ailleurs sous le lit-clos. Quand on s'assoit sur le banc-coffre pour se mettre à table, on a soin de ne pas laisser pendre ses jambes. Pourtant, la cuisine a ses moments plaisants: non quand le buffet s'ouvre, mais quand il est ouvert, qu'on voit à l'intérieur les cercles jaunes ou blancs, légèrement gonflés des pots et des jattes; quand le pétrin aussi est béant, qu'il flotte partout une poussière de farine, une odeur de levain, que le creux des mains de grand-mère est marqué de rigoles blanches, qu'elle distrait de la pâte qu'elle vient de pétrir un petit morceau plat comme une galette qu'elle fera cuire sous la cendre et oindra de beurre à mon intention; quand on entend grésiller dans la braise le sel d'un énorme bigorneau charnu ou d'une patelle que le grand-père rapporta de son parc pour sa petite-fille. Elle a son grand moment lorsqu'on réussit à se glisser dans le corridor et à ouvrir la grosse porte à ogive pour connaître la liberté du dehors.

Une porte vitrée la sépare de la petite chambre où sont les deux grands lits à couverture verte. Chacun en occupe exactement la largeur. La maison pourrait s'en aller sur la

mer, comme cela faillit lui arriver une nuit, qu'ils ne bougeraient pas. Rien d'inconnu ne se glisse entre le mur et le lit. Un chat n'y passerait point. Et le mur est si blanc qu'une araignée n'oserait se promener dessus. En longueur, entre les deux lits, si étonnant que cela paraisse dans cette pièce étroite, de l'espace comme je n'en trouvai jamais dans aucune autre chambre ! Un espace qui s'appartient bien, sur lequel rien ne déborde. Une place est assignée une fois pour toutes à l'horloge, à la table, à la chaise où la grand-mère s'assoit pour ses ravaudages, à la chaufferette que le chat et elle se partagent en hiver, et jamais aucun de ces objets ne bouge ni ne cherche à outrepasser ses droits. Il y a place à venir s'appuyer des deux mains à la table vernie, extraordinairement douce au toucher. Cela vaut n'importe quel jouet. En se haussant, on réussit à se voir dans la glace qui est au-dessus et qui se penche pour vous regarder. Chacun des meubles respire et voit. Il en est même qui sont là parce qu'il leur plaît d'y être, non pour servir, telle cette table. Je ne vis jamais rien dessus. On foule avec d'autant plus de plaisir cet espace libre qu'après le sol battu de la cuisine, le plancher dont il est couvert donne une sensation de clarté, de douceur, de sécurité merveilleuse. Ici, point de repaires où l'ombre gîte. Ici, le grand-père crie moins fort. Chacun laisse ses sabots à la porte en entrant. On n'y vient guère que pour dormir, et c'est pourquoi le sommeil me semble la récompense suprême de la journée. Moi je m'y faufile souvent pour marcher en chaussons, gambader de façon silencieuse, faire danser la poussière dans un rayon oblique de soleil. J'ai de l'amitié pour les meubles, tandis que je ne m'approche qu'avec appréhension de ceux de la cuisine et évite de me laisser frôler par eux. Je m'assois par terre, sur le plancher ciré, entre les pieds de la table, et voilà une maison ! Je contemple sans lassitude le balancier de l'horloge, d'un peu loin, avec respect. Et quand il sonne, la vibration se répand en moi.

L'ombre est chaude, vivante et couleur de cuivre dans ce creux vitré où il habite. Il est rare que mon regard monte jusqu'au cadran qui ne contient pas de mystère. Parfois je m'empare de la chaise de grand-mère, au coin de la fenêtre campagnarde qui ressemble à un établi, ou à une toute petite mercerie d'un pauvre village. Un dé de tailleur ouvert aux deux bouts paraît chaque jour un jouet neuf. Les lunettes de ma grand-mère se laissent sortir de l'étui, mais refusent de se remettre en place. Il n'y a pas là d'almanach comme dans la plupart des fenêtres de campagne. Grand-père n'en a pas besoin pour se renseigner sur les marées. D'ailleurs, s'il peut signer son nom, il ne sait pas lire... Il me semble que cette fenêtre est toujours pleine de soleil. Le soir, la lune est encore le soleil, un soleil pâle et fatigué qui a envie de dormir. En se penchant on voit juste au-dessous de la fenêtre quelques touffes d'œillets qu'on pourrait toucher de la main, n'était le danger de basculer. Un jardin s'étend devant, hermétiquement fermé d'une haie de pourpiers. Des ormes nains plus hauts que la haie représentent l'aventure, le coup d'œil jeté sur un monde que je ne réussis ni à voir ni à imaginer. Le jardin me suffit. Il a la forme d'un triangle et c'est à la pointe extrême que mon regard se pose, à l'endroit où un des ormes frisstote dans le vent. Il semble d'autant plus vaste et mystérieux qu'il ne nous appartient pas et que je n'aurais jamais l'idée d'y descendre par la fenêtre. Le nôtre se trouve devant notre logis.

Il y a aussi une petite maison en retrait au bout d'une allée sablée. C'est la maison d'un vieux pêcheur qui s'appelle « Marin d'Été ». Un marin qui n'a sans doute jamais navigué, aimant mieux rester à bricoler sur la côte. Quand je découvris la signification qu'on pouvait donner à Marin d'Été, je n'en vis pas la moquerie. On l'appelle encore « Marin Paradis ». Il porte des anneaux d'or aux oreilles et je ne puis dire s'il doit ce nom à ses anneaux d'or. Marin Paradis et ses anneaux

d'or ! Il possède là deux traits merveilleux entre lesquels j'établis un lien. Sans eux le pêcheur n'existerait pas. Les galets roulent sous ses pieds quand il rentre le soir et rase notre fenêtre, habillé de toile bleue et portant au bras un panier plat. Le bruit de son pas est le dernier que j'entende et je m'endors tranquille, la main dans la main du bon géant aux anneaux d'or. Le clair de lune et le bruit d'un pas sur les galets sont inséparables de Marin Paradis. Plus tard, je sus qu'au bout du jardin apparaissait la mer, et je compris pourquoi il avait cette forme de proue qui allait en se relevant pour se laisser porter.

IV

GRAND-PÈRE connaissait le secret de m'arracher de dessous le manteau de la cheminée où, assise sur le petit banc qu'il avait fait pour moi, je jouais inlassablement à tracer des arabesques avec des tisons de sarments sur le fond de l'âtre en chantant un refrain sans signification que grand-mère m'avait appris.

— Si tu es au lit dans cinq minutes, je te dirai un conte !

Cinq minutes signifiaient le maximum de vitesse à déboutonner par-dessus l'épaule un sarrau, à se débarrasser d'une robe serrée à la taille par une rangée de grosses agrafes, à essayer d'ôter toute seule d'épais bas de laine, généralement imbibés de l'eau des fossés, à s'asseoir par terre et à s'arc-bouter sur ses coudes en criant au grand-père, occupé à regarder gravement sa montre, de tirer sur ces bas rebelles; puis à grimper dans le lit dont la paille craque. Et une fois étendue à plat sous les couvertures, les oreilles dégagées, à attendre en frémissant d'impatience qu'il se soit aussi fourré

au lit avec son tricot, son caleçon et son bonnet de coton, appareil qui me faisait envie quand il fallait s'enfoncer entre les draps glacés.

Il avait commencé par dire ses contes au coin de la cheminée, mais il arrivait toujours un moment où de grosses larmes roulaient sur mes joues, quelque effort que je fisse pour les retenir, et malgré le soin qu'il prît de raidir la voix et de presser le débit aux passages pathétiques, ce qui le gênait, car il eût voulu y mettre tout l'accent qu'ils méritaient. Le récit était mené à la première personne et d'autant plus saisissant. Il avait dans le village une réputation de conteur et bien qu'il ne fût pas sociable il était rare que quelque bonne femme ne vînt pour l'entendre à la veillée, portant lanterne, chaufferette et quenouille.

Si plus tard il m'est arrivé à moi-même de conter des histoires, c'est bien à mon grand-père que je le dois.

Un de ces soirs de veillée, je remarquai de mon poste sous le manteau de la cheminée où brûlait une chandelle de résine, une petite statue de la Vierge sur un socle, au milieu du mur de la cuisine qui me parut soudain protégée. Elle était ornée de bouquets d'herbes larges, plates et brillantes aux verts dégradés dont j'ignorais le nom. Je ne devais l'apprendre que bien des années plus tard, au cours de ma vie canadienne, de la bouche d'un vieux fermier montagnard chez qui je passais quelques jours. Il cultivait au flanc des Laurentides un pittoresque jardin de gros pavots rouges, de « sabots de la vierge » et de ces herbes que je croyais n'exister qu'à Pencadénic, à la saison des contes: il les appelait dans son langage imagé des « rubans de la mariée ».

Le grand-père affectait de ne pas voir mes larmes, mais elles le troublaient. Quand j'étais couchée, il pouvait se flatter que tout allait bien se passer, et je tirais sur mon visage les couvertures pour ne pas laisser échapper un sanglot.

C'est que ses histoires ne ressemblaient que de très loin à des contes de fée. Je n'en ai gardé que des fragments de souvenir. J'entends le mouton qui bêle, à la nuit tombée, près du vieux moulin et tout d'un coup prend la parole pour demander des prières. Le mouton est en réalité le défunt meunier qui trichait sur le contenu des sacs de farine. Le Marchand de drap de Cherbourg qui trichait sur le nombre d'aunes dans une pièce de drap demeure le Marchand de drap de Cherbourg, sans plus d'éclaircissement. Seul son nom survécut et l'atmosphère dramatique dont son histoire était entourée. Le Sergent Charmant continue à chercher sa route dans les étoiles. La Montagne Verte se dresse devant moi, lisse et pointue comme le pain de sucre qu'on achetait une fois l'an, au bourg du Tour-du-Parc, et tout en haut se trouvent trois petits cailloux qu'il faut découvrir, ou trois secrets, ou trois trésors... Que de fois pendant mon sommeil j'essayais d'escalader la Montagne Verte et en retombais avec des cris qui réveillaient mes grands-parents. Que de fois aussi, passant aux approches de la nuit près du moulin qui se dressait sur la route du Tour-du-Parc, j'éprouvais une terreur folle à l'idée qu'un mouton noir allait venir à la barrière m'adresser la parole et j'ôtai mes sabots pour ne pas faire de bruit, bien que le chemin fût souvent jonché de piquants de lande.

Dans les contes, il y a encore une chatte blanche aux yeux tristes qui voyage sur un mur sans perdre l'équilibre. Ce sont les yeux de la princesse prisonnière en arrière de ce mur, métamorphosée en chatte blanche; il y a une main portant une alliance d'or qui dans la nuit sort de la mer pour se poser sur le bord d'un bateau et cherche à le faire chavirer; il y a le soir, à minuit, un bruit de boules entre-choquées dans un grenier. Ces gens croyants voyaient le diable partout ! De la misère, de la rudesse, du courage chez les hommes. Et toujours un chemin qui n'en finit plus, des obstacles à chaque pas, le secours le plus imprévu à côté du danger.

Des animaux qui parlent, des choses qui bougent. Une voix qui sort d'une statue de saint à l'église pour dénoncer un pillard. Comme héros, la pauvre veuve et le fils de la pauvre veuve, le mouton noir et la jument blanche. Quand on la prie de formuler un souhait, une fille laide demande une rose. Une rose ! J'entends encore la rude voix du vieil homme qui prononçait avec délicatesse ce mot.

Dans ces récits du grand-père, le réel se mêlait si bien à l'imaginaire qu'on ne pouvait plus les distinguer l'un de l'autre. C'est ainsi qu'il racontait des épisodes dramatiques de sa carrière de marin, ou même de sa vie de pêcheur à Pencadénic, que je prenais pour des contes : par exemple l'inondation du village... Cela se passait il y avait bien des années. Une nuit ma grand-mère, jeune femme alors, allaitait son dernier-né, à tâtons, car il fallait un événement tout à fait exceptionnel pour qu'on allumât la chandelle. Assise sur son lit, elle prêtait l'oreille à un bruit qui venait du corridor. Est-ce que le chat était en train de boire à la jarre ? Serait-ce la pluie qui coulait sous la porte ?... Une inquiétude lui vint. Elle réveilla son homme. Il sauta à bas du lit, poussa une exclamation : le plancher était couvert d'eau ! Dans le corridor, il en eut jusqu'aux chevilles. Et sans réfléchir, il ouvrit la lourde porte d'entrée pour savoir ce qui se passait. Alors la mer lui poussa en plein visage son terrible reniflement. Il lui fallut s'arc-bouter de toutes ses forces contre la porte pour la refermer. L'eau lui montait cette fois jusqu'aux genoux. Ce fut la panique dans la nuit noire. Pas le temps d'allumer la chandelle ! Les enfants empoignés, en chemise, par le père et poussés vers l'échelle du grenier, la mère arrachant le plus petit de son berceau. Là-haut la longue attente et pendant que les enfants s'endormaient dans le foin, les parents à genoux sur le torchis du grenier priaient. « Tournons-nous dans la direction de Sainte-Anne », avait dit la grand-mère. Sainte-Anne, le lieu consacré à la bonne sainte où tout le

village de Cadénic se rendait chaque année, le jour du Grand Pardon. Dans le grenier, le père de famille se penchait vers le trou de l'échelle, avançait la main pour tâter les barreaux. La femme cherchait dans sa cervelle chavirée un moyen de salut: « Si on faisait un trou dans le toit ? » Le fracas de la mer lui répondait en se moquant. Et le marin de race oubliait dans son désarroi qu'elle ne pouvait pas continuer à monter indéfiniment. Il est vrai que c'était la première fois qu'elle couvrait le village.

Au petit jour, ils descendirent. L'eau s'était retirée, non sans avoir opéré dans la maison un chambardement complet. Tous les meubles avaient changé de place, à l'exception du lit-clos. De la boue partout. Des sabots dépareillés d'enfant. Heureusement le charnier avait flotté et restait intact. Intact aussi le coffre à froment. Mais toute la graine de lin pour la semence, perdue ! Il fallut mettre au soleil, plusieurs mois après, les lits de plume. L'inondation était venue, non de la baie, mais à plusieurs kilomètres de là, du large, contre lequel le village en contre-bas était protégé par la digue du « Pont de Bourgogne ». Celle-ci avait fini par se rompre sous les assauts de la mer. Elle fut réparée. Le mort de chaux hydraulique employée dans la nouvelle digue, jamais entendu auparavant, fut dans toutes les bouches. Cela devait préserver Pencadénic de futures inondations.

Le Pont de Bourgogne, depuis ce temps, rendit à mon oreille un son dramatique.

Il me semble qu'en débarquant dans cette maison j'eus tout de suite l'âge des contes. Je dus dormir le jour de l'arrivée seulement, ayant à peine quatre ans, dans le lit-clos. Le lendemain j'en avais six, et un des lits de la petite chambre devenait le mien, et j'y entendais chaque soir une histoire.

Ma grand-mère en eût témoigné une franche désapprobation, je crois, si elle eût osé. Quand je fus assez grande pour répondre aux litanies du soir, cela devint un prétexte pour supprimer le conte. Une fois la porte barrée, un sentiment d'intimité s'établissait entre nous à la pensée de l'abri que la maison nous offrait et du sommeil paisible que nous allions y goûter. La prière se disait le dos à la fenêtre, pour la raison que se trouvaient sur le mur opposé les images de sainte Agnès et de sainte Cécile, et les litanies avaient l'air d'être récitées à leur intention. J'ignorais à peu près Dieu, mais sainte Agnès et sainte Cécile m'étaient familières. On éteignait la lumière par économie, surtout les soirs de clair de lune. Grand-mère ne pouvait, à cause de ses rhumatismes, se mettre à genoux. Aussi se contentait-elle de se tenir debout, appuyée à l'accoudoir de son prie-Dieu, le front entre les mains, face aux portraits des saintes. Le grand-père restait un instant tranquille, mais cela ne durait pas longtemps, et je pouvais dire que tout en répondant sans arrêt des amen, il mettait l'obscurité à profit pour se déshabiller. Et comme il n'était pas patient, cela était dit sur le ton d'un juron quand il laissait en même temps tomber un vêtement. Je l'entendais même ôter le couvercle de sa tabatière « queue-de-rat » et prendre une prise. La pieuse grand-mère était blessée de son manège, et une fois la prière finie, grommelait un reproche, par allusions indirectes. A genoux sur le plancher, je trouvais les litanies longues et donnais raison au grand-père en secret, à moins qu'elles ne fussent dites en français et n'enchantassent mon oreille: « Tour d'ivoire, Maison dorée, Refuge du Pécheur »... La tour d'ivoire me faisait penser au phare au large de Pénerf. J'aimais à prononcer « Arche d'alliance », sans que cela répondît à quoi que ce fût dans mon esprit. « Refuge du pécheur » était certainement le petit abri de planches goudronnées que le grand-père avait bâti sur la côte pour se mettre à couvert en cas d'orage, en attendant

ses passagers. Il y avait pour me faire prendre patience les visages des deux saintes dont les paupières bombées et le demi-sourire devenaient si vivants au clair de lune. Le clair de lune du pays de mon enfance durait bien plus qu'ailleurs. Les saintes en étaient presque toujours illuminées. Il représentait le ciel où elles vivaient. Elles se ressemblaient comme deux sœurs et portaient les mains croisées sur la poitrine, en tenant une palme. Une fois au lit, j'étais couchée de façon que mon regard tombât sur elles. Je les voyais aussi à mon réveil le matin. Peut-être aimais-je mieux Cécile qui, me racontait ma grand-mère, était une grande musicienne. On aurait tort de croire que ce mot ne répondît à rien pour qui n'avait jamais entendu de musique. Les mots possédaient un pouvoir créateur qu'ils n'ont jamais eu depuis. Personne ne m'aidait à les interpréter. Quand mon grand-père mettait en scène une princesse, j'étais sûre qu'elle avait les yeux tristes de la chatte blanche qui se promenait sur le mur, et quand il parlait d'un beau château, je voyais immédiatement se balancer au-dessus du mur la rose que souhaitait la pauvre fille laide. Sainte Cécile faisait de la musique avec la palme entre ses doigts, avec le clair de lune, avec son sourire, avec ses longues joues fines qui tenaient debout sur son menton comme un coquillage tenait sur sa pointe au creux de ma main. Sainte Cécile faisait de la musique avec ce nom de musicienne que ma grand-mère lui appliquait. Je ne souhaitais pas alors de devenir musicienne, n'ayant pas encore pris l'habitude d'établir un lien entre moi et quoi que ce fût. Choses et gens, chacun restait sur sa chaise ou sur son mur. Il ne me serait jamais venu à l'idée de m'assimiler à une image. Une sainte musicienne habitait sur le mur de la maison de Cadénic, et n'avait jamais habité ailleurs. Heureusement que je n'eus pas l'occasion de découvrir dans d'autres maisons de duplicata de ces images.

Je regardais sainte Agnès avec moins d'affectueux plaisir. Grand-mère avait dit qu'elle avait été martyrisée. Elle était belle aussi. Je n'avais pas aussi bien compris son histoire. Probablement que le martyr comportait quelque chose de désagréable. Je sentais qu'il ne fallait pas s'appesantir dessus. Sainte Agnès avait l'air heureux et calme comme sainte Cécile, mais c'était peut-être un faux air.

MON grand-père s'appelait Yvon. Quand je découvris que ce nom lui appartenait en propre, qu'on ne désignait pas ainsi les autres bonshommes qui lui ressemblaient, son prestige augmenta encore à mes yeux. Je ne sais qui le prononça devant moi pour la première fois. Pas sa femme assurément. Elle ne l'appelait jamais par son nom. Il est facile de faire naître les occasions de prononcer un nom pour qui aime à le prononcer. Elle ne cherchait pas à l'éviter, mais le désir de le faire remonter de son cœur à ses lèvres ne lui venait point. D'ailleurs, ce n'était guère la coutume du pays. Dans un ménage on vivait, on pensait ensemble, sans qu'on eût besoin de se désigner par un nom. Il n'y avait qu'un homme à compter, qu'une femme, qu'une maison, qu'un village, qu'un bon Dieu. S'il lui fallait absolument l'appeler quand il se trouvait au jardin à soigner ses fleurs ou à l'écurie à changer la litière de la vache, parce qu'il était l'heure du repas ou que quelqu'un le demandait, elle criait dessus comme on dit, et il plantait là sa pelle ou sa fourche.

Il y avait peu de conversation entre eux, peu de disputes aussi. Le bonhomme s'emportait cent fois dans la journée, mais ses emportements ne s'adressaient à personne en particulier. Il lui arrivait de casser une écuelle par impatience ou de refermer d'un coup de pied la porte du buffet. Mais il ne brusquait jamais ni moi ni le chat. Ses éclats de voix, je devrais dire ses coups de gueule, s'entendaient de tout le village: c'étaient là ses violences.

Il avait fait son service dans la flotte et navigué au long cours pendant sa jeunesse. Une blessure à la main le ramena au village. Non à son village. Personne ne savait au juste d'où venait ce diable d'homme, et j'ignore encore où il était né. Cependant un recteur de Tour-du-Parc découvrit plus tard dans de vieilles archives qu'il était originaire du pays basque et avait émigré en Morbihan avec un groupe de pêcheurs. Une fois sa carrière de marin interrompue, il lui fallut inventer un métier qui le rattachât à la mer. Il devint passeur. Sa blessure ne semblait pas le gêner. Il avait perdu le petit doigt, et cela encore me remplissait d'une considération superstitieuse pour ce grand-père qui ne ressemblait à personne. La perte du petit doigt était liée à des aventures que je n'imaginai pas, mais aventures cependant.

Il faisait la traversée de la baie entre Cadénic et Pénerf, passage réputé pour ses courants. On venait quelquefois de loin le chercher, à toute heure et par tous les temps: on savait qu'avec lui la traversée était toujours possible. J'entendais en pleine noirceur secouer avec violence le loquet de la porte, puis cogner à coups de poing ou de bâton et appeler: « Hé ! père Yvon ! » Lui se réveillait tout de suite, criait un « Ho ! » sonore pour montrer qu'il avait entendu, et devant la persistance d'un imbécile à ébranler sa porte, lâchait un juron qu'il étouffait à cause de la nuit. Il passait à tâtons sa culotte, son tricot, enfilait ses bottes et son ciré avec une dextérité incroyable. Cet inconnu qui me faisait songer au Sergent

Charmant ou au Marchand de drap de Cherbourg, expliquait quelquefois du dehors ce qui l'amenait. Il allait chercher un médecin: accident, maladie subite de quelqu'un des siens. Ou prévenir des parents: mort, funérailles. Je comprenais mal sa mission. Mais j'en saisissais la gravité. Tout était tragique, haletant et bref, et la voix de l'homme et la précipitation du passeur. Et si je me représentais à peine l'événement qu'on annonçait derrière la porte, je sentais fort bien la façon dont celle-ci en était ébranlée, j'entendais la pluie et le vent, je voyais l'épaisseur de nuit où les deux hommes allaient s'enfoncer. La silhouette du grand-père, et jusqu'à son visage, même sa voix, devenaient aussi tout noirs. En comparaison, la voix de la grand-mère était chaude, flottant un peu au-dessus de son visage que je devinais rouge, quand elle admonestait son homme pendant qu'il s'habillait. Elle voulait profiter de sa mauvaise humeur contre le passager malencontreux pour lui persuader de demander six sous au lieu de quatre pour la traversée. Il mettait un point d'honneur à maintenir son prix. Parfois, c'était le médecin lui-même qui arrivait, ou le recteur, ou l'inspecteur de pêche, des gens pressés, tragiques, qui portaient sur la bouche un masque de vent et dont les yeux luisaient au fond du capuchon de leur pèlerine. Tous ces visiteurs de nuit avaient même façon de s'introduire par effraction bruyante dans mon sommeil. Le jour, les passagers n'avaient rien sans doute de frappant: des gens des villages qui allaient à une foire ou à un pardon, des marins en congé, des saulniers, des marchands de moules, le tisserand qui venait vendre la toile aux ménagères, le cordonnier qui faisait sa tournée annuelle pour prendre les mesures des souliers du dimanche. Une fois, un homme extraordinaire portant un fusil se fit mener dans les parages de la balise rouge pour tirer des cormorans perchés dessus, et au retour donna une pièce de cinq francs au passeur, pour un voyage de rien du tout ! On ne cessait d'en parler dans la maison. Désormais,

tout étranger portant fusil était un homme qui devait toujours avoir une pièce de cinq francs dans sa poche.

Grand-père traitait tout le monde avec la même brusquerie. Il ne fallait pas lambiner pour embarquer, ni hésiter à mouiller ses sabots, ni gêner la manœuvre. Au moment où il virait de bord, il n'y avait que les idiots à ne point se courber à temps pour laisser passer la voile. Pour aller plus vite, il portait les femmes sur son dos quand on débarquait à mer basse du côté de Cadénic qui ne possédait pas de jetée.

Il me prenait parfois avec lui, principalement quand il partait à vide pour aller chercher un passager à Pénerf. Comme il était paisible alors ! Je ne me souviens pas de l'avoir vu ou entendu rire, mais les jours où j'étais seule avec lui, le calme et la douceur inhabituels de son visage exprimaient mieux qu'un rire son état d'esprit. Il se tenait assis près du gouvernail, l'écoute en main, haut perché à ce qu'il me semblait parce qu'il me dominait de la taille, les traits détendus, surveillant de l'œil la mer, et par intervalles laissant tomber sur moi un regard qui disait que nous étions bien contents, tous les deux, d'être ensemble. Je m'asseyais en face de lui, au milieu du bateau, et j'aimais regarder de bas en haut la grande voile grise. Elle se plaçait entre le vent et moi. Je croyais être au chaud à cause d'elle. Quelque chose dans le regard du grand-père m'avertissait qu'il allait prendre un ris, ou la changer de bord, quoiqu'il n'en dît rien, pour me laisser la joie de l'avoir deviné. De l'autre côté de la voile c'était le soleil, un pays de vagues éblouissantes, le phare qui paraissait gros comme un tuyau de pipe, la bouée rouge couchée sur l'eau qui écumait autour. Rien de plus dramatique que cette manœuvre. La voile, dont le bord alourdi menaçait ma nuque prenait une hauteur immense, était tout en soubresauts nerveux. Le vent criait, brusquement mis à découvert. Je recevais une gifle d'eau dans mon visage que l'émotion plus que le froid pâlisait. Ni le grand-père ni moi ne riions dans ce

grand moment, et cependant il y avait en nous une telle allégresse à raser du plus près possible la balise rouge que ce devait être une espèce de rire. J'ignorais alors que la balise commandait au contraire de s'éloigner d'elle.

Une autre volte-face encore, et cette fois, ô miracle ! voilà Pénerf. Une rangée de maisons surgies de la mer, abritées par leurs figuiers, maisons de capitaines en retraite, bien plus imposantes que les chaumières de Cadénic, fenêtres béantes et noires opposées au soleil; à deux doigts de nous l'eau verte, le gros sable rougeâtre, des goémons sur la jetée, le matelot des douanes de service, si joli avec son béret à pompon, qui nous regarde venir. Nous piquons si droit sur lui qu'il me semble que nous allons le jeter par terre. Mais le bateau s'arrête à temps, de lui-même. Le passeur, son pantalon retroussé sur ses jambes nerveuses, saute de banc en banc, en laissant dessus le dessin si beau de son pied mouillé, serre la voile pantelante autour du mât, amarre le bateau à un gros anneau de fer qui tinte en retombant, me hisse sur son dos et me dépose sur la jetée. Il me laisse aux plaisirs du débarquement et va rejoindre le groupe de pêcheurs appuyés au corps de garde. Je découvre un monde. Des outres visqueuses de goémon qu'on aplatit avec l'orteil sans réussir à les faire éclater, et par-dessous, des pavés de granit brun et rose tout ruisselants, où la mer chuinte. De chaque côté de la jetée une eau dont je vois pour la première fois la couleur transparente, une eau qui n'est plus la mer, et enfin le sable sur lequel on dirait qu'on n'a encore jamais marché tant est vif le plaisir de le faire crier sous le pas, et l'on retourne de gros cailloux, qui ont l'air si mal à leur aise renversés sur le dos qu'on se hâte de les remettre du bon côté.

Il y a une petite chapelle au bout de la jetée. Je fus longtemps sans la remarquer. J'attendais sans doute d'avoir une espèce d'âme pour en faire la découverte. Et le jour où je

la vis, ce fut jusqu'au fond, en y entrant, en m'y asseyant pendant la grand-messe. Ma première messe. Un plafond voûté, d'un bleu magique, avec de grosses étoiles. Un bruit d'agenouillement de femmes, étouffé dans les grandes jupes noires. L'odeur nouvelle des étoffes, mérinos et velours, la transparence bleutée des coiffes du dimanche, l'autel avec ses roses de papier, les saints aux yeux perçants dirigés sur moi, le prêtre en robe de dentelle, la majesté de ses gestes, la couronne de ses cheveux frisés; tout le cérémonial auquel je participais: s'asseoir, se mettre debout entre deux femmes hautes comme deux colonnes noires, s'agenouiller, baisser la tête au commandement d'une clochette en coulant à droite et à gauche un regard par en dessous pour savoir ce qu'il faudrait faire ensuite; une étonnante musique sortant d'un instrument invisible qui finissait par répandre une somnolence à laquelle on cédait en se laissant aller contre la hanche de la voisine. L'église fut tout cela dès sa première révélation, mais bien davantage encore, quand les bruits ne furent plus perceptibles, que les odeurs se dissipèrent et que je cessai de dévorer des yeux le prêtre à l'autel. Je n'eus plus que l'impression d'un vaste agenouillement. Car l'agenouillement était ce qui me frappait le plus dans tout le rite. Une foule agenouillée fait plus de volume qu'une foule debout. L'agenouillement est une première étape vers la soumission. Cette chapelle était gaie et vivante par son choriste rouge, son prêtre doré, les coiffes des femmes, la lumière qui circulait à la hauteur des visages, mais clouée au sol et à je ne sais quoi de plus profond par ses robes noires et ses jambes fléchies. S'il y avait d'autres enfants, ils disparaissaient aussi entre les grandes personnes. J'étais seule. Je ne comprenais pas l'expression des visages, ni ce que l'on cherchait dans le livre de messe, à quoi l'on obéissait en faisant ensemble le même geste, pourquoi il était défendu de se retourner. Le mystère était dans les gens, non dans la chapelle. J'avais

envie de m'échapper, je regardais le navire ex-voto pendu au plafond, et surtout, je regardais la petite fenêtre en œil-de-bœuf non loin de laquelle je me trouvais placée. Elle était trop haute pour qu'on vît la mer, mais l'air qui coulait, liquide et d'un vert léger, à travers ses deux barreaux en croix, ressemblait à la mer, et un regard même enfantin habitué à celle-ci ne pouvait s'y tromper.

Mon intérêt se réveilla quand vint la distribution inattendue du pain bénit. Un grand paysan, tête nue, en courte veste de drap noir à double rangée de boutons tendait vers moi une corbeille blonde remplie de pain taillé en cubes blancs et dorés. Je lui trouvai le goût pur des grains de froment que le grand-père extrayait d'un épi tendre à mon intention, qu'il frottait en rond dans le creux de sa main quand nous longions un champ de blé. Chez nous, on ne mangeait que du pain de ménage. Il y avait aussi quelque chose de miraculeux dans cette manière de l'offrir pour rien.

VI

A UN certain endroit de la traversée de Pénerf, nous passions près d'une perche qui marquait l'emplacement de notre parc à huîtres. Il se trouvait assez loin de la côte, sur un fond rocheux et n'était accessible qu'à mer basse. Encore fallait-il choisir une grande marée. J'avais peine à m'endormir quand je savais qu'on devait aller au parc le lendemain, tant ma surexcitation était grande. La merveilleuse aventure, en plein océan ! Grand-père mettait ses bottes de pêcheur montant à mi-cuisse et enfonçait dans la vase jusqu'au-dessous du genou, en me portant sur son dos. Une fois dans le parc fermé d'un mur bas de grosses pierres couronnées de goémon, on était en sûreté, et il y avait un monde de découvertes à faire. Personne ne s'occupait de moi. Grand-père, aidé de quelques femmes, faisait le tri des huîtres, décollait le naissain des rochers. J'étais pieds nus, mon sarrau relevé au-dessus d'un cotillon rouge, et je pouvais à cœur joie connaître toutes les aventures parmi les flaques, les creux et les bosses, retourner les cailloux,

explorer de la main les grottes des rochers et me faire pincer les doigts par un crabe, me meurtrir les genoux, me mouiller et me sécher, pousser des cris, découvrir une patelle ou sucer une moule, ramasser des outres de goémon plates et carrées qui avaient l'air de crapauds à quatre cornes. Grand-père ne levait de temps en temps la tête que pour s'assurer que je n'avais pas basculé par-dessus le muret. Il me devenait curieusement étranger: le soleil, l'espace bleu, les flaques d'eau étaient entre nous. J'oubliais sa présence. On est bien plus séparé qu'à terre sur une surface marine. Le parc était vraiment un domaine enchanté, bien gardé de la mer, pensais-je, par sa ceinture de cailloux. Il paraissait immense, solide et noir à marée basse, au milieu de la vase, et je réussissais à peine à en faire le tour, tant il offrait de trouvailles. Les coques d'huîtres qui en tapissaient le fond, polies par la mer, étaient douces au pied nu. Il avait l'air d'un jardin baroque, avec des plantes, de petits étangs, un mur, un propriétaire à barbiche, des femmes qui travaillaient le dos courbé. Les grandes personnes remplissaient leur rôle, qui est de protéger la solitude d'un enfant, non de la détruire. Elles disparaissaient derrière les rochers, et le vent noyait leurs voix. J'éprouvais la rudesse de l'air salin sur ma face, et toutes les températures de l'eau, selon sa profondeur, sous mes pieds. Je crois qu'un des plus grands plaisirs de la vie sauvage est d'aller pieds nus. Je connaissais de grandes audaces. L'ombre dans les cavités n'offrait aucune ressemblance avec celle qui se tapit sous les meubles. Elle clapotait comme la mer, fuyait sous la main comme une anguille. On croyait qu'on allait l'attraper par la queue. Elle provoquait le courage plutôt que la peur. La terre semblait lointaine. J'avais un plaisir intense à trouver le point de repère d'un champ familial. Pour la première fois, je me séparais de moi-même. La petite fille qui se cachait hier au creux de cet arbre sur la côte m'étonnait par son

immobilité, son silence, sa timide surveillance du monde. Aujourd'hui, elle était partie pour l'aventure, et je n'eusse pas été surprise que le parc se détachât pour flotter sur la mer. J'apprenais seule l'équilibre au milieu d'un monde chaotique, et je fouillais des antres où pouvaient se cacher des monstres.

Notre départ ressemblait à un sauve-qui-peut. La mer que j'avais oubliée encerclait peu à peu le parc, agrandissait les flaques à l'intérieur et gargouillait sous les cailloux. Le grand-père avait déjà fait un ou deux voyages à terre pour porter les mannes. Il revenait me chercher, m'enlevant sur son dos avec son air des jours de bourrasque — mes mains nouées à son cou se piquaient à sa barbe — et sans se préoccuper des femmes, il allait devant à lourdes enjambées, grommelant quand il avait mal choisi son chemin. Celles-ci se hâtaient, poursuivies par la mer, des gaillardes qui savaient se tirer d'affaire, et avec leurs bottes de toile, leurs jupes gonflées autour de leurs cuisses et ramenées par devant pour former culottes, avec le grand mouchoir qu'elles portaient sur la tête pour se protéger du soleil, elles ressemblaient aussi à des monstres à l'air bon enfant.

VII

JE fis un voyage très peu de temps après mon arrivée chez mes grands-parents. Je sus tout juste que je partais avec une tante que j'appelais Mairaine. Comme j'étais seule à l'appeler ainsi, cela créait d'elle à moi un lien mystérieux. Elle semblait être apparue dans la maison pour venir me chercher. J'avais oublié que c'était elle qui m'avait portée dans ses bras, deux ans plus tôt, sur la côte, pour m'amener chez les grands-parents. Les petites filles ont une manière de se laisser emporter dans un voyage qui ressemble à un enlèvement. Est-ce pourquoi, devenues grandes, certaines se laisseraient enlever sans trop de difficulté ? Moi, je quittais Cadénic sans pousser un cri, ni demander où on m'emmenait, comme si on m'eût ligotée, bâillonnée et masquée.

Je fus tirée de mon sommeil, enveloppée dans le châle bleu, portée jusqu'au char-à-bancs qui nous conduisait à la gare. Cependant, si le voyage même me laissa insensible, la

veille du départ marqua dans ma mémoire. Je connus pour la première fois la condition la plus voisine d'un état d'âme, une langueur, une attente, un vague effroi, un sentiment d'importance provoqué par cette idée de départ dont on m'avait sans doute gavée. Je me vois assise dans ma petite chaise devant la maison, avec l'impression de dominer de plus haut que d'habitude la cour qui penche vers la route comme si elle m'échappait, et de l'embrasser d'un coup d'œil. Est-ce parce que je l'observe ? Cette fois, je tiens sur mes genoux une poupée, la première, l'unique poupée de mon enfance. Elle n'est pas habillée, elle a des jambes molles, terminées par deux petites bottes vernies, noires, dont les bouts sont cassés. J'ai un désespoir affreux. Est-ce que la poupée ne pourra pas venir, à cause de ses pieds cassés ? Je tâche de les dissimuler dans un mouchoir. Un jouet demeure lié dans mon esprit à la notion de malheur. Une femme passe devant chez nous, tourne la tête, s'approche, m'embrasse parce que je ne serai plus là demain. Elle regarde la poupée. J'aurais pu la prendre pour confidente et me soulager de ma peine. Mais je restais muette.

Je ne sais si la poupée fut du voyage. Je ne la revois plus dans mon souvenir, ni celle-là ni aucune autre. Elle demeure allongée sur mes genoux, ses pieds mutilés cachés sous un linge, comme s'il y avait eu de ma faute.

Ce que fut ce voyage ? Le plus facile du monde ! Comme s'il se fût accompli dans l'air ! D'autres ont à faire un tri dans leurs souvenirs. Pour moi, il me faut me pencher dessus, les extraire un à un du gouffre, serrer précieusement ceux que j'ai réussi à sauver. Mon enfance forme un ruban qui se coule dans l'espace, par en dessous, et il apparaît à l'œil beaucoup plus d'espace que d'enfance. Donc, il ne resta rien du voyage. Toutefois, à l'arrêt dans une gare, un nom frappa mon oreille : celui de la gare de Sainte-Anne. Il m'était familier. Quand il tonnait à Pencadénic, grand-

mère se mettait à genoux, disant: « Tournons-nous du côté de Sainte-Anne ! » Si un sou avait roulé par terre, happé par l'ombre des meubles: « Nous allons dire une prière à la bonne sainte Anne ! » J'eus conscience, au moment où ce nom me forçait à sortir de mes limbes, d'un fracas inusité, causé sans doute par le démarrage du train, et sous mes yeux passa en courant une drôle de maison brillante, toute en verre, que personne n'eut le temps de nommer « gare » devant moi.

Ma tante avait profité de l'arrêt pour me présenter un verre dont je n'avais jamais vu le pareil: petit, brillant, d'un bleu ravissant, comme si la bonne sainte Anne elle-même me donnait à boire. Puis je me retrouvai, non dans un wagon, mais dans la nacelle du vide, qui déposa légèrement ce plasma d'être que je persistais à demeurer, aussi dénué de sens et d'âme qu'un duvet, sur le pavé de la ville de Lorient.

La délicieuse ville ! Elle n'avait pas de nom. Ce qu'elle fut, d'après ma géographie de ce temps ? Une haie d'aubépine en fleurs qui n'en finissait pas, qui m'empêcha d'apprendre qu'une ville est faite de rues et de maisons. La haie d'aubépine bordait probablement la voie du chemin de fer, et j'ai dû marcher le long d'elle à la descente du train, aux côtés d'une jeune tante douce qui me tenait par la main. C'était le mois de mai. L'aubépine montait un peu plus haut que mon visage. Tout son parfum est rentré en moi. J'ai caressé mes yeux à sa tendre verdure et aux arceaux fleuris de ses branches. Je ne puis voir sans une espèce de frisson nostalgique une haie d'aubépine, avec le regret qu'elle ne soit jamais aussi belle ni aussi haute ni aussi feuillue ni aussi odorante ni si absolument en aubépine. Et surtout, elle n'a pas la propriété de cacher le monde, d'enclorre brusquement mon cœur dans un champ de délices. S'il m'arrive d'entendre prononcer le nom de Lorient, c'est toujours la haie d'aubépine qui se présente d'abord. Quelle manière

inattendue pour une ville de venir au-devant de ses visiteurs ! Jamais aucun lieu du monde n'aura cet accueil, ne me remplira, dès le premier contact, de cette volupté de tous les sens et de ce contentement bienheureux. Je ne me souvenais plus du voyage. C'est ici qu'il commençait, dans un pays abrité, tout en longueur, à la hauteur de ma personne, où le soleil sentait la fleur et le mois de mai. Une sélection se faisait-elle déjà dans le souvenir ? Le souvenir, sans qu'il y parût, était-il déjà occupé à ses herbiers et à ses sachets ?

Une source dut paraître plus tard, en juin, quand les gouttelettes d'eau qui tombent sur le sol font rouler la poussière en petites boules animées. L'ombre d'une grande personne est à mes côtés. Je porte un petit seau rouge. Nous marchons sérieusement, la grande personne et moi, comme préoccupées. Je suppose aujourd'hui que nous descendions dans la rue ma tante et moi pour chercher de l'eau à une pompe. Une halte... Un groupe de femmes — de simples ombres aussi — qui ont la voix sonore de femmes réunies auprès d'une fontaine. Et puis, le miracle de l'eau qui jaillit de partout, comme si elle sortait de l'air, à ma hauteur, et que j'essaie de capter dans le petit seau. Une eau qui veut éclabousser une petite fille vêtue d'une jupe courte à fanfreluches, que j'ai peine à apparenter à moi.

On ne peut imaginer l'ivresse d'un enfant qui s'efforce à pareille tâche, pousse des cris et tremble d'émotion en se penchant vers ce buisson d'eau sauvage qui l'éclabousse et dont les gouttelettes sont autant de fraîches piqûres à son visage. La grande personne rit. Le seau est plein. Quelle merveille d'emporter avec soi l'eau apaisée et captive, couleur d'étain brillant, et qui penche d'un côté. Je ne regarde qu'elle. Ma tante — je vois enfin une silhouette fine et une espèce de visage clair — me crie de faire attention. Je vais devant, équilibrée, fière, au milieu d'un haut trottoir mouillé aussi heureux que moi sous ce ruissellement frais.

Le seau rouge, à cet endroit, est escamoté. Il ne fut qu'un moment au bout de mes doigts où je retrouve encore aujourd'hui la sensation d'un trésor lourd, oscillant et limpide.

L'eau miraculeuse sortit-elle en réalité d'une borne-fontaine ?

J'avais un oncle dans la maison, à ce que j'appris depuis, le frère de ma marraine qui venait de débiter, à dix-huit ans, comme instituteur à Lorient. Elle devait en avoir près de vingt. Elle tenait le ménage. Pour leur entretien, on envoyait de temps en temps de Cadénic des paniers de lard, de beurre et de farine. Je cherche en vain à évoquer la présence de cet oncle. Il est aussi absent que s'il n'eût jamais existé. Pourtant, le logement se réduisait, à ce qu'il me semble, à une seule pièce haut perchée qui donnait sur une cour, du côté du soleil et du vide. Comment se peut-il qu'un oncle se perdît dans si peu d'espace, qu'il n'y parût pas une seule fois, tandis que je devine à force d'attention la masse que présentèrent les meubles et que certains bruits d'ustensiles restés dans mon oreille me renseignent sur l'emplacement qu'occupait le fourneau ? Est-ce que les garçons de dix-huit ans de cette époque faisaient si peu de bruit ? Je vois dans l'angle du mur, près de la fenêtre, un grand lit blanc que je partageais avec ma marraine. Car elle redevient marraine au lieu de tante quand je pense à ce lit, et il flotte beaucoup de douceur dans ce coin. Elle devait me dorloter en me mettant au lit. Je commençais à être sensible à l'atmosphère d'un logis. Celle-ci fut certainement heureuse. Si je ne retins du pays de mer et de sable où j'étais née que ses traits du dehors, sa grande enveloppe aérienne, une ville n'eut pour cadre que cette chambre blanche merveilleusement suspendue dans la lumière, qu'on atteignait sans escalier. Je ne puis encore saisir les traits des visages, ni même

leur expression, mais ils vivent par le fluide qui en émane. Si les êtres n'ont pas encore commencé à me toucher, ils créent une atmosphère, et c'est cela que les enfants respirent d'abord. Ainsi ma marraine, qui persiste à me dérober la couleur de ses yeux, était joueuse, sage, douce et m'aimait bien. Elle prenait plaisir à m'emmener à la promenade, le long d'une haie d'aubépine, sans me tirer par la main. Et je l'accompagnais à la fontaine. Elle n'était pas assez riche pour m'acheter des jouets... Pourtant, ce seau rouge... Et la petite chaise qui fut comme une guérite de papier, une maison pensais-je alors, au fond de laquelle je me tenais sagement assise, avec ravissement. Marraine lui avait fait des parois et un toit avec des journaux, et je croyais entendre la pluie tomber dessus, et quand elle me parlait de l'autre côté, son souffle ébranlait la mince cloison comme un grand vent. Elle cousait, brodait près de moi. Je ne puis dire si elle chantait, ou si nous avions un oiseau, mais j'ai l'impression, dans cette atmosphère de soleil, d'un chant autour de nous, au-dessus de nos têtes, qui tombait sur mon toit de papier. Quand je dis qu'elle cousait ou brodait je me livre à une supposition, car aucun ouvrage n'apparaît dans la corbeille à souvenirs. C'est par le niveau de sa voix, qui m'arrivait de côté, que je juge qu'elle était assise sur une chaise plus haute que la mienne, et par sa tranquillité que j'affirme qu'elle avait une occupation qui la tenait immobile et lui laissait assez de liberté d'esprit pour s'informer de temps à autre des faits et gestes de sa voisine dans la maison de papier. Quelle fraîche imagination devait être la sienne, pour avoir inventé cela, et compréhensive aussi, devinant le besoin de retraite qu'éprouvent les enfants.

Je connus des soins auxquels je n'étais pas accoutumée. Je vois une petite fille debout dans une grande bassine, éclaboussée d'eau tiède, savonnée de la tête aux pieds, un peu effrayée par la nouveauté du traitement auquel une

jeune femme, par ses rires et ses espiègleries, donne l'aspect d'un jeu délirant.

Une fois elle me mena au cœur de la ville. Je suis debout, sur un comptoir, dominant le clair-obscur d'une étroite boutique. La marchande m'habille avec des gestes experts. Elle passe par-dessus ma tête une robe extraordinairement légère en comparaison de mes vêtements habituels, et mes bras en sortent, nus, minces, chatouillés par l'air et font le geste de se rapprocher pour échapper à leur nudité. La voix mercantile fait volume autour de mes oreilles. Je semble ne rien saisir de ses propos qui sombrent dans un chuchotement. Elle échange des nouvelles avec ma marraine. Le mot *choléra*, qui ne signifie rien, est prononcé. « Le Choléra est en ville ! » dit la dame. Je suis de celles qui ne demandent pas d'explications. Retour à la maison. Chose surprenante: voilà que celle-ci possède un corridor, un escalier et au pied de l'escalier une porte vitrée qui s'entrebâille. C'est par là qu'une bouche — celle de la concierge sans doute — annonce avec le chuchotement de la marchande dans le magasin que le boulanger a laissé notre pain là-haut, sur le palier. Nous montons: pas de pain à la porte. Je saisis la main de ma marraine: « Le Choléra l'a mangé ! » criai-je. Je ris en pensant au ton que je dus prendre. Le grand-père m'avait décidément transmis sa façon de personifier les choses.

J'ai revu, des années après, dans l'armoire de mes parents, la robe achetée par ma marraine, de toile bise à volants gentiment brodée que je ne mis jamais plus. Ma mère avait trop le sentiment des convenances pour m'affubler d'une robe de ville une fois que je fus revenue pour de bon à la campagne. Ce qui était plus grave est que la robe de drap bleu faite par une lingère de Cadénic à l'occasion de la fête du Tour-du-Parc, avec les fronces d'usage à la taille, et ses

trois tours de dentelle blanche à la jupe, avait été transformée à la mode des villes par ma coquette marraine et ne pouvait plus servir. Inutilisable aussi le béguin de même étoffe.

J'avais l'âge des inquisitions furtives dans l'armoire quand je découvris les deux robes pliées l'une sur l'autre, surmontées d'un chapeau de paille orné d'une plume de faisan, qui me semblaient les reliques d'une sœur riche et de goûts délicats que je n'aurais pas connue.

J'eus une seule fois la notion du temps. Assise au fond de ma maison de papier, j'attendais qu'arrivât « quatre heures », sans que rien dans ce terme obscur fût capable de contenir mon impatience ou de me faire entrevoir une fin à la souffrance qu'elle me causait. Quatre heures étaient une épave ballottée dans la mer des heures. Le temps n'avait pas eu de mesure jusque-là. Je ne remarquais pas encore que le moment d'aller à la promenade, au magasin ou à la fontaine, coïncidât avec l'heure. Je ne parle pas du manger. A part les bigorneaux du parc de Cadénic, — et encore fut-ce surtout par le pétilllement du sel pendant qu'ils cuisaient que je les savourais — et les galettes cuites sous les cendres, dont l'odeur me venait aux narines, je n'ai jamais apparemment mangé dans mon enfance. J'ai bu, au moins une fois, car je me rappelle un adorable petit verre bleu posé à mon usage sur la cheminée claire de Lorient. J'ai même une tendance à croire qu'il sortit du panier de ma tante pendant le voyage, à l'appel du nom de Sainte-Anne. Il ne contenait rien: j'ai bu le verre, sa petitesse, sa couleur et sa forme.

Ma marraine m'avait donc fait une promesse, qui se réaliserait à quatre heures, sans m'expliquer que cela arriverait avant que le soleil n'eût quitté la fenêtre. Est-ce que je savais ! Il pouvait faire noir bien des fois d'ici quatre heures. Peut-être le moment détesté viendrait d'ôter mes

bas — est-ce que les enfants ont peur de poser leur pied nu sur le rivage obscur du sommeil ? — et de me laisser mettre des papillotes dans les cheveux.

Cependant quatre heures sonnèrent, ce qui est une façon de parler, car il n'y avait certainement pas de pendule sonnante chez nous. Sans cela j'eusse été mise plus tôt sur la voie des heures. Je fus transportée, selon la méthode habituelle, sans l'aide de personne, à travers l'air, dans une salle de classe aux fenêtres béantes qui était probablement située de l'autre côté de la cour. Personne sur les bancs. Il ne reste là, debout au pied d'une estrade, qu'une ombre mince sans visage, un grand écolier peut-être, important et taquin. Il me montre un tableau noir et fait des dessins avec un morceau de craie. Me permet-il de le tenir entre mes doigts ? J'en doute. Car l'écolier eût perdu son prestige et ce bout de craie sa magie.

Je crois que cet écolier, c'était mon oncle.

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in several paragraphs and appears to be a formal document or report.

vi
ch
pa
va
ch
m
tr
le
fu
le
la
ex
de
et
so

VIII

CETTE tache de soleil que mit une ville sur mon enfance ne pouvait durer. Je fus reconduite chez mes parents dans leur nouveau poste, d'où ils devaient partir très peu de temps après.

J'ai entendu ma mère raconter que la caserne se trouvait au milieu d'une lande, loin de tout village. Le dimanche, les femmes étaient obligées d'aller à Vannes pour la messe et les provisions de la semaine, par des chemins de traverse boueux, en abandonnant les enfants à eux-mêmes, les plus grands gardant les petits au berceau.

Autant le souvenir que me laissa le pays où je naquis fut lumineux, mobile, impossible à fixer, autant fut sombre l'empreinte de la lande hivernale. Il n'est pas douteux que je la vis: je n'avais pas besoin de ma mère pour apprendre son existence. Et je possédais une manière propre de la regarder, comme si je choisissais pour cela les jours brumeux et la tombée de la nuit, quand elle prend toute son ampleur, son inhumaine désolation. La terre était descendue d'un

étage et la lande fut une sorte de forêt écrasée qui la recouvrait. Je la vis de la haute fenêtre de notre logement, car il m'en reste une immense vision. Autour du cercle fluide que fit en moi la mer, s'étend le bourrelet rude, embué et triste, et qui tient mieux en place, de la lande. Le pays n'eut pas d'autre trait. Il me tint cachée là-dessous comme un grillon au lent développement. Je continuai à ne pas remarquer les gens, à ne pas les entendre. Ils n'avaient même pas d'ombre. Je vivais dans un monde d'où les personnages étaient absents, comme si ma destinée eût déjà commencé de créer un monde de rien, d'animer des limbes. Cependant, quoiqu'il n'y eût personne à traverser les sentiers, et que le soleil ne s'y montrât que rarement, ces lieux furent bien vivants. Aujourd'hui, quand je me promène dans une lande, je sens à la façon dont elle se hausse contre mon genou et le frappe à petits coups pleins de signification, ou effleure ma main sans la griffer, comme si elle me demandait une nourriture, que nous sommes de vieilles connaissances.

Dans la cour de cette caserne où vivaient de nombreuses familles, point d'enfants qui jouent, point de grandes personnes qui la traversent.

J'avais pourtant un frère plus âgé, une petite sœur au berceau, des parents pleins de jeunesse et de mouvement. Rien n'existe. Mon enfance eut de la place à respirer.

Vint à l'automne un nouveau déménagement, toujours accompli comme dans un rêve, cette sorte de rêve dont il ne reste rien que la certitude qu'il fut. J'évitai ainsi les désagréments qui accompagnent les migrations des pauvres gens, surtout dans les circonstances où se faisait celle-ci: mon père retenu jusqu'au dernier jour par son service, ma mère ne sachant où donner de la tête, avec déjà dans ce temps-là trois jeunes enfants accrochés à sa robe.

Je ne sortis de ma léthargie qu'au moment où la famille, empilée sur la charrette qui transportait les meubles, avec les enfants nichés dans les couvertures, faisait son entrée à la nuit tombante dans Sarzeau.

Je crois qu'ici commença la seconde étape de mon enfance, la moins intéressante, celle d'un monde cohérent, qui n'exige pas, quand on cherche à le ressusciter, la création d'une seconde enfance. Jusqu'à présent, les souvenirs que j'en avais retenus ressemblaient à des mottes de terre ferme à l'aide desquelles on réussit à franchir par bonds un terrain marécageux. Je ne les retrouvais que si je conservais mon agilité d'enfant, et surtout mon goût pour la prospection qu'offre un marécage.

Et cette seconde étape commence au moment précis où nous débarquâmes de la charrette, au bord d'un fossé rempli d'ombre, sans que le bonasse Sarzeau pût s'attribuer mon démarrage subit; Sarzeau qui appelle l'évasion à cause du nœud de routes qu'il commande et qui ruissellent vers la mer, mais que je ne devais découvrir que plus tard. Un haut mur bordait le fossé et par-dessus il y avait un bois. La petite maison basse qui nous était destinée se trouvait de l'autre côté du chemin. Tout le monde s'y précipita. Je demurai à l'endroit où on me déposa, sans pouvoir faire un pas, à écouter la voix des arbres, voix extraordinaire qui n'était plus comme les autres au niveau de mon oreille, mais tombait des hauteurs. Elle me dominait au lieu de m'entourer. Je dis une voix, non un bruit, la première voix qui me cloua sur place, dont j'eus à chercher la signification. Je levais la tête vers les hautes colonnes noires des sapins. Jusqu'à présent, le vent était venu du large, soufflant à ras de terre sans rencontrer d'obstacle, dénué de vertèbres et de substance, né en même temps que moi, enraciné en moi. Je n'en prenais pas plus conscience que de ma propre haleine. Ce soir, il revêtait une personnalité, il s'habillait

pour me permettre de le voir et de le toucher. Et d'être habillé, il me paraissait chaud. Il me regardait sévèrement par-dessus le mur. Je l'entendais pour la première fois. Il n'eut jamais dans la suite plus de puissante majesté ni plus de mystère que ce soir-là. Il ne descendit jamais plus profondément en moi. En même temps, il demeurait détaché. Debout au bord du fossé je mesurais ma petitesse, mon besoin d'abri. Il y eut pour la première fois une comparaison entre les choses et moi, et elle fut écrasante, sans qu'il en résultât cependant de désespoir: ces hauts sapins chantaient pour la petite fille à leur pied. Pour la première fois aussi, j'avais conscience que j'écoutais.

Je demeurai à la même place, bercée par ce vent soutenu en l'air à une grande hauteur, pendant qu'on déchargeait les meubles, puis que ma mère courait chez le boulanger chercher un pain et mon père un fagot de bois.

Le lendemain à mon lever, je me vois assise sur le seuil de la petite maison, un bol de café bourré de pain sur mes genoux. De l'autre côté de la route une grille s'ouvrait toute grande dans le mur au pied duquel j'avais été déposée la veille. Des arbres vigoureux se laissaient voir jusqu'à leurs pieds en arrière de la grille. Il avait dû pleuvoir pendant la nuit. Je n'étais pas seule à déjeuner: les arbres étaient occupés à sucer par leurs racines la terre grasse et mouillée.

Tout le temps que nous demeurâmes dans cette maison, je les écoutai chaque soir et même quand ils se taisaient je les entendais encore et les voyais au-dessus de ma tête. Et leur musique était d'autant plus belle qu'elle tombait sur moi entourée de feuillage et d'ombre, comme un seul bloc. Je ne songeais pas à la décomposer. Je ne faisais plus qu'un avec elle.

IX

MES grands-parents me réclamèrent. Je n'étais venue à Sarzeau que pour faire en moi la plantation de ce bois. Quelque vendredi qui suivit, je pris place dans la charrette du marchand de moules et cahin-caha nous nous mîmes en route pour Cadénic. Ce qui donnait de l'importance au voyage est que je portais un châle blanc un peu jauni et rapetissé par les lavages, protégeant mal mes mains rouges, mais le châle des circonstances exceptionnelles ! J'étais assise en avant, à côté du bonhomme en blouse, car je redoutais le fond de la carriole assombri par la bâche verte, et ma mère lui avait bien recommandé de ne pas me laisser tomber. Ce qui me garda de la somnolence durant le long trajet fut que mon compagnon m'apprit d'une voix placide, ne se doutant pas de l'énormité de l'information, que son cheval était aveugle, et que chaque fois qu'il longeait d'un peu près le fossé je croyais que nous allions y verser. J'étais partagée entre la commisération pour le cheval et le souci de mon propre sort. Comment un animal aveugle

arrivait-il à marcher droit et à galoper dans les descentes ? Le problème me dépassait. Je ne l'oubliai qu'après avoir traversé le bourg du Tour-du-Parc, quand la route plonge, en une succession de pentes douces, jusqu'au milieu de Pencadénic et que dans les fossés les herbes à la surface de l'eau filent dans la direction du village. La maison du grand-père, séparée des autres, était la première à apparaître et la seule à reluire, de son toit d'ardoises d'un bleu mouillé, de sa façade blanche où l'on voyait de loin la porte ouverte. La cour s'étalait autour en une jupe de lumière. Mon regard se posait ensuite sur le puits qui présentait son dos de gros escargot, sur le jardin entouré d'un mur que couronnait une treille évocatrice de grappes d'un raisin verdâtre pendues dessous. Je souhaitais que le grand-père, prévenu de mon arrivée, parût sur le seuil, interrogeant la route, et en même temps que la charrette se trémoussât moins bruyamment, afin de pouvoir débarquer inaperçue et de crier du corridor : « C'est moi ! »

J'avais cinq ans. Grand-mère m'en fit souvenir. C'était une personne instruite, qui fut mise au couvent dans sa jeunesse et faisait elle-même ses lettres à ses enfants. Elle entreprit mon éducation. Il y eut chaque jour, et plusieurs fois par jour, la séance de lecture. Le gros livre de messe sortait de l'armoire. Elle s'asseyait sur le coffre le long du lit-clos; je prenais place sur un petit banc et m'appuyais à ses genoux. Cela ne se passait pas dans la chambre claire. J'appris à lire dans la grande cuisine sombre, à la lumière avare d'une étroite fenêtre. Pour ne pas perdre de temps, ma grand-mère tricotait des gilets ou des caleçons de laine, et quelquefois tapait d'un léger coup de ses grosses aiguilles sur mes doigts enclins à jouer avec le fermoir de cuivre du gros livre. Non qu'elle fût méchante, mais il fallait bien me rappeler à l'attention. Je sus donc lire, sans que les mots

eussent aucune signification. Elle choisissait de préférence les textes latins, imprimés en gros caractères. Combien plus heureux sont les enfants d'aujourd'hui. J'y songeais l'autre jour en assistant à l'exercice de lecture d'une petite fille qui sollicitée d'appeler la lettre r par son nom, dans son livre illustré, se fâcha rouge: « Non dit-elle en trépignant, aujourd'hui, je veux l'appeler *renard* ! » Dans mon livre il n'était d'autre ménagerie que celle des lettres, et il n'y avait ni poils ni plumes pour les distinguer.

Quand la leçon de lecture était finie, la vache partie au champ et le bonhomme en mer, que nous étions bien tranquilles toutes deux, ma grand-mère se mettait à faire le beurre. D'abord, elle sortait du buffet les pots de lait caillé, les plaçait sur la grande table près de la fenêtre pour les écrémer avec application. Le beau moment quand elle soulevait, avec la mince cuiller-à-pot, l'épaisse couche de crème jaune sous laquelle se découvrait le lait figé dans sa blancheur ! Puis la baratte — qu'elle appelait un ribot — était mise au milieu de la pièce; grand-mère attachait à sa taille un grand tablier de toile bleue, en prévision d'éclaboussures, et à l'aide d'un bâton à long manche elle battait la crème dans les profondeurs de la baratte. Je m'accroupissais à ses côtés, l'oreille aux écoutes. Les jours d'orage, le beurre boudait, disait-elle, et nous étions près de désespérer. Mais il finissait par se former, on voyait monter et descendre sur le bâton de petites parcelles jaunes; bientôt on entendait la motte de beurre clapoter lourdement au fond de la baratte. Quand tout était fini, je léchais le bâton, couvert d'un lait aigre, épais et savoureux. Il ne restait plus qu'à saler le beurre et à le travailler avec une grosse cuiller de bois dans la jatte pour le délaiter; enfin à imprimer sur la motte oblongue des dessins de marguerites avec un tampon en bois de buis que ma grand-mère mouillait de salive.

L'après-midi, elle venait s'asseoir, son tricot à la main, dans la chambre ensoleillée. Je prenais place sur l'entablement de la fenêtre et si c'était l'hiver elle tenait mes pieds au chaud entre les siens sur la chaufferette jusqu'à ce que je réussisse à me libérer. Elle avait ses moments de gaîté et aimait chanter. Je ne me lassais pas d'entendre la complainte d'Isaac Laquédem en d'innombrables couplets. Elle avait aussi des chansons gaies que tout le village apprenait des pénichiers stationnés sur leur ponton entre Cadénic et Pénerf, à l'époque de la drague des huîtres, comme celle-ci dont j'ai retenu le refrain :

*C'est à Paris
Près de Pantin que je naquis un beau matin
De décembre.
Nous n'avions ni feu ni pain,
Dans la chambre,
Mais le soleil par les trous
Du toit descendait chez nous
Et nous faisait à tous risette !*

Au dernier mot, elle abaissait vers moi son regard bleu, par-dessous ses lunettes, et faisait éclater d'une voix de fausset, qui semblait descendre de l'intérieur de son bonnet de dentelle pour sortir par sa bouche encore fraîche, un rire d'autant plus irrésistible qu'elle avait perdu ses dents de devant.

D'autres fois, elle ne se décidait pas à chanter, poussait un soupir auquel je ne m'arrêtais pas. Ce ne fut que bien plus tard que je compris qu'elle eut à souffrir de l'humeur irascible de son homme. Je ne me demandais jamais si ma grand-mère était heureuse. La notion de bonheur et de malheur contre laquelle l'enfance se protège le plus longtemps possible ne faisait pas encore partie de mes connaissances. D'ailleurs, elle n'était pas, évidemment, de disposi-

tions geignardes. L'eût-elle été que je fusse demeurée en secret l'alliée du pépé qui me gâtait et prenait toujours mon parti contre elle. Et raison suprême: il était le plus fort. L'enfant s'intéresse plus au bourreau qu'à la victime.

Il y eut pourtant une circonstance où il me vint à l'idée que le père Yvon pouvait être un méchant homme. Mais ma grand-mère n'était pas en jeu. Nous abritions depuis quelques jours dans l'étable, en bonne entente avec la vache, le cheval du médecin de Sarzeau, appelé dans je ne sais quel pays lointain au delà de Pénerf. Chaque soir, on sortait le cheval pour lui donner à boire près du puits. C'était une bête toute jeune mais fort douce. Un soir, au lieu de rentrer après s'être abreuvé, l'esprit de liberté lui chatouillant apparemment les naseaux, il se mit à galoper autour du pailler, d'un mouvement plein de grâce, en secouant sa crinière et hennissant de plaisir. Mon grand-père courait après, dans une colère furieuse. « Charogne ! » cria-t-il. Et cette insulte entendue pour la première fois et vide de sens me parut cependant horrible appliquée à ce beau petit cheval qui, pareil aux enfants, aimait mieux jouer que d'aller se coucher et faisait la sourde oreille quand on l'appelait. Heureusement qu'après deux ou trois tours il rentra de lui-même dans l'étable.

Certaines bontés de ma grand-mère me reviennent à la mémoire. Je la vois encore, mettant mes vêtements devant le feu un jour d'hiver où je ne pus m'arracher de mon lit, à demi paralysée d'émerveillement devant la fenêtre couverte de givre. Le premier givre ! Le premier vitrail peint sur l'âme enfantine. La découverte d'une forêt de cristal si étonnante pour qui ne connaît que le pays du sable. Le premier exercice de l'esprit sur les choses: la création de la profondeur sous la surface et du relief sur la platitude. Les

premiers pas sur l'immatériel. Les premières conquêtes du regard. En découvrant plus tard les architectures de la neige et du vrai cristal, la fantasmagorie nordique sur de vraies forêts, en m'avançant, avec le langage du silence, au milieu d'elles, j'ai souvent songé à la floraison qui m'apparut ce matin d'hiver sur la vitre de Cadénic, dans la petite chambre parée d'un clair-obscur qui était une nouveauté pour l'œil et l'atmosphère propice aux premiers essais de l'âme artisanne.

Il fallut bien que je me fusse aventurée à quelque distance dans cette forêt de givre pour avoir fait la morte dans mon lit une bonne partie de la matinée, pendant que ma grand-mère, craignant que je ne couvasse quelque maladie, étalait devant le feu sabots et cotillons. Je n'avais aucun désir d'aller voir si la cour ou le jardin avaient subi aussi quelque magique transformation. Ce royaume intérieur créé sur la vitre me suffisait. Ce n'était pas seulement mon regard qui s'avancait dans cette miraculeuse forêt, mais toute ma personne. Je marchais sur les mousses blanches, j'appuyais mes mains aux nervures des fougères géantes; mon visage frémissait d'un plaisir aigu à se poser en imagination contre l'air froid qui fondait au contact de ma joue, et j'entendais sautiller sur le sentier des oiseaux béquillards. J'expérimentais déjà que le plus intense bonheur se traduit par l'immobilité.

Quand je sus lire, on m'envoya à l'école. Je fis le chemin encadrée par deux enfants à peine plus âgées à qui on m'avait confiée, et qui ne me lâchèrent pas la main pendant deux kilomètres. Triste commencement! J'ai aussi dans l'oreille la voix des femmes que nous passions, et qui criaient pour encourager la novice peu rassurée: « On va à l'école? A la bonne heure! » Je devinais à cet encouragement qu'il y avait un danger quelque part.

De la classe, je ne vis qu'un moutonnement de têtes, et

en avant, sur une estrade, une monumentale personne au visage rouge sous sa coiffe, au châle si bien plissé sur sa forte poitrine qu'il avait l'air en papier. Elle ignorait certainement que je savais lire, et même en latin, et je fus placée tout au fond et abandonnée à moi-même sur mon banc. Quand j'eus épuisé la surprise d'un beau crayon effilé qui traçait des arabesques fines, d'un gris pâle, sur une ardoise que je léchais ensuite, et le goût nouveau de cette ardoise, je me mis à jouer avec mes doigts, les croisant et les décroisant à l'ombre du vieux pupitre devant lequel j'étais assise. Tout d'un coup, je fus arrachée à mon paisible amusement par l'extrémité d'une baguette qui s'abattait sur mon épaule. La surprise fut vraiment brutale. Je sursautai et vis en levant la tête que la baguette partait de la monumentale personne assise à l'autre bout de la classe à son bureau. J'éclatai en sanglots que rien ne put calmer, bien que la pauvre femme s'y essayât de son mieux, et par une décision de mon grand-père, je ne reparus plus à l'école.

X

A CÔTÉ de l'enseignement de la grand-mère, il y eut celui de mon grand-père. Nous partions souvent tous les deux, la main dans la main, pour le champ qu'il avait au bord de la côte, d'où il pouvait voir venir les gens à sa recherche, tout en bêchant la terre ou surveillant la vache. En route, il me laissait porter sa tabatière des grands jours, dont le couvercle contenait une boussole animée qui faisait mon ravissement. En hiver, il cueillait dans un grand panier des feuilles de choux à tige aussi haute que moi et je ne le quittais pas d'une semelle de crainte de le perdre de vue; ou des feuilles de pourpier maritime pour la vache, en les raflant avec la main, sans casser les branches qui, une fois dépouillées, demeuraient lisses comme des antennes de homard. Il me disait d'essayer: « Comme ça, tu vois! » Il confectionnait avec des tiges de blé des sifflets dont je tirais une musique aigre et délicieuse. Tout était merveilleux dans ce champ bien enclos entre ses haies, qui ressemblait à une maison verte. Il n'avait ni brèche ni barrière comme ceux d'aujourd'hui. On y accédait par une sorte de trouée de lapin

en hauteur dans la haie, en s'accrochant aux branches des genêts pour ne pas glisser. J'ai oublié comment faisait la vache pour entrer. Une fois à l'intérieur, on se sentait bien chez soi. Quand on venait appeler le passeur, il attachait la vache à un piquet, et puis m'amenait à l'extrémité du champ, en bordure de la mer, où il faisait plus clair. Il y poussait des ormeaux nains, tordus par le vent de mer et terminés par une petite tignasse de feuilles. L'un d'eux imitait à son sommet une chaise d'enfant que le grand-père avait calfeutrée avec de la fougère. Il m'aidait à y grimper, et quand j'étais solidement assise, il me quittait avec la promesse d'être de retour « dans cinq minutes ». Ces cinq minutes pouvaient signifier une heure ou davantage. De loin en loin, un berger ou un pêcheur arrivaient, frôlant mon arbre, mais ne se doutant pas qu'il y avait quelqu'un dedans qui surveillait la côte. Je voyais entre les branches tout ce qui se passait, et me gardais de tourner la tête vers l'autre bout du champ où, sur l'épaisse verdure, régnait une atmosphère presque surnaturelle, une sorte de marécage de lumière verte et dormante, retenue entre les haies broussailleuses, d'un silence et d'une solitude qui me rappelaient la nuit et me causaient une peur terrible.

Quand il n'y avait pas de passagers, le grand-père restait avec moi. Dans ses moments de loisir, il sortait de sa poche son couteau à lame brillante et confectionnait quelque objet à mon intention. Je me souviens ainsi d'une table de la longueur d'une main que d'autres eussent considérée comme une table de poupée, mais que je révérais trop pour l'appeler de cette façon, qu'il fit avec un bout de planche ramassé à la côte. Il me semble que cette besogne l'occupa une saison, tant fut grand et de qualité durable le plaisir que je pris à le regarder travailler.

En juin, des fraises mûrissaient dans la haie, du côté du soleil. Et en toute saison, je crois, des marguerites. Au temps

des mûres, mon compagnon taillait un long bâton terminé en croc avec lequel il attirait à lui l'arc des plus hautes ronces chargées de grappes luisantes. Il n'était pas question de contes, réservés aux soirées. Je n'y pensais jamais. Ces séances des champs me débarrassaient de leur obsession. Je ne vis jamais plus beau jardin, lieu plus mystérieux, un jardin confié à la nature et tant de secrets au fond des broussailles ! Quand il y avait quelqu'un à mes côtés, je ne craignais plus de regarder vers les profondeurs du champ, à l'endroit où le vent commençait à faire frissonner les herbes. Il accourait jusqu'à moi à travers elles, ainsi qu'une vague, et si petite que je fusse, j'éprouvais aussi ce frisson, comme si j'eusse été une herbe moi aussi.

De l'autre côté du chemin, nous possédions un autre pré en surplomb, bien exposé au soleil, où nous allions moins souvent parce qu'il était réservé à la culture du lin. Je ne puis dire comment ce lin arriva à se cacher de moi, mais je débarquai un jour au beau milieu au moment où il ondoyait sous mes yeux éblouis, bleu de partout, entièrement bleu, ô miracle ! sans un coin sombre où vous noyer, bleu en long et en large, en profondeur autant qu'en surface. Le champ montait d'un étage, devenait une haute terrasse bleue sous le ciel. Cette espèce de lin, si bleue, est certainement perdue. Je fermais les yeux, je laissais ce bleu descendre en moi, jusque dans un petit creux chaud et rouge qu'il y a au bas de la gorge, je les ouvrais et il y en avait encore ! Le champ ne semblait pas comme l'autre dans une atmosphère ouatée de vert qui devait engluer ceux qui tentaient de le traverser. J'étais peu portée aux gestes : ni mes bras ni mes jambes ne ballèrent avec le champ de lin. Mais il y eut comme un soleil bleu sur mon visage et je n'osais plus me frotter les yeux de peur d'en effacer la vision. Le vent était bleu aussi. Je ne possédais pas d'album d'images. Je faisais mes images comme je pouvais, et dans celle-ci il y avait

certainement de la figure et de l'haleine du bon Dieu dont me parlait ma grand-mère.

Il n'est pas possible que je l'aie complètement oubliée. J'ai dû la transporter avec moi, même quand je n'y songeais plus. Et si je n'avais pas encore entendu de musique, je savais désormais ce qu'était le rythme produit par de frissonnantes petites étoiles bleues qui se cognaient les unes contre les autres.

Je remarquais peu le ciel, ou du moins je ne le voyais qu'à l'endroit où il touchait les verdure. Je ne pensais pas à regarder plus haut. Mais je connus les champs. C'est en eux que je pris mes premières nourritures, qui étaient une sève capable de filtrer à travers un corps d'enfant dans un embryon d'âme. Ce n'est pas seulement mon visage que je frottais à ces herbes lustrées de printemps, qui passaient du frisson à la langueur, de l'ombre à la lumière, selon que dominât la caresse du vent ou du soleil. Personne ne me parla d'art ou de beauté, mais quand, allongée dans le champ de lin, au creux dépouillé de la haie qui me faisait un innocent berceau, je me trouvais nez à nez avec une violette, un bouton d'or ou une marguerite qui me regardaient, l'oeil grand ouvert, moi aussi je les regardais et apprenais sans m'en rendre compte la pureté des formes, des couleurs et des parfums. Je m'habituai à confondre la solitude avec ce parc de lumière tour à tour voyageante et dormante et à entendre monter brusquement du silence un chant d'oiseau.

Un grand rectangle de verdure hardiment découpé dans la terre, retourné par des générations de patients laboureurs, nerveusement piétiné par des pêcheurs qui attendaient là de mettre à la voile, net de ligne et décidé à demeurer tel, séparé du monde par des haies orgueilleuses et féodales qui guettaient les événements entre leurs buissons, fut le premier môle où mon enfance baignée de mer atterrissait.

XI

UNE sauvageonne peut être sensible à certaine beauté. Il n'y a pas que celle dont l'enseignement tombe de la bouche des hommes. La beauté de la nature entre dans l'âme d'un enfant aussi facilement que la rosée dans la corolle du liseron. A cette sorte de beauté appartenait notre jardin, ou plus exactement un coin du jardin, dans lequel mon pauvre bonhomme de grand-père, coléreux, tempétueux, habité quelquefois par tous les diables de ses contes, laissa tomber les germes d'une tendresse que sa rude existence avait peu à peu étouffée. Ici, elle ressuscita sous forme de fleurs, et ces fleurs nées de l'âme d'un vieil homme, eurent plus de parfum que d'éclat et choisirent pour éclore l'endroit du jardin le moins visible de la route. Quand on ouvrait la barrière goudronnée, l'odeur des giroflées vous forçait à courir vers elles, à vous pencher dessus avec un plaisir qui élargissait le cœur. Il y en avait tout un parterre où se mêlaient les reines-marguerites, les scabieuses, que le grand-père appelait des fleurs de veuves, sans doute parce qu'il avait vu des femmes en planter sur les tombes de leurs défunts maris. Les œillets, jugés probablement trop orgueilleux, de couleurs trop vives et d'un parfum trop peu campagnard,

étaient réservés à une allée en plein soleil exposée aux regards des passants. Je chagrinerai la mémoire de grand-père en oubliant de nommer une seule de ses fleurs. Elles poussaient comme elles voulaient, se mêlant, se soutenant, protégées ou protégeant, selon leur taille, et je vois encore la face candide des reines-marguerites au pied des brunes giroflées. Les scabieuses tout en velours et hautes sur tige sont faites exprès pour que les petites filles viennent s'y frotter doucement la joue et humer lentement leur parfum presque insaisissable. Certaines haleines de fleurs sont si délicates qu'elles exigent pour qu'on les perçoive une attention, une absence de gestes et de bruits, comme si elles voulaient être écoutées aussi bien que respirées. Je faisais avec les pieds-d'alouette de petites couronnes dont la confection demandait déjà de la patience et des doigts subtils. Mais j'étais récompensée de mes peines quand, au bout de quelques jours j'ouvrais avec précaution le livre de messe où je les avait mises à sécher et qu'apparaissait à mes yeux ravis leur cercle pur, d'un mauve délicat, faiblement odorant.

A l'exception des pieds-d'alouette, les fleurs du pépé n'étaient point faites pour être cueillies. Elles appartenaient au jardin, non à la maison. Elles mouraient de leur mort naturelle, sans que personne vînt les déranger, lentement desséchées par le soleil, dispersées en poussières odorantes dans le vent, s'affaissant les unes contre les autres, sans savoir si c'était de somnolence ou de vieillesse, contre le mur bas de pierres grises qui finissait par embaumer aussi, mêlant dans l'air d'automne leurs nuances éteintes et échangeant leurs derniers parfums, encore assez lucides pour vouloir se survivre, secouant dans un frisson volontaire une graine que le sol se hâtait d'enfouir. Plût au ciel que la mort de l'homme ressemblât à la leur !

Aucune fleur, plus tard, n'aura l'odeur de celles de notre enfance, ni leur pouvoir d'évocation. Je ne puis respirer de

violier sans être immédiatement transportée dans le jardin de Pencadénic. Je me souviens qu'un jour d'hiver, passant devant une vitrine de fleuriste, dans la métropole canadienne de Montréal, *ma ville*, j'en vis quelques branches à l'étalage de l'intérieur, avec des fleurs d'un rose si pâle qu'il ressemblait à un parfum. La relation entre les deux est plus intime qu'on ne pense. Qui oserait dire que l'odeur, la saveur, la musique de la neige ne viennent pas d'abord de sa couleur ? Qui a besoin de la toucher des doigts pour en connaître le velouté ? Je parle bien entendu de la seule neige qui soit, celle du Nord, qui sert de lit aux forêts et de couverture aux fleuves. Celle dont les loups se nourrissent. Il n'y a que l'enfant, dont les sens n'occupent pas encore d'alvéoles distinctes, et dont les perceptions ne sont pas divisées, qui sente par les yeux et voie par les oreilles, et touche et goûte par tout son être.

Je respirai les violiers longuement à travers la vitre ; je les replantai en imagination dans un jardin rustique qui recevait par-dessus son mur le vif arrosage de l'Océan. J'oubliai que pendant ma contemplation la neige endormeuse faisait aussi rouler son écume sur mon épaule.

Privilège de la fleur d'être pareille à une autre fleur dont la mer et le temps la séparent. Je ne me suis jamais arrêtée ainsi devant un visage que j'eusse pu prendre pour un autre. Privilège du visage d'être semblable à lui seul. Refus de se répéter.

C'est dans la cour que se prolongeait ce jardin que me fut révélé le mystère de la tombée de la nuit. Je m'y trouve seule, un soir d'été. Mes grands-parents m'ont appelée en vain. J'ai fait la sourde oreille et ils sont allés se coucher. Il faut une certaine bravoure, quand on a six ans, pour demeurer dehors au moment où la nuit s'étend autour de soi, grande, non comme le désert puisqu'on n'a jamais encore entendu parler du désert, mais comme une chauve-souris

géante des contes du grand-père et qu'on risque en rentrant de trouver les gardiens de la maison endormis et d'avoir à chercher le chemin de son lit. Qu'est-ce qui me retient ? Est-ce le pressentiment d'un mystère ? On n'entend plus que de rares bruits dans le village. Je vais du seuil de la porte à la barrière du jardin, en évitant de passer trop près du puits qui tire sur lui son capuchon pointu, parce qu'il a peur la nuit, lui aussi. Le chat noir traverse la cour, légèrement, en posant sur l'ombre des pattes arrondies aux griffes rentrées. Je regarde noircir le front des maisons et s'éteindre l'œil de leur petite fenêtre. J'entends monter des étables la respiration des bêtes. Les lourdes portes qui tournent lentement pour se fermer poussent un cri inhospitalier comme si l'une après l'autre elles reniaient la nuit, la rue, tout ce qui leur est extérieur. Les femmes sont les dernières à rentrer. On dirait qu'elles n'ont pas encore suffisamment tiré tout le profit du jour. Elles portent un pot-à-queue plein de lait ou une cruche d'eau. Elles ont un aspect sévère dans leur robe noire et le jour diminue sa marge entre elles et les murs qu'elles paraissent raser. Leur voix résonne, pareille à une horloge de plein air qui annoncerait la nuit. Elles se souhaitent en passant un bonsoir qui se communique de l'une à l'autre comme un bâillement. Le village ne fait plus qu'une grande famille. Est-ce sur son destin que je médite, sa loi de labeur et de pauvreté que je pressens ? Est-ce pour y échapper que je refuse d'aller me coucher ?

Non, je crois que mon regard se soulève jusqu'au ciel dont l'anse nocturne tressée d'étoiles tient en suspens le village. Je crois que mon oreille, une fois que tous les bruits environnants se sont éteints, écoute par delà les maisons le chant des rainettes, le murmure soyeux des herbes, la respiration animale de la mer qui dort portes et fenêtres ouvertes.

Et surtout, elle écoute ce qui ne fait plus de bruit.

XII

LA première enfant qui apparut dans ma vie, pour n'y demeurer que le temps de quelques rencontres, se nommait Colette. Elle était un peu plus âgée que moi : son nom et son âge, voilà ce que je sais d'elle. Il est même surprenant de les avoir retenus. On glisse sur la pente feutrée de ses sept ans, et glisser qui était jusque-là un instinct devient un état conscient qui provoque une joie mêlée de vertige. On fait pour la première fois le geste de s'accrocher à quelque chose, et il demeure dans la main une petite touffe d'herbe, une tignasse plutôt, qui a sept ans sonnés et s'appelle Colette.

Il y avait, indépendante de notre maison, une immense pièce inhabitée que nous choisîmes pour nos amusements. Nous pouvions y faire autant de bruit que nous voulions sans déranger personne, et je suis sûre que nous en fîmes, dans la surprise, la griserie que représentaient les jeux à deux. Tout ce qui nous entourait pouvait y servir. Nous refermions la lourde porte en ogive et nous nous trouvions

chez nous, possédées d'un sens délicieux d'être éloignées du monde. Jamais il ne viendrait à l'idée de Marin d'Eté de regarder à travers la fenêtre voilée de toiles d'araignée qui donnait sur son jardin. Mille objets de toute nature encombraient la pièce, mais certains d'entre eux, plus importants, commandaient à la cohue et régnaient dans le clair-obscur. L'odeur de goudron rapprochait les choses comme un air de famille rapproche les gens, et les cordages qui traînaient à terre les liaient malicieusement par en dessous. Un chevalet à broyer le lin se dressait au centre, dominant tout de sa taille. Nous n'étions pas loin d'imaginer qu'il avait été de son vivant un vrai cheval, et que, pétrifié, il restait doué d'une malignité sotté et obstinée, tournant la tête dans la direction de la cheminée avec laquelle il échangeait de mauvais regards, et la queue contre la porte. Nous nous hissions à tour de rôle dessus et quelquefois toutes deux ensemble, et le forcions à ouvrir son énorme mâchoire longue et carrée. Un bassin de cuivre servait de réceptacle à une quantité inouïe de vieux timbres de toutes couleurs que nous nous plaisions à brasser. De quel pays le grand-père avait-il ramené cette collection, sans avoir aucune idée de la valeur qu'elle pouvait représenter? Le coffre à grain, toujours fermé, nous inspirait une cuisante curiosité et un jour que nous le trouvâmes par hasard ouvert, nous tombâmes à genoux contre le bord pour plonger dans ce grain ruisselant nos mains, pour y faire des montagnes et des vallées, avec une frénésie que nous sentions vaguement sacrilège. Dans un coin, une voile roulée tenait debout. Nous l'étendîmes à terre et nous nous couchâmes dessus comme dans un lit à deux. Nos jeux ne durèrent qu'une saison. Colette disparut aussi rapidement que mes sept ans. Age du catéchisme, de la première confession, surprenante entrevue avec quelqu'un qui ne vous regarde pas de face, dont l'oreille est trop proche de votre bouche, dans un lieu très étroit où

on se met à répéter d'une voix la plus sonore possible tous les « péchés » sur lesquels une grande personne vous a éclairée quelques moments auparavant, quand vous lui demandiez ce qu'il fallait dire. Elle vous a surtout répété que c'est un péché de mentir. Mais qu'est-ce que mentir quand on a sept ans ?

Je connus aussi un peu plus tard la société des grandes filles qui gardent les vaches. Elles se réunissaient à l'ombre d'un figuier de la côte, et leurs doigts étaient perpétuellement occupés à faire de la dentelle. Quoique le village fût pauvre, on y connaissait une certaine coquetterie dans la toilette des femmes, surtout le dimanche, et l'arrangement intérieur des maisons. On ne pouvait rivaliser avec Pénerf, habité en majeure partie par des familles de capitaines au long cours et de retraités de la marine. L'élégance y était de tradition; mais les femmes et les filles des pêcheurs de Cadénic s'efforçaient de les imiter. Des bergers venaient se joindre aux gardeuses, le fouet au cou, les mains dans les poches, maigres et habillés de toile, l'air frileux, les oreilles sales. De temps en temps, ils grimpaient sur un talus pour surveiller leurs vaches et adressaient des bordées d'injures, d'une voix volumineuse, à celles qui étaient déjà arrivées dans le blé du voisin. Dès que les garçons apparaissaient, une des jeunes filles tirait de sa poche un paquet de cartons rectangulaires marqués de chiffres au crayon, qui tenaient lieu de cartes à jouer et les étalait sur l'herbe. Elles y mettaient beaucoup plus d'empressement que les garçons et une grande habileté à compter. Ceux-ci étaient lents à se décider et quelquefois ils retournaient leurs poches pour montrer qu'ils ne pouvaient pas jouer faute d'argent. Quand elles avaient gagné un sou, elles se hâtaient de le fourrer dans une entaille profonde de leur robe, par-dessous le tablier. Des contestations s'élevaient, âpres, violentes, mais

de peu de durée et les voix des filles étaient les plus criardes.

Je ne jouais pas, je n'y étais pas invitée. On me considérait comme trop petite. Je n'en avais pas envie. Cela me paraissait une affaire sérieuse dans laquelle on défendait ses intérêts comme à la foire. D'ailleurs je ne savais pas ce que c'était que d'avoir un sou à soi, et de voir les autres en sortir si aisément de leurs poches m'ébahissait.

Une fois, je m'ennuyai en leur compagnie et entrepris de revenir seule à la maison. Le temps était orageux. Je traversais des champs de blé où la moisson venait d'être faite, en sautillant d'un sillon à l'autre. Le tonnerre éclata. Impossible de se mettre à genoux sur les chaumes piquants, et de se tourner vers Sainte-Anne, selon le conseil de ma grand-mère. Terrifiée et peu sûre de ma direction, je criais de toutes mes forces une prière qu'elle m'avait apprise, à sainte Barbe qui protège du tonnerre.

Un après-midi, poussée par mes compagnes, je suppliai ma grand-mère de me laisser emmener la vache. Je voyais bien qu'elle manquait de confiance, mais elle céda pour me faire plaisir. Armée d'une longue baguette et munie d'un morceau de pain pour mon goûter, je partis. Grand-mère vint à la fenêtre nous regarder passer et me fit un signe en souriant. Sitôt hors du village, il me sembla que le troupeau avançait à formidable allure et que mes camarades, à qui je devais cette équipée, se préoccupaient peu de voir si nous pouvions suivre. Tout à coup, je ne sais ce qui prit à cette misérable vache: la queue en l'air, la voilà qui part, affolée, dans la direction du Pont de Bourgogne de tragique mémoire. Nulle aide à attendre de personne. Je crois que toutes les vaches, incommodées par la chaleur, avaient pris la mouche, mais je ne me souciais que de celle qui m'avait été confiée. Et je ne sais comment cela se fit: tout se dispersa à un tournant, bergères et troupeaux. Je ne vis plus

que le chemin qui fuyait entre les tamaris vers la mer, lieu des catastrophes. Je voyais déjà notre vache s'y précipiter, par-dessus le Pont de Bourgogne ! Je revins à toute haleine sur mes pas pour prévenir ma grand-mère. Je la trouvai sur le seuil de la porte, l'expression débonnaire. Elle essuya avec son tablier mon visage baigné de sueur. La vache, paisible, mâchonnait une brassée de fourrage dans l'étable.

Je ne demandai jamais à recommencer l'expérience. La vache n'avait pas de malice cependant, et un jour de pluie que nous la gardions dans le champ, je lui trouvai un air humain. Ma grand-mère avait détaché son tablier pour s'en couvrir les épaules, et la bête portait une sorte de tablier aussi, une grosse toile tendue sur son dos et nouée par des cordons à ses pattes. Elle paraissait contente là-dessous, et c'est à partir de ce moment que je pensai à elle comme à une créature susceptible d'avoir froid ou chaud.

Je devais revoir le Pont de Bourgogne. J'avais une prédilection pour ces lieux plats, désertiques, à l'immense horizon marin. On ne savait trop où commençait la mer, où s'arrêtaient les terres marécageuses, coupées de chenaux profonds, d'écluses bouillonnantes. Seuls les gens les plus misérables y menaient paître leurs bêtes. La fille d'un pauvre ramasseur de moules allait parfois garder ses moutons dans un champ en contre-bas de la digue, et tout à fait plaisant quand le soleil le remplissait comme une cuve. Elle avait la réputation de n'être pas trop fine. Moi je savais qu'elle était bonne, quoiqu'elle fût de visage aussi rude que son nom de Mathurine. Un jour nous nous trouvâmes assises au soleil au revers du talus. Mathurine, à l'encontre des autres bergères, n'avait jamais d'ouvrage entre les mains. Elle écoutait mon bavardage dont s'accommodaient ses dix-sept ans. Deux jeunes gens sortirent des champs voisins et s'approchèrent. Ils commencèrent par la taquiner, la chatouillant

dans le cou du bout de leurs longues gaules de bergers. Puis ils ébouriffèrent sur son visage rousselé ses épais cheveux. Elle riait de sa bonne grande bouche sans se fâcher. A la fin, ils la poursuivirent hors du champ, le long de la digue, et je vis les garçons prendre Mathurine à bras-le-corps et faire mine de la basculer dans la mer, par-dessus l'écluse. Elle se débattait de toutes ses forces. Quand ils la lâchèrent, elle revint se réfugier dans le champ où ils la suivirent, et elle reprit sa pose, accroupie au pied de la haie, les genoux au menton. Elle avait l'air de bouder, et tenait ses deux mains sur son visage. Les deux garnements se remirent à la lutiner, à tirailler sa jupe. Je m'étais sauvée, effrayée, dans la direction de la route et j'entendais Mathurine crier, d'une voix pleine de colère et d'énergie désespérée: « Je vais le dire à mon père, vauriens ! » Moi je ne tournais pas la tête, persuadée qu'elle se tirerait d'affaire, et bien contente d'être hors de cause ! A la fin, ils s'éloignèrent en riant et ce fut elle qui leur tira la langue et les menaça, son sabot au poing. Tout de même, je vis à ses yeux hagards, à sa bouche tremblante, à l'érailement de sa voix, qu'elle avait eu peur.

XIII

UNE fois, j'eus sous les yeux un de ces châteaux qui apparaissaient dans les contes du grand-père. Je marchais sur la côte, peut-être un peu plus loin que de coutume, vers l'endroit où le bras de mer de Pénérf s'élargissait de plus en plus jusqu'à devenir l'océan. Soudain, sur ces terres dépouillées où je n'avais jamais remarqué aucune construction, pas même une cabane de berger, m'apparut un château de conte.

Je ne me demandai pas si je rêvais, mais si je n'étais pas en proie à cette aberration toute visuelle que je ne m'expliquais pas alors, qui faisait subir aux objets des déformations étranges, parfois merveilleuses, parfois effrayantes. Ce château insoupçonné jusque-là se dressait sous mes yeux à courte vue, agrandi, épaissi, gris comme s'il avait eu cent ans ! Il frappait par sa masse plus que par sa hauteur et s'enlevait avec relief sur les terres basses. Des créneaux bordaient la toiture de tuiles rouges, si étonnante dans un pays aux toits d'ardoises ou de chaume. Un mur du même

gris uniforme, crénelé aussi, en faisait le tour et se couronnait d'une étrange décoration blanche qui étincelait au soleil. En m'approchant, je vis qu'elle était faite de larges coquilles plantées verticalement dans la terre glaise du mur. Autour de ce château d'apparition, on avait accompli des travaux qui me semblèrent gigantesques, creusé des vasières où coulait une eau profonde, tracé des marais salants, construit des digues et des écluses entourées de haies de tamaris.

Je n'osai m'approcher de trop près du portique de l'entrée, que surmontaient des squelettes de têtes de cheval. J'étais bien trop impressionnée par l'étrangeté de la construction pour lui trouver un air de mascarade. D'ailleurs la notion de mascarade n'existait pas encore dans mon esprit.

Ma grand-mère ne fit que rire de ma découverte et mon grand-père m'en apprit le nom: le Château Misère. Cela ne diminua pas ma curiosité. Quelques jours plus tard, un dimanche après-midi, je me trouvai avec la jeunesse du pays dans l'enceinte du Château Misère. Il y a là, assis sur un banc, un homme extraordinaire auprès de qui je me trouve placée, un homme qui a une barbe rousse, et, fait plus étonnant encore, une jambe de bois ! Garçons et filles dansent dans une cour où l'on entre par une porte en arceau, et qu'il appelle la cour d'honneur. Cet homme est le maître du « Château ». Il en est aussi le constructeur. En moins d'une année, il a mis debout à lui tout seul, avec ses deux bras, sa bonne jambe et l'autre, ce qui me paraît le monument le plus fantastique du monde ! Il explique qu'il est entièrement fait de mottes de terre glaise arrachées au marais. Il prend autant de plaisir à parler que j'en ai à l'écouter. Flatté par mon admiration qui va jusqu'à l'ébahissement, il me montre les salles dont il touche le plafond de la tête, et au centre de la cour où dansent les jeunes gens, le *pommier d'amour*. Ce pommier d'amour achève ma conquête. Il n'est guère plus haut que moi; il ne porte pas

encore de fleurs, et je ne puis imaginer ce que sont les pommes d'amour, mais elles doivent être bien plus belles que les vraies pommes !

Je n'attendis pas le dimanche suivant pour revenir visiter le Château Misère. Il hantait mon imagination. Chaque fois que je m'échappais de la maison, je courais à la côte et m'en approchais de plus en plus pour le regarder. Un jour, le magicien à la jambe de bois m'aperçut rôdant autour et m'invita à entrer. Il venait de finir de creuser un puits dans la cour d'honneur, un vrai puits, et de fait je remarquai le bout de son pilon tout englué de terre auquel j'attribuai à cause de cela un pouvoir surnaturel. L'eau commençait à sourdre, et nous nous penchâmes dessus, avec un égal ravissement, pour la regarder. Ensuite, il me fit traverser les salines, sur un beau petit sentier tiré au cordeau. Il allait devant en sautillant sur sa jambe de bois, avec une adresse et une agilité merveilleuses. Nous revînmes au château enchanté et nous nous assîmes devant la porte, sur le banc qui paraissait être sa place favorite. De là il embrassait du regard son domaine dans toute son étendue, avec le mur gris à la singulière décoration qui surplombait le marais bordé de tamaris.

— Quand tu auras dix ans, me dit-il (hélas, je devais en être encore loin !) tu viendras demeurer avec moi au Château Misère. Je demanderai la permission à tes parents. Jusque-là il faut aller à l'école.

Mais le château rapetissait à mes yeux à chaque vacance, et quand j'eus dix ans, j'éprouvai de la surprise en découvrant que son toit rouge ne montait guère au-dessus des blés. Pourtant je voulus rendre visite à mon ami et poussai la barrière dont les têtes de cheval d'un ivoire jauni qui en ornaient les deux piliers commençaient à m'inspirer de la répugnance. Un gros chien bondit vers moi et comme je tournais les talons pour fuir à toute vitesse, il me mordit

assez cruellement à la jambe. Je revins en pleurs à la maison montrer ma blessure, à laquelle je trouvai qu'un de mes oncles en vacances à Cadénic, qui jouait aux boules dans la cour, n'accorda pas une attention suffisante. Grand-père n'était nulle part.

Je ne sais ce qu'il advint du singulier bonhomme, mais il y a quelques années je fus émue en visitant ces lieux d'y retrouver quelques pans du château baroque, un arbuste minable qui était sans doute le pommier d'amour de jadis, un trou presque comblé qui fut le puits, et de hauts tamaris en fleurs qui paraient d'une grâce mélancolique les marais à l'abandon et rappelaient une chimère évanouie.

huit
l'ex
à l'e
Peu
cher
cipa
l'ém
s'éva
lesq
dang
pém
jusq
tion
que
rem
sans

XIV

J'AI connu l'amour quand j'avais huit ans. Peut-être suis-je tentée de me rajeunir, à cause de l'extrême naïveté de l'image que j'ai gardée de moi-même à l'époque de cette première aventure, et que je sens fidèle. Peut-être avais-je en réalité près de dix ans.

Ceci se passe à la tombée du jour. Je descends le petit chemin entre les champs qui mène à la côte. Il y a une émanation toute nouvelle, furtive encore, dans mon pas, de l'émoi dans la façon dont je me retourne quand le chemin s'évase vers la mer, et je remarque les haies ombreuses entre lesquelles il faudra repasser. Quand on est sur une route dangereuse, on songe au retour, sachant qu'il sera plus pénible que l'aller. C'est la première fois que je viens seule jusqu'ici à pareille heure. Et pour que je cède à la sollicitation de la mer, il faut que j'en aie été éloignée pendant quelque temps. D'autre part, à l'allégresse et au trouble qui remplissent l'âme de cette petite bonne femme qui trotte sans bruit sur la terre rougeâtre du chemin bombé comme

un crabe à l'endroit où il vient se confondre avec le sable, je devine qu'elle est dans un état d'indépendance sinon de désobéissance et qu'elle n'a pas demandé à ses grands-parents la permission de sortir. Si elle ne l'a pas demandée, c'est qu'elle est arrivée le jour même à Pencadénic, en vacances, qu'elle n'est plus tout à fait leur petite-fille, qu'elle doit ses manières nouvelles à quelque temps d'école loin d'eux. Peut-être côtoie-t-elle de redoutablement près ses dix ans. Elle a des membres plus repliés, quelque chose de creux et d'ouvert en elle qui l'a poussée, irrésistiblement, à venir ce soir à l'écart des maisons et des hommes renifler le vent qui sent la vase de mer et le goémon, et emplir ses yeux de l'espace que seule la mer procure. Je la vois lever avec volupté une face violemment claquée par l'air au débouché du chemin, j'entends son cri de plaisir. Et cependant, elle n'est pas encore éloignée de ses huit ans. Ce sont eux qui s'accrochent à elle par les grosses haies griffues et la forcent à se retourner.

A ce moment même où je vais recevoir la récompense de ma hardiesse, voir la mer comme je ne l'ai jamais vue, et tout là-bas, de l'autre côté de l'eau, les maisons grises de Pénerf, marcher de nouveau sur le sable que Sarzeau, plus éloigné de la mer, m'a fait oublier, atteindre ce quelque chose d'indéfinissable vers quoi je me hausse et m'étire de toutes mes forces, ce monde neuf dont l'attrait allonge la taille des enfants, une ombre paraît à mes côtés. Je ne dis pas qu'elle surgit: elle n'a pas un mouvement à faire pour me rejoindre. Je l'appelle ombre aujourd'hui, car seules les ombres ont ce pouvoir de se lever de nulle part. Mais à ce temps où je ne me préoccupais pas de l'origine des êtres, je vis tout de suite que j'avais affaire à un jeune homme. Un jeune homme dont il n'y a rien à craindre, doux, qui ne me tutoie pas, et rit au bout de sa deuxième question, ou au bout de ma réponse, comme un petit garçon. Je vois aussi

qu'il n'appartient pas à Cadénic, qu'il n'est pas habillé en pêcheur, mais tout de blanc vêtu, qu'il n'est pas pieds nus mais qu'au lieu de bottes ou de sabots il porte des sandales qui effleurent le sable, qu'il parle comme un monsieur, bref un être hors du quotidien, qui répond à l'état singulier où je me trouvais. J'étais venue là pour éprouver le frottement rugueux de l'espace, pour serrer à bras-le-corps un paysage qui jusqu'à présent m'avait échappé. Et voilà que ma main se blottit dans une grande main ferme, que mes épaules qui tout à l'heure frissonnaient dans l'ombre des haies s'appuient à présent à l'ombre du grand jeune homme, que mon visage reçoit la cascade inconnue de ses paroles, et surtout que cette cellule intérieure subitement fendue et avide de se laisser combler que j'étais devenue, se nourrit du mystère qu'il représentait.

Il me demanda mon nom et témoigna un vif intérêt à découvrir que j'étais la petite-fille du père Yvon. Il m'apprit qu'il avait été à l'École des Missions de Sarzeau en même temps qu'un de mes oncles. Lui était parti aux colonies et revenait pour la première fois en congé de maladie. Je ne m'attardai pas à ce mot de maladie. On n'est pas malade quand on marche de ce long pas souple sur la côte, à la nuit tombante, au lieu d'être dans son lit.

Je l'écoutais avec un plaisir qui me rendait muette. Tout ce qu'il me disait me semblait d'une nature confidentielle, et le mot de « colonie » enchantait mon oreille et donna au paysage restreint d'immenses proportions.

Nous marchâmes vers la pointe où le grand-père mouillait son bateau. La mer était haute dans la baie qui apparaissait toute bleue et or, encerclée par le ciel où s'éparpillaient des flammèches rouges de soleil couchant. Je n'avais jamais regardé si loin, ni vu tout cela dans son ensemble. Un chant qui ressemblait à un grésillement s'élevait du paysage, un

chant qui avait la forme d'une courbe, sans que l'on pût dire s'il venait du sable à la jointure de l'eau, ou des prés à la jointure du sable, des rainettes dans ces prés humides ou sortait de la rangée des maisons de Pénerf, prêtes à s'endormir, sur l'autre rive. Dans quelques instants, il ferait nuit. La grande solitude qui nous entourait me frappa: « Tout le monde sont partis ! » m'exclamai-je. Il prit d'abord la peine de redresser, en me l'expliquant, l'incorrection de mon langage, puis ajouta d'un ton taquin: « Et tout le monde seront inquiets chez le pépé, si je ne vous ramène pas bien vite ! »

Jamais aucune découverte grammaticale ne me frappa autant, et il fallait que je la tinsse d'un grand jeune homme tout de blanc vêtu pour y croire, car enfin, dans ce « tout le monde » je pensais qu'il y avait beaucoup de monde...

Nous revînmes donc sur nos pas, à mon grand chagrin, par la route brusquement assombrie dès que nous eûmes tourné le dos au couchant. Revenir, c'était mettre fin à une aventure merveilleuse. Il me semblait qu'à mesure que nous nous rapprochions du village, le jeune homme m'échappait de plus en plus. Je serrais sa main. J'aurais continué longtemps ainsi à ses côtés sans songer à la mercuriale qui m'attendait. Avais-je le pressentiment que cette heure ne pourrait se répéter dans ma vie à cause de sa perfection même ?

Quand nous atteignîmes la maison dont la façade demeurait blanche au milieu de l'ombre de la cour qui se rétrécissait autour d'elle, j'étais encore une petite personne, mais quelque chose s'éveillait en moi, de si grand que cela ne pouvait se retenir. Mais je l'ignorais encore. Je dis tout bas bonsoir à mon compagnon et me sauvai, remplie d'une ivresse intérieure, comme après un premier rendez-vous.

J'ignore si je songeai longtemps à lui. Et je ne puis dire si la seconde circonstance où je le revis fut séparée de la première par quelques jours ou par une année...

XV

C'EST fut au mois de mai, appelé dans les campagnes le mois de Marie. Les jeunes filles se rendaient pour la prière du soir à l'église du Tour-du-Parc. La longue route qu'il y avait à parcourir était un attrait. Quand elles m'appelaient en passant, ma grand-mère me laissait quelquefois les accompagner. Ce n'était pas l'habitude des jeunes gens d'aller à la prière; mais ils s'arrangeaient pour avoir affaire au boulanger ou au forgeron du bourg ce soir-là et au retour ils se trouvaient sur la route, en arrière des jeunes filles.

C'était donc le mois de mai et les aubépines qui bordaient les haies avaient fleuri. La route sèche sonnait clair sous les socques qu'on portait pour l'occasion à la place des gros sabots. Les visages étaient plus fins que d'habitude sous la coiffe de mousseline qui remplaçait le mouchoir des bergères et des pêcheuses de crabes.

Moi je me sentais différente de mes compagnes, pour des raisons inexplicées — peut-être parce que je venais d'ailleurs, — différente de moi-même ce soir-là. Et puis, j'étais

chaussée de souliers vernis découverts, étonnamment légers en comparaison de mes gros souliers habituels, qu'on commandait une fois par an au cordonnier. Ces souliers vernis avaient appartenu à la fille du notaire, avec qui j'allais jouer à Sarzeau parce que nous demeurions porte à porte, à la lisière du bois, et les souliers devenus trop petits pour elle qui était plantureuse et bien nourrie, me furent donnés. Vraiment j'avais des ailes ! Je ne me sentais pas marcher entre mes amies. J'étais enivrée par l'odeur de l'aubépine, par le clair de lune qui semblait venir des champs encore à demi inondés par les pluies d'hiver et baignait la route. Le miracle d'être dehors à cette heure m'impressionnait bien plus que la gaiété qui régnait autour de moi. Des garçons surgissaient des chemins de traverse et tout le monde se tenait bras dessus, bras dessous, en chantant. Les voix conservaient l'ardente pureté des cantiques. Personne ne me prenait le bras. J'étais encore trop petite et ne m'en souciais pas. Je glissais, je sautais, je gambadais sans rien dire, le cœur chantant, en regardant par intervalles mes souliers luisants qui se détachaient sur des bas de coton blanc ajourés, à dessins de palmes, tricotés par ma mère. De plus, j'étreignais une robe d'indienne bleue à fleurs blanches qui brillait sous la lune — sans prévoir qu'elle dût me servir tant d'étés ! — un peu mince pour la saison, mais qui me paraissait un don du mois de mai. Je me sentais odorante et légère comme les haies vêtues d'aubépine.

À ce moment un remous se produisit. Les chants furent interrompus par des exclamations. Quelqu'un qui venait par derrière fendit le cortège pour le dépasser. Il était plus grand que les autres et d'une allure plus dégagée. On plaisanta le nouveau venu. D'où sortait-il ? Où courait-il si vite ? Les jeunes filles comme d'habitude criaient le plus fort. Je reconnus mon compagnon d'un soir, au bord de la mer. Je ne disais rien. Mon cœur battait. Une angoisse au-dessus

de mon âge m'étreignait. « Tiens, fit-il, ma petite amie ! » Il jeta sa cigarette, et de ce pas qui lui était particulier, de ce pas si peu attaché à la terre, il vint se mettre à côté de moi, prit ma main, la passa sous son bras que je pouvais à peine atteindre. Le cortège se remit en marche. Je n'entendais ni mon pas ni le sien. Les autres étaient seuls à résonner. Ma main, qu'il empêchait de glisser, était serrée sous son bras. Toute cette symphonie extérieure, cette clarté lunaire que maintenait soulevée sur les marécages tout blancs d'anémones sauvages le chant des rainettes, cette printanière odeur de la nuit, avaient reflué en moi. De temps en temps je revenais à la réalité : mes regards tombaient sur mes beaux petits souliers pointus qui ne pouvaient lui échapper à lui non plus. Ma robe d'indienne luisait. Et puis voilà : il m'avait choisie ! C'était à moi qu'il donnait le bras, non aux grandes. Je devais commencer à prendre de l'âge pour connaître de tels sentiments, et plus d'une année s'était sans doute écoulée depuis la première rencontre sur la côte à laquelle était accourue une mystique petite fille pure de toute vanité, non affligée encore du mal de se comparer aux autres, et qui portait un cœur tout neuf dont elle n'avait pas conscience.

La maison apparut, sans ombres, blanche et bleue au milieu de la cour où le puits avait rabattu son capuchon de pierre sur ses oreilles pour dormir. La route faisait une plongée vers elle. Mon Dieu, comme on marchait vite ! Comme on arrivait vite ! J'aurais voulu que cela durât toujours. Tout le monde se dispersa ; des bonsoirs furent criés, de voix qui me paraissaient avoir noirci. Nous entrâmes dans la maison. Une chandelle de résine plantée dans un haut chandelier de fer luisant et noir brûlait dans la cheminée. Personne autour. La porte de la chambre était maintenue ouverte par un sabot. La grand-mère cria du dedans : « C'est toi ? » Et mon camarade répondit gaîment : « C'est nous ! »

Mes grands-parents étaient couchés. À ma surprise ils l'appelèrent tout de suite par son nom: « André ». J'eusse préféré qu'il demeurât l'inconnu, ou plus exactement que je fusse seule à connaître son nom. Ils l'invitèrent à s'asseoir en face d'eux, au pied du lit, en tournant le dos à sainte Cécile et à sainte Agnès. La lune éclairait son visage dont je ne voyais ni la maigreur, ni la pâleur. Je restai debout, appuyée à la table, face au grand miroir sur le mur. Je remarquai pour la première fois que cette fillette qui me regardait avait les yeux brillants et les joues colorées. J'assistai en étrangère à la conversation. Il fut surtout question de mes plus jeunes oncles, l'un faisant son service dans la marine, l'autre à présent instituteur dans les terres. Il fut question aussi du Sénégal, mais cela ne m'intéressait pas. Je parvenais à me faire une idée plus précise de la Montagne Verte des contes de mon grand-père. Par cette conversation, le visiteur me devenait peu à peu étranger. Je souffrais qu'elle ne s'adressât pas à moi. Cependant, lorsqu'il se leva pour partir, il me regarda gentiment, et je compris que son regard voulait dire qu'il ne m'avait pas oubliée, que nous étions toujours amis, en secret, tous les deux. Ordre me fut donné d'aller fermer la porte après lui et d'éteindre la chandelle dans la cheminée de la cuisine. Je crois qu'il devina ma répugnance à revenir seule par la pièce obscure, le corridor noir. Il assura en riant qu'il connaissait le chemin et je l'entendis souffler la résine puis traverser la maison de son long pas léger, et la porte se referma en criant.

Quelques années plus tard, je revins au village de mon enfance pour assister à l'enterrement de mon grand-père.

Je ne sais pourquoi je me trouvai séparée du cortège, dans le cimetière. Je ne crois pas que ce fût pour être seule avec mon chagrin; car l'adolescente de quatorze ans que

j'étais alors semblait être une autre personne que la petite fille que le grand-père avait tant choyée.

Agenouillée sur les galets rugueux d'une allée, je dus m'appuyer du coude sur une tombe recouverte d'une dalle de marbre blanc.

Un nom sur cette tombe me sauta aux yeux: c'était celui d'André le colonial.

The first part of the book is devoted to a general introduction to the subject of the history of the world, and to a description of the various methods which have been employed by historians in the collection and arrangement of their materials. The second part is a history of the world, from the beginning of time to the present day, and is divided into three volumes, the first of which contains the history of the world from the beginning of time to the fall of the Roman Empire, the second the history of the world from the fall of the Roman Empire to the present day, and the third the history of the world from the present day to the future. The third part of the book is a history of the world, from the beginning of time to the present day, and is divided into three volumes, the first of which contains the history of the world from the beginning of time to the fall of the Roman Empire, the second the history of the world from the fall of the Roman Empire to the present day, and the third the history of the world from the present day to the future.

QUESTIONS AND ANSWERS
ON THE HISTORY OF THE WORLD
FROM THE BEGINNING OF TIME TO THE PRESENT DAY

XVI

NOTRE maison de Cadénic faisait partie du village d'en bas. De la cour, on voyait à quelque distance une rangée de maisons qui formaient le village d'en haut.

Celle qui commençait la rangée haute était comme les autres petite et grisonnante sous son chaume, mais avec je ne sais quoi d'avenant dans les rideaux de la fenêtre entre lesquels était suspendue une boule de verre dorée, dans la porte ouverte au soleil, dans la cour bien exposée. J'avais de l'amitié pour elle avant de la connaître, et un jour je me trouvai sur son seuil.

Elle était pleine de femmes. Chacune d'elles m'enchantait, la mère, les trois filles, mais surtout Françoise, l'aînée, que son métier de repasseuse retenait à la maison. Il y avait aussi un frère qui n'y faisait que de rares apparitions dans la journée. Il était pêcheur. Je ne le vis qu'une fois, mais ce fut inoubliable. Tout d'abord, j'entendis sa mère laisser échapper à sa vue le nom de Vincent qui remplit la maison

comme un coup de vent. Et lui-même ressemblait à un coup de vent, gai, brusque, pressé. Il me jeta un regard de côté, comme si je ne comptais pas, suivi d'un sourire de ses lèvres rouges. Je remarquai, quand il franchit le seuil où j'étais assise, que ses pieds étaient chaussés d'espadrilles nouées de cordons rouges aussi. S'il n'est pas absolument certain qu'il portât un collier de barbe, il avait au moins une paire de fameuses moustaches ! Il était vêtu d'un ample costume de toile bleue dans lequel ce coup de vent humain avait place à se retourner. Ses sœurs l'interrogeaient pour savoir si la mer déchalait ce jour-là, si les moules donnaient, si les palourdes perçaient, s'il avait entendu parler du cours des huîtres. Mais on voyait bien qu'il n'avait pas de temps à perdre, quoiqu'il eût celui du rire et des claquantes ripostes, ou même d'une taquinerie à l'égard de la cadette qui, assise près de la fenêtre, sous la boule dorée, faisait de la dentelle au crochet pour les chemises de son trousseau. La pensée du grand Vincent était ailleurs, à la côte où son bateau attendait. Il calculait que la mer aurait bientôt suffisamment baissé à la pointe pour aller à pied sec jusqu'à son parc. Il ouvrait le buffet, coupait un morceau de pain à la tourte, une tranche de lard. La mère lui apportait une écuellée d'eau fraîche puisée à la seille. Il mangeait sur le pouce, debout près du buffet, me tournant le dos. Je suivais des yeux le mouvement de son corps découplé, de sa jambe nerveuse du jarret à la hanche, dans le pantalon de toile flottant, de son torse virant subitement de bord et faisant faire à sa vareuse un pli en diagonale dans son dos, d'une épaule à la taille. Avant de partir, il enroulait sa ceinture rouge plusieurs fois autour de ses reins, en se haussant d'un coup d'épaules et on voyait que ses mains avaient l'habitude de rouler et de dérouler des cordages. Ce logis peuplé de femmes salait son atmosphère, précipitait son rythme, poussait à la dérive ses façons quotidiennes de pen-

ser, prenait le mouvement d'une mer montante. Quand Vincent eut disparu, la maison du pêcheur redevint celle de la repasseuse. Il emporta au talon de ses espadrilles tout le chalut de la mer, et la hâte et la force, et les préoccupations d'une vie d'homme. Le soleil reprit sa place à côté de la chaleur du fer à repasser. La mère refermait le buffet, balayait les miettes, levait les yeux sur l'horloge, puis venait sur le seuil regarder la route du côté du Pont de Bourgogne d'où la jolie Nini aux yeux verts, la plus jeune de ses filles encore gamine allait bientôt ramener la vache qu'il serait l'heure de traire. Il n'était pas besoin cependant de surveiller la route: la vache pousserait un beuglement impérieux en entrant dans la cour pour demander qu'on ouvrît la porte de l'étable. Françoise ne lâchait pas son travail: il y avait tant de coiffes à repasser, surtout le samedi! Je la regardais. J'aimais son nom, son visage, sa voix, brune comme elle, profonde, vibrante, d'un riche métal, s'harmonisant avec le timbre grave de l'horloge, avec l'air vif qui remplissait jusqu'aux bords le village d'en haut. Pleine de songerie aussi, comme si elle eût reposé profondément en elle avant de sortir par sa bouche. Quand je me trouvais assise sur le pas de la porte et que Françoise parlait, c'était comme des copeaux de cuivre à la fois volumineux et creux qui tombaient de la table où elle travaillait. Elle avait sans doute de vingt à vingt-cinq ans à cette époque, mais son front portait déjà quelques rides et parfois le pli soucieux de sa bouche ressemblait à une ride aussi. Qu'elle fût la fille aînée d'un pêcheur noyé à la drague se voyait peut-être sur son visage. Pourtant, elle était belle, d'une beauté moins piquante que Marie la cadette, moins énigmatique que la jeune Nini. Brunes toutes trois, Françoise avait des couleurs un peu hautes à cause de son métier. Elle se préservait de son mieux du soleil, en attachant sur sa tête un mouchoir en auvent quand elle sortait dans la cour pour

secouer les cendres de son fer rempli de charbon de bois. Mais dans la maison on voyait ses beaux cheveux lustrés et nattés. Les trois sœurs se ressemblaient par la coupe d'un visage aux hautes pommettes, aux larges joues qui s'amenuisaient vers le menton, par la bouche fine et mobile qui se rentrerait avec l'âge, par la saine odeur de leur peau brune, macérée dans les aromates de la mer.

Quel calme chez Françoise ! Elle repassait sans se lasser. Il y avait à un bout de la table le bol rempli d'empois bleu, le tas mou des coiffes amidonnées en boule. Quand elle en avait fini une, lisse et transparente, elle l'enveloppait dans un grand mouchoir bien repassé aussi, qu'elle épinglait et ajoutait à la pile des autres, sur le lit. Elle ne témoignait jamais d'impatience ou de fatigue. A peine si un regard sur l'horloge, la ride de son front ou le pli de sa lèvre révélaient sa préoccupation d'arriver au bout de sa besogne avant la nuit. De temps en temps elle m'adressait une parole qu'on sentait longuement méditée. La chaleur de son accueil se conservait tout au long de l'après-midi. Elle n'usait d'aucune de ces habiletés des grandes personnes à se débarrasser des enfants. Je pouvais rester là, regardant le va-et-vient de son fer, aussi longtemps que je n'entendrais pas l'appel de ma grand-mère, dans le village d'en bas.

Ma place était le seuil de la porte presque au ras du sol, d'où je pouvais voir à la fois la cour et l'intérieur de la maison. Mon regard pénétrait jusqu'au fond de la pièce, même sous les lits où il n'y avait pas d'ombre comme chez nous. Il s'attardait surtout à la haute cheminée qui formait une espèce de dressoir où s'alignaient, renversés, des bols de porcelaine à fleurs. D'autres objets la garnissaient : une couronne de mariée sous verre, un trois-mâts couché dans sa bouteille, mais mon admiration allait sans lassitude à ces bols aux riches couleurs, aux formes de demi-globes parfaits, cachant des trésors. N'avais-je pas vu Françoise se

hausser de toute sa taille, allonger un doigt tâtonnant sous un de ces bols et en extraire les quelques sous nécessaires à l'achat de l'amidon pour ses coiffes ou du fil d'Alsace pour la dentelle de la cadette, et la pièce de deux centimes pour le pauvre ? Nous en possédions aussi un chez ma grand-mère. J'y prenais mon café le matin, ce qui faisait du déjeuner un repas d'une délicatesse inouïe; mais les bols de la maison de Françoise, renversés sur la cheminée, ne servant à rien, étaient encore plus beaux.

La terre et la mer, conjointement, faisaient une race forte et libre de ces filles de Cadénic au geste prompt et au regard direct, qu'il s'agît de rattraper le troupeau galopant dans la direction du Pont de Bourgogne ou de remettre à sa place un galant trop hardi. Dans la façon de saisir à la fourche un fagot de lande sèche, dans leur tour de reins quand elles se baissaient pour soulever l'auge dans laquelle elles apportaient aux bêtes leur nourriture, dans la hardiesse et la sûreté de leur corps à pousser sur une barque échouée quand elles allaient aux moules, dans leur habileté à ramer à contre-courant pour faire la traversée de Pénerf, et, à l'époque du battage, dans leur entrain à manier le fléau, face aux hommes, exaltées par l'odeur du froment ensoleillé, du cidre tiédissant dans le bassin de cuivre, et, à la fin de la journée, du bouquet de fleurs au sommet du pailler; dans leur vigueur à lancer le « You ! » aigu en arrivant en même temps que les compagnons au bout de chaque rangée d'épis; dans leur manière de revenir du parc, pied sûr et jupes retroussées, à travers la vase, et de répondre d'un coup de langue plein d'humour à une remarque gaillarde des pêcheurs; dans la gaité que conservaient les vieilles femmes jusque dans leur misère et la fidélité à leurs occupations jusqu'à leur lit de mort, on retrouvait les filles de la mer.

Et coquettes avec cela ! Il fallait toujours à ces bergères sabot bien ciré et joue luisante, et bout de dentelle

frisottant au bord du jupon. La langue aussi vive que les doigts maniant le crochet, la bouche mobile, les yeux couleur de goémon, et quelques gouttes d'iode mêlées au grain de leur peau, et l'âme fraîche, curieuse et malicieuse, exprimée par cette voix spéciale qui semblait sortir de creux de rochers où clapotait une eau impatiente.

mo
soig
de
les
ent
de
sou
hon
de
ma
l'étr
fait
mes
On
étag
Elle
dés

XVII

IL fallait les voir aussi le dimanche, au moment des préparatifs pour la grand-messe. Tôt levées, elles soignaient d'abord les bêtes avant de fermer sur elles la porte de l'étable. Il n'y avait pas de promenade du dimanche pour les vaches. Ensuite les filles se mettaient à leur toilette. On entendait un va-et-vient de pas pressés dans le silence relatif de la maison. On parlait peu, chacune étant remplie du souci d'être prête à l'heure. Il fallait aussi s'occuper des hommes, capables de trouver eux-mêmes leur rasoir et rien de plus. Ils attendaient que les femmes leur missent en mains jusqu'au mouchoir de poche et nouassent à leur cou l'étroite cravate de satin noir. Une fois parés, ils allaient faire une partie de boules en attendant le départ. Les femmes avaient la maison à elles. L'armoire demeurait ouverte. On voyait briller les piles de draps de toile, et au bord d'une étagère le laurier bénit du dernier dimanche des Rameaux. Elle déversait les lourdes robes de mérinos, les châles brodés ou découpés, les jupons blancs empesés et garnis de

dentelles à la main, les tabliers de popeline éclatante, les coiffes, guimpes et manchettes de tulle. Les richardes portaient une chaîne d'or au cou et leur châle était de velours. Les vieilles avaient encore sur leurs épaules des châles « tapis » dont elles ignoraient le charme. Le dernier objet que l'on prît dans l'armoire était le livre de messe. Le chapelet restait dans le fond de la poche d'une semaine à l'autre. On ne connaissait pas les parfums, mais le dimanche les femmes sentaient le linge de toile séché sur la lande, la dentelle empesée, le gros savon. Les souliers de cuir craquaient sur le sol battu, et ce bruit remplissait les cœurs de plaisir : c'était le dimanche !

On se mettait enfin en route par familles, par groupes de voisins. Chapeaux à rubans de velours des paysans, casquettes à visière vernie des marins allaient ensemble. Les vieux suivaient, ramant des bras et des jambes, secs et alertes. La jeunesse n'osait s'aborder ce jour-là. Les jeunes filles devenaient presque distantes dans leurs beaux vêtements et regardaient les garçons avec un mélange de réserve et de provocation à travers les ailes de leur coiffe d'Auray.

Une vieille femme partait la première, appuyée à son bâton et boitant. C'était ma grand-mère. Sa robe du dimanche datait de son mariage mais elle demeurait d'un beau noir brillant, sans taches et sans flétrissures. Elle portait une coiffe fraîchement repassée par Françoise, et ses pommettes, frottées de quelques gouttes d'eau-de-vie après la toilette dominicale, étaient roses. Ce n'est que des années plus tard que je découvris qu'elle avait été belle et l'était encore. A ses côtés marchait une enfant impatiente, humiliée de se voir dépasser par tout le monde sur le chemin, retenue aux côtés de la grand-mère, comme si elle aussi eût boité, dévorée de l'envie de se joindre aux autres fillettes vêtues comme elle d'une longue robe de drap bleu à ruches de dentelle blanche et coiffées d'un chapeau de

paille tressé à la main, piqué d'un bouquet de myosotis. Une enfant obligée de tourner la tête aux remarques banales et aimables de tous ceux qui passaient et souhaitaient le bonjour à ma grand-mère en échangeant avec elle d'une voix haute, drue, ondulant comme les blés verts des champs voisins, des commentaires sur le beau temps. Car il faisait toujours beau temps dans mon enfance au moment où les cloches de la grand-messe sonnaient, sur la route entre Cadénic et le Tour-du-Parc. Et il y avait toujours des tas de cailloux, qui étaient de beaux galets de mer, à droite et à gauche, pour inviter les enfants à grimper dessus et provoquer l'inévitable: « Tu vas abîmer tes souliers ! » des parents. Et toujours des marguerites à cueillir, dans un joli fossé herbeux où je m'entêtais à marcher depuis que j'y avais trouvé un sou enveloppé dans un papier bleu de devinette, en revenant de la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours qui faisait des miracles... J'ai cherché pendant des années un autre sou. Mais le miracle ne s'est pas produit.

A la sortie de la messe, on demeurait quelques instants sur la petite place de l'église, à échanger des nouvelles avec ceux des autres villages. Les jeunes filles formaient des groupes immobiles, comme celles qui cherchent à se gager à la foire. Et les jeunes gens à marier n'étaient pas loin, faisant mentalement un choix. En été il y avait des marchands de cerises accroupis à la porte de l'église, pesant les fruits dans une balance dont les plateaux pendaient au bout d'une ficelle. Quand le grand-père était de messe, il en achetait toujours pour plusieurs « soutées » qu'il rapportait dans son mouchoir noué en forme de panier. Les cerises n'étaient ni pour lui ni pour la grand-mère...

La plupart allaient ensuite prier sur leurs morts au cimetière. Nous n'y allions pas à cause de la « passière »¹ à

1. Large pierre plate, debout, qui tient lieu de barrière,

hauteur du genou, infranchissable pour ma grand-mère. Nous entrions à l'épicerie. Je devenais un prétexte à questions pour l'aimable marchande qui s'exclamait chaque fois : « C'est la fille à Périne ? Comme elle lui ressemble ! » ou demandait mon nom, mon âge, si on m'envoyait garder la vache, si j'allais à l'école. Questions que je reconnaissais vaguement, d'un dimanche à l'autre et qui me semblaient oiseuses. Grand-mère achetait pour six sous de café moulu, dans un cornet jaune, une chandelle, du poivre et de la chicorée. Cette dernière acquisition me remplissait de joie, car je savais qu'en déchirant le papier qui enveloppait le paquet se déroulerait une belle image vernissée, haute en couleurs, qui deviendrait ma propriété. On prenait aussi pour le grand-père du tabac que la marchande pesait dans une sébile de corne transparente, belle comme un jouet, que les doigts avaient envie de toucher.

Le jour de la fête de saint Vincent, patron du Tour-du-Parc, toutes les filles n'étaient que velours, soie et dentelle, cœur en or sur la poitrine, belles nattes lustrées sous le bonnet et pommettes brunes fardées par le piment de la surexcitation. La corolle de leurs jupes tombait en plis épais jusqu'à leurs pieds, mais n'empêchait pas de deviner la vigueur et le mouvement d'une race impulsive.

J'ai oublié en quoi consistait la fête. Je vois la voûte de l'église décorée de guirlandes de mousseline de couleurs vives, l'autel de la Vierge, devant lequel ma grand-mère avait sa chaise, surmonté d'un arceau fleuri de roses de papier. La Vierge souriait sous son arceau et avait l'air de sauter à la corde. Je sais qu'au lieu de pain on distribuait du gâteau bénit, coupé en morceaux beaucoup trop petits à mon gré.

La place de l'église était le centre des réjouissances, non qu'il y eût des binious et des bombardes, réservés aux noces,

encore moins un carrousel et des amusements forains. L'amusement venait de cœurs simples épanouis, et quel carrousel tournoyant représentaient les couleurs des tabliers ! Les grandes et minces jeunes filles qui portaient les bannières à la procession formaient un groupe d'un blanc pur et tout en elles était blanc, jusqu'à leur sourire. Les hommes, par contraste, paraissaient plus imposants dans leur habit de drap noir à veste courte ouverte sur un gilet de velours.

Ce que je me rappelle bien, c'est qu'il y avait quelques boutiques en plein vent. L'une d'elles, abritée d'un grand parapluie rouge, vendait des jouets, et il m'est resté devant les yeux certains oiseaux jaunes et verts, d'une porcelaine crémeuse, qu'on ne pouvait regarder sans avoir envie de leur sucer le bec. Ils disaient « coucou » quand on soufflait à l'autre bout. Et puis des ménages de poupée, dans une boîte à couvercle de verre qu'on eût tenue sur le plat de la main. Il y avait dedans une cuiller et une fourchette que seuls des doigts puérils pouvaient saisir et six assiettes d'étain plissées comme des patelles, le tout disposé sur un coussin d'ouate. J'ai tant chéri dans ma mémoire cette petite boîte rouge qu'il me semble l'avoir eue en ma possession et avoir étalé ses richesses dans le jardin que je traçais sur le sable, avec des haies faites de branches de genêts piquées en terre, entourant une maison en coquilles de seiches.

Les gens ne se hâtaient point, les jours de pardon, de se disperser. La fête consistait surtout dans ce loisir et ce plaisir à rester sur place, à bavarder et à rire en groupes, à échanger des nouvelles, à acheter des gâteaux ronds et saupoudrés de sucre aux marchandes assises par terre, à côté de leurs paniers plats recouverts d'une serviette blanche et, pour les parents, à céder après une longue résistance aux sollicitations des enfants qui réclamaient une pipe en sucre

rouge ou un petit ballon flasque monté sur un sifflet d'un sou. Maintenant que j'y songe, je vois s'arrondir devant mes yeux d'adorables petites cruches de couleur brune, de forme parfaite, que les petites filles enviaient et qu'elles allaient en imagination remplir à la fontaine, d'où elles revenaient en les portant avec de respectueuses précautions. Il y avait aussi des poupées en caoutchouc au regard de myosotis dans leur visage mastic, au ventre nu qui rendait un émouvant piaillage quand on appuyait avec précaution le doigt dessus. Bref tout un monde de jouets adaptés à l'enfance du temps. Devant la boutique, cette enfance était rangée, futurs marins en casquettes à ancres, larges lavallières de soie, bas de coton blanc dans des galoches noires, costume « quartier-maître » de trois tailles au-dessus de la leur en prévision de l'avenir; fillettes dont les cheveux filasse fonceraient vite, vêtues de la robe de basin à ceinture de ruban bleu des jours d'assemblée, faisant peu de bruit, mais dévorant toute chose de leurs yeux couleur de naïveté.

XVIII

MON premier séjour de quelque durée à Sarzeau fut marqué par un accident qui faillit m'être funeste. Un soir, en courant autour de la table avec un de mes frères, je renversai sur moi la lampe à pétrole. Mon père éteignit avec ses mains le feu qui s'était communiqué à mes vêtements, et je n'eus sur le corps que d'insignifiantes brûlures. Mais j'en portais une à la tête qui, sans être profonde, ne guérissait pas et nécessita mon envoi dans un hôpital de Vannes — lequel était peut-être en même temps un orphelinat et un hospice de vieillards — où je restai en traitement plusieurs mois. Les souvenirs que j'en ai gardés sont si vagues et si étranges qu'il me semble qu'ils concernent quelqu'un d'autre.

Je vois d'abord la loge, à l'entrée de l'hôpital, et dans la loge une tourière qui aujourd'hui ne possède pas de traits en propre: elle n'est qu'un reflet de visage, pour la raison sans doute que je l'aperçus pour la première fois à travers les croisillons d'un judas. Elle est sans visage, mais elle a

une attitude quand elle assiste aux entrevues avec les parents, reculée, les bras croisés, légèrement penchée.

La loge, avec la tourière au centre, est toute en lignes courbes et remplie d'ombres luisantes. Ni plancher, ni plafond, ni murs. Il y a sous les pieds la terre creusée et au-dessus de la tête de l'ombre incurvée qui sert de toit. Et tout autour, des meubles bien emboîtés les uns dans les autres, incrustés dans les murs. Une grande cheminée noire. Une petite fenêtre à quatre carreaux, qui pourrait être aussi un meuble, usé jusqu'à la transparence. Elle est percée à la hauteur du toit.

Quelque temps plus tard, je fus appelée dans la loge. Une dame est assise sur une chaise basse, et c'est moi qu'elle vient voir. La lumière tombe de haut sur la chaise, au niveau de la bouche de la dame. Personne ne sourit et cependant un reflet de sourire forme une encaustique à l'ambiance: il vient de la direction de la tourière. Cette enfant qui est moi existe principalement par son sarrau de coton. C'est ce sarrau que je distingue le plus nettement aujourd'hui. L'enfant paraît muette, sourde, aveugle. Elle éprouve peut-être quelques impressions qui partent d'elle pour ne plus lui revenir, qui demeurent collées à la visiteuse, à la tourière, à la loge, et elle-même n'est pas plus vivante qu'une image de décalcomanie.

J'ai traversé une cour pour arriver à la loge. L'écho de pas en diagonale dans une cour demeure, non suivis pour la première fois, pour l'unique fois, par des douzaines, par des centaines de pas semblables. L'important voyage ! L'évasion ! Une liberté dont on avait perdu l'habitude, retrouvée. La loge touche le grand portail où se découpe la petite porte au judas ouvert sur la route. Elle a une odeur de vie compacte: elle est en même temps dortoir, réfectoire, chapelle. Le lit de la tourière se cache quelque part dans le mur de chêne luisant; la cheminée sent le café noir et il y a un bruit

de chapelet lié à celui de jupons. Cette loge est donc, au fond de ma mémoire, une alvéole brune, dure, vernissée comme la carapace de certains insectes, presque vidée de son contenu. Les souvenirs qui en subsistent ont une tendance à reculer jusqu'aux murs où ils se rangent debout, ligneux et patinés comme les fuseaux d'un lit breton, tandis que le centre reste inoccupé, formant une tache plus claire. A force de creuser tout autour, la loge a pris cet aspect de terrier sphérique, avec les ombres repoussées vers les bords.

Elle eut son miracle. Une orange y apparut, apportée sans doute par la dame visiteuse. Une orange y demeure, suspendue dans le rayon de lumière qui tombe de la fenêtre, au-dessus de la chaise basse. Le centre de la loge prend la forme et la couleur d'une orange. A cause de cette orange, la visiteuse assise sur la chaise a un visage blanc, long, et des yeux bleus, au sommet d'un corps mince, vêtu d'une robe noire bruissante à volants. Ce n'est qu'à partir du moment où je me souviens de l'orange qu'elle acquiert ce visage. Jusque-là, elle n'a point de visage. Elle offre l'orange, d'une voix d'or. C'est une grande dame. Je reçois l'offrande, mais j'ignore avec quel sentiment. Je me la rappelle, je sais qu'elle m'était destinée, mais la dame eût pu aussi bien la donner à la tourière. Je ne vois pas son geste. Ce qui survit est le souvenir de l'orange. Toute joie personnelle est effacée, comme si je n'avais pas eu de main pour recevoir, ni de voix pour remercier. Mon sarrau n'avait pas non plus de poche pour contenir. Je ne mangeai pas cette orange, car je ne me souviens d'aucun émerveillement de ma bouche. Ou peut-être étais-je privée du sens du goût. De celui du toucher aussi: mes doigts ne se souviennent pas d'avoir écorcé l'orange. Celle-ci est restée aux pieds de cette vierge noire et recroquevillée: la tourière. Le miracle fut, mes yeux s'ouvrirent: ils aperçurent, eux qui tournaient à l'aveugle dans l'orbite brumeuse de la loge, une orange grosse, ronde,

jaune. Il est juste qu'ils l'abandonnent en ex-voto derrière eux, avec leur cécité.

Le souvenir travaille autour de cette figure blanche, bleue, longue, de la visiteuse, autour de cette voix d'or. Le buste est droit, tourné vers moi. Il semble à certains moments qu'il y eut appuyée à elle, une autre enfant debout, à peu près de ma taille, qui me regarde, et se rencogne avec défiance entre les genoux de la dame, à cause de mon tablier gris et de ma tête bandée. Elle ressemble à la fille du notaire qui ne reconnaîtrait plus sa camarade de jeux, et la dame serait sa mère. Ou n'est-ce qu'une illusion ? La seule certitude est l'orange. Elle offre le miracle d'être intacte, encore qu'elle existe comme si je l'eusse pressée entre mes paumes, déchirée de mes ongles, sucée d'une bouche peu habituée aux saveurs luxueuses.

Il y a un abominable réfectoire, bas, avec des fenêtres grillagées à ras de terre. Une vague lueur vient d'une de ces fenêtres, près de laquelle j'eus ma place. Rien ne me l'affirme : pourtant je ne renoncerais pour rien au monde au privilège de cette fenêtre, à la lueur qu'elle répandit sur mon visage.

Il n'y a sur les tables qu'une soupe à aspect de lavure, ou de la bouillie d'avoine. Quelque effort que je fasse, je ne puis retrouver le goût du pain. Le pain n'a pas existé, je ne l'ai ni goûté, ni vu, ni touché, sous sa forme de pain rond de douze livres que je lui connaissais chez mes parents, sans parler des tartines qui remplissent si bien une main d'enfant, si grandes qu'un visage d'enfant disparaît derrière, si petites qu'un enfant en appétit est prêt à les engloutir d'une bouchée. Il n'exista que cette soupe que j'ai l'impression d'avoir avalée par le nez. La sœur un jour prit la gamelle dans sa main, fourra la grande cuiller jusqu'au fond de ma bouche. Le fit-elle une fois seulement ? Ou bien était-ce la méthode

de chaque jour ? Je ne vomis point la soupe, cela devait être défendu. Après des années je la garde sur l'estomac. J'ai devant moi, chaque fois que j'y pense, soulevant des nausées qui ne se calment pas, la gamelle d'étain luisante, tiède et grasse, à oreilles. Le réfectoire seul a permission de vomir : il rejette par sa porte basse des vapeurs, des odeurs, des écœurements, et à la fin des repas le troupeau des petites filles qu'il avait englouties.

A quelques pas du réfectoire, il y a, planté dans un mur, un robinet qui ferme mal. De ma place, je vois tomber quelques gouttes d'eau fraîche. Il me semble qu'elles finiront par ruisseler jusqu'à moi. Je repousse ma soupe. Je dîne de ces gouttes d'eau, j'en gargarise ma gorge contractée. Tout cela en imagination, car il était défendu de s'approcher du robinet. Je n'y bus jamais. Jamais je n'eusse osé franchir les pavés qui m'en séparaient. Mais d'autres plus hardies et plus âgées y parvinrent. Je fus sans doute témoin du fait, car je garde dans la bouche la sensation de quelques lapées miraculeuses. Quelle souffrance de ne pouvoir passer assez près, non pour y boire, mais pour imaginer qu'on y bût. Alors que je n'avais aucune idée des dimensions et que je ne retins de celles des lieux où je vécus aucune notion précise, alors que je ne mesure rien, que je ne situe rien, que je ne m'oriente pas, je vois exactement la dimension, la situation, la forme de ce robinet. Au sortir du réfectoire, mon regard monte vers lui sans se tromper. Je sais qu'en vingt pas exactement on peut l'atteindre. Il était placé à ma hauteur et il eût suffi de tendre la bouche. Il reste comme un miracle dans ma mémoire. Il distille une eau qui aurait pu être amère mais qui n'est que d'une indicible fraîcheur.

Au dortoir, face à mon lit, s'en trouve un autre où repose une étrange créature. Je ne la vis jamais dans la journée, je

ne la vis jamais debout. Quand je me couche, il n'y a personne dans ce lit. Si je me réveille, il est occupé par quelqu'un de gros et de grand, divisé en deux masses, la croupe et le dos, qui dort d'un gros sommeil, avec un souffle qui traverse la chambre pour arriver jusqu'à moi et qui m'étonne. J'entendis une fois le son de sa voix; je vis une fois son visage réveillé et c'est le souvenir de ce visage qui me fait dire aujourd'hui que cette fille avait dix-huit ans. J'aperçus dans la même occasion le cou et le haut de la poitrine de même texture grossière. Occasion mémorable. J'étais en chemise de coton jaune, courte, laissant les jambes libres, et je sautais sur mon lit comme on joue à la marelle. Je devais être dans un état de joie bien extraordinaire. Personne ne me dérangeait dans mon amusement. Il faisait encore clair. Le lit sautait aussi. Alors, j'entendis une voix qui partait du lit opposé. Je vis se soulever lentement la figure, le buste de la grosse fille, ainsi qu'on voit d'un lit d'hôpital se soulever le malade couché vis-à-vis. C'était lourd et puissant. Cela se rapprochait. Était-ce pour gronder, rire ou encourager? Impossible de le savoir. Mais à partir de ce moment, je ne sautai plus. Je retombai brusquement au fond de mon lit, comme si la porte du dortoir se fût ouverte, livrant passage à sœur Amélie qui s'occupait aussi bien du dortoir que du réfectoire.

Un autre souvenir est associé à ce dortoir, ce qui fait que de toutes les nuits que j'y dormis, je garde au total deux images.

Ceci se passait dans le plein jour, à l'heure du ménage. Une grande fille qui ne portait pas de sarrau — fut-ce celle du lit d'en face, qui existait aussi bien debout que couchée? — frottait à genoux le plancher ciré avec une vieille couverture. D'un tour de main, elle m'assit au milieu, et de ses deux bras tirés en arrière, parallèles, forts comme des brancards, se mit à me traîner d'un bout de la pièce à l'autre,

entre les deux rangées de lits. Ce dut être une joie inimaginable ! J'en garde une impression de glissade ininterrompue, de cris délirants. Je fut emportée sur une piste vertigineuse qui avait des virages. Je chavirai dans la couverture. Je fus deux bras et deux jambes en l'air. La grande fille avait probablement de l'amitié pour la petite puisqu'elle inventa pour elle ce jeu, au risque de voir une porte s'ouvrir et un visage renfrogné paraître. Mais ceci n'est qu'une supposition. Ce qui demeure est la certitude de cette promenade. Après tout, je jouai deux fois en trois cent soixante-cinq jours dans ce dortoir. J'eus sept ans dans deux circonstances.

Il y avait une salle de travail. Celle-ci est un peu plus précise. D'un côté, une rangée de chaises où cousent des femmes d'âges divers, de l'autre des bancs. Je ne vois sur ces bancs que la même petite fille, qui est moi apparemment, et encore est-ce beaucoup dire que je la vois. Je sens plutôt sa présence. Je fais acte d'imagination en l'appelant la petite fille en sarrau. Elle n'a point de sarrau, elle est dépouillée, elle n'a ni vêtements, ni forme, ni sensibilité, ni âme, et chose étrange *elle est*. Il doit y avoir à ses côtés un certain nombre d'enfants, quoiqu'elle soit parmi les plus jeunes, peut-être la plus jeune. Cet être si peu charnel est cependant d'une avidité gloutonne, elle a dévoré toutes les autres petites filles: les bancs sont vides.

Du même côté que les bancs, près de la fenêtre, est une table. Une sœur se tient debout devant. Elle taille des étoffes. Elle tourne le dos aux chaises. Elle n'a pas besoin de surveiller les dames qui cousent, assises sur les chaises. Elle regarde la table: elle doit la regarder puisque c'est dessus qu'elle taille des étoffes avec de grands ciseaux. Et cependant c'est la petite fille que la sœur voit, à travers sa coiffe de la Sagesse dont les ailes sont appliquées à plat sur

ses joues. Elle s'appelle sœur Amélie. Ce nom est venu, peut-être traîtreusement, des années après, se coller à elle. Mais il ne veut plus la quitter. Sœur Amélie est plutôt courte, plutôt carrée — ou est-ce l'effet de sa robe à gros plis ? —, plutôt sèche. Elle a sans contredit de très petits yeux bleus et durs enfoncés dans son visage ridé, maussade et énergique. L'accumulation des besognes lui donne un air méchant. Elle a du linge blanc croisé et épinglé à ses poignets et sur sa gorge, des bas gris à talons charnus dans des sandales, une paire de ciseaux suspendus à sa taille par une curieuse chaîne faite de cordons tressés qui tient en place par un gros crochet de cuivre passé dans sa ceinture. Ah ! comme je la vois nettement, comme je la reconnaîtrais si, ressuscitée, elle passait dans la rue.

Je tricote une chaussette d'homme. J'en suis à la clôture du talon. Je compte trente-quatre points. Qu'est-ce qui s'est produit alors ? Je n'en sais rien. Je suis pourtant venue à bout du talon. Ensuite j'ai réussi à mettre sur une aiguille ces trente-quatre points. Je savais compter jusqu'à trente-quatre. Ce chiffre restera toute ma vie dans ma mémoire. Je n'ai pas dû mener à bien le reste de la besogne. La sœur qui comptait les points en même temps que moi, à travers la mousseline de sa coiffe, tout en taillant des chemises de coton jaune, a saisi la chaussette, l'a jetée sur la table, les aiguilles en l'air. Encore une fois qu'est-il arrivé ? A-t-elle frappé sur mes doigts coupables ? M'a-t-elle fait pleurer ? Ah ! larmes de petite fille qui vous cachez dans la mémoire comme une bobine de fil sous le lit, pourquoi ne puis-je vous retrouver ? A en croire le souvenir, je n'aurais pas pleuré une seule fois durant ces trois cent soixante-cinq jours.

Au moment des trente-quatre points, quelque chose se produit donc, sans que je sache quoi. Je suis le centre d'une commotion qui se répand onde par onde jusqu'aux chaises occupées par les dames. A vrai dire, il y avait des femmes et

une seule dame. Les femmes portaient la coiffe. La dame était en cheveux bruns. Sa robe était brune, à fleurettes pâles. Elle s'appelait Mademoiselle Julie. Est-ce que ma mémoire fait erreur ? Est-ce qu'elle invente un nom ? Je ne crois pas. Ce nom devait être vraiment celui de Mademoiselle Julie. Grands hochements de tête apitoyés et indignés de Mademoiselle Julie. Apitoyés vers la petite fille qui tricote. Indignés contre qui ? Il faudrait souligner ces mots, car les hochements furent distinctement cela, tout cela et rien que cela. En réponse, même mimique chez la voisine de Mademoiselle Julie, qui fait des ouvrages plus grossiers et qui tient un carré d'étoffe sur ses genoux. Mademoiselle Julie et sa voisine seules existent. Les autres sont venues les renforcer, les épaissir, leur servir de doublure. C'est pourquoi toutes deux sont réelles, si en relief contre le mur, quoiqu'elles ne se révèlent que par leurs hochements de tête apitoyés et indignés. A ce moment, silence. Qu'est-ce qui le remplit ? Quel est ce bourdonnement ? Bruit de larmes ? La sœur reste le dos tourné aux chaises et on entend ses ciseaux : « croc ! croc ! » comme s'ils coupaient le bois de la table.

Autre certitude : cette journée est la même que celle où on me fit avaler de force ma soupe, sœur Amélie est la même, montée du réfectoire à l'ouvrier. L'enfant qui tricote la chaussette et se trompe est celle qui fit la rebelle au réfectoire. Qu'ai-je fait quand on me retira, brutalement j'imagine, l'ouvrage d'entre les doigts ? Ai-je regardé mes larmes couler dessus ?

La réalité est bien plus belle : je reçus à ce moment précis une tartine, et ce fut Mademoiselle Julie qui me la donna, je ne sais par quel miracle, car il est impossible de faire lever de sa chaise Mademoiselle Julie. Elle est à demeure contre le mur, à hocher la tête. C'est pourtant d'elle que vient la tartine avec l'approbation vigoureuse de la

femme qui cousait de gros carrés d'étoffe aux côtés frêles de Mademoiselle Julie. Sœur Amélie continue à tourner le dos avec des épaules accablées. Je ne me souviens pas d'avoir mangé la tartine, ni même de l'avoir tenue entre mes mains. Je me souviens de l'avoir regardée, large, plate, blanche, jaune. Mes yeux s'y sont attablés, en ont fait un festin. Mon visage contracté s'est détendu au-dessus de la tartine beurrée. La tartine eut le même sort que l'orange. Elles existent au moment où je les reçus. Après, elles furent escamotées, je ne sais par qui ni comment, sans causer de résistance ou de chagrin.

sem
visi
en t
més
tenc
petr
de g
sour
caus
ce j
l'au
fille
auto
com
sins
gaur

XIX

L'ECOLE de l'hôpital. J'y allai, me semble-t-il, une seule fois, de même que j'aurais fait une seule visite dans la loge, pris un unique repas au réfectoire, tricoté en une après-midi une chaussette d'homme. Audacieux résumés de la mémoire !

L'école ne dura donc qu'un jour, jour de soleil, d'une tendre longueur. J'affirmerais que le plancher était fait de petits galets blancs. En réalité, l'école donnait sur une cour de galets et la porte demeura ouverte le jour dont je me souviens. C'est peut-être à cause de cette porte ouverte, à cause de ces cailloux blancs que je retrouve le chemin de ce jour. A l'intérieur, des garçons d'un côté, des filles de l'autre, une allée qui les sépare. Aucun souvenir des petites filles présentes et cependant le sens d'un fourmillement autour de moi, la certitude que je fus pareille à d'autres, comme un pétale de marguerite ressemble aux pétales voisins. Je peux remuer, on dirait qu'il y a à ma droite et à ma gauche une place vide. Je me penche tantôt d'un côté, tantôt

de l'autre, comme si on avait arraché le pétale le plus proche pour laisser de l'espace. Le banc et la table à mes dimensions, aux dimensions d'un enfant, sont aussi plaisants que des jouets, alors que le reste du couvent est à la mesure d'un vieillard. On ne s'occupe pas de moi. J'ai une ardoise. Les autres apprennent à lire. Quand on découvre par accident que je sais lire et écrire, on me donne un livre d'où je tire des copies. Je fais aussi des multiplications. Je vois le livre, l'ardoise, mais je ne puis ressusciter l'aspect des deux mains qui les tinrent, du visage penché dessus. La sœur est debout, en avant, sur son tapis de galets, car les galets ont roulé par la porte ouverte et font un socle à la sœur. Elle apparaît comme une sainte Vierge, mince, grande, blanche, mais elle a des yeux noirs et de l'animation. Elle est jolie et bonne. Qu'elle fût jolie et bonne, cela ne fait pas de doute. Mes sept ans ne se trompèrent pas dans leur jugement. La sœur ne vient jamais jusqu'à moi, mais elle me touche avec ses yeux noirs, avec son sourire. Les autres se déplacent pour aller apprendre à lire en avant et je reste seule: le regard de la sœur guide de loin mes copies. Une fenêtre de côté, à ma hauteur, me frôle l'épaule avec une baguette de lumière et de soleil.

Un drame force tout d'un coup les chiffres à se jeter les uns contre les autres sur l'ardoise et laisse la multiplication en suspens. Ce drame est causé par un chapeau que je portais ce jour-là en pleine classe. Toutes les autres étaient en béguin. J'ignore mon propre visage, mais je connais mon chapeau. Je le vois aussi distinctement que s'il était posé devant moi. Mon père a dû me l'apporter quand il est passé à Vannes, au retour d'exercices de tir au camp de Conlie. Il est en jonc comme un chapeau de moissonneur, il a une cordelière avec des pompons rouges, un élastique noir qui le tient solidement sous le menton. Je le garde en classe et il ne me viendrait pas à l'idée de m'en séparer. La sœur a des

idées différentes. Quand elle groupe son troupeau autour d'elle pour la lecture, elle aperçoit le chapeau pointu demeuré seul en arrière, qui couve les chiffres de la multiplication. Elle lui ordonne en riant de se soulever, de se suspendre à un clou: ce chapeau n'est pas à sa place. Je voudrais bien voir le visage qui se cache dessous. Visage, visage, montre-nous tes yeux ! Laisse-nous voir ton bouleversement, ta résistance acharnée. Cependant, je dus céder, puisque céder était dans l'ordre des choses.

A la sortie, une fois que j'eus remis mon chapeau sur ma tête, la sœur m'a *priée* de rester après les autres. Cette sœur jolie et bonne ne commande pas. Je suis restée, effrayée, seule avec ma désobéissance. Cela se passe près de la porte, à la limite des galets blancs. La fenêtre ne me soutient plus de sa baguette de lumière et de soleil. La sœur a sorti de son côté, à la place où sœur Amélie plante le crochet de ses ciseaux, une pomme rouge, luisante. Cette pomme est pour moi. Ah ! pomme rouge que je n'ai pas non plus touchée ni de ma bouche ni de mes mains, que je n'ai pas mise dans ma poche, vous restez posée comme une petite mappemonde dans la main levée de la sœur et je vous retrouve par miracle près de l'orange et de la tartine, dans l'armoire de velours noir du néant.

Je ne gardai aucune image de mon propre dortoir, mais je m'en rappelle un autre à l'hôpital: celui de tout petits enfants couchés dans des lits blancs à barreaux. A cause de ces barreaux, on se croit dans une grande cage suspendue dans le ciel. Dortoir ? Crèche ? Infirmerie ? Je ne sais comment on y parvient. Je m'y trouve un jour, avec l'impression d'être en visite. J'avance lentement. Une sœur est en arrière et me pousse. Ce n'est pas sœur Amélie. Elle me pousse comme

si je ne lui appartenais pas. Blancheur. Tout a l'air en mouseline, jusqu'aux visages des enfants qui se soulèvent pour vous regarder. Découverte d'un degré d'enfance que je ne soupçonnais pas: les tout petits. La sœur elle-même s'amollit dans ses vêtements rigides. Elle sourit et babille, probablement aux tout petits, mais sourire et babillage, partant d'elle qui est grande, viennent se poser sur ma tête. Elle ôte mon bandage. Sensation de peau qui se déchire. La plaie est toujours là. Il semble que chavire encore dessus la lampe à pétrole. Le reste de mon corps n'existe pas. C'est la seule fois où je souffris. Devant moi le docteur, ou plus exactement l'ombre du docteur, haute, noire, penchée. Il ne prononce pas une parole et cependant je suis sûre qu'il approuve la religieuse. Il en est à la fin de sa visite, fatigué. Il ne témoigne aucun intérêt. Qu'il est curieux que je puisse aujourd'hui donner la cinquantaine à une ombre, et une voix douce, des traits fins, las, une barbe qui fut blonde, un grand pardessus boutonné serré.

Il y eut un miracle aussi pendant cette visite. La salle est pleine de fenêtres. N'étant pas habituée à tant de fenêtres je les regarde, et même mon regard apprend à s'en servir, passe au travers. Il voit, ce regard prisonnier, un étang avec des roseaux et des rochers. Il s'affirme plus tard à lui-même avoir vu de l'écume sur l'étang. Souvenir de la mer sans doute. Qu'a-t-il bien pu voir qu'il prit pour de l'écume? Il croit même qu'il a vu le vent. Mais est-ce qu'on voit le vent? A moins que cela ne soit réservé aux enfants de sept ans. Je n'ai pas remarqué les rosaces des nénuphars en fleurs, ni le balancement des roseaux, je me suis dit d'une manière têtue à moi-même: « J'ai vu l'écume, j'ai vu le vent. »

Pendant que la sœur refait mon pansement, je suis obligée de courber la tête et ne peux plus voir l'étang. Je regarde en bas, vers le réfectoire situé au-dessous. Le sou-

venir d'une parole en monte. Quelqu'un pendant le repas a dit un jour en levant les yeux vers les fenêtres blanches de l'infirmierie: « J'ai vu un corbeau ce matin ! » Cela a suffi. Quand quelqu'un avait vu un corbeau, tout le monde savait qu'un des petits là-haut allait mourir. Il en mourait beaucoup. Aucune des grandes n'était entrée dans l'infirmierie. J'y suis aujourd'hui. Je songe au corbeau. Je songe aux visages de mousseline dans les petits lits.

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in several paragraphs, but the characters are too light and blurry to transcribe accurately.

pas
ray
s'é
tit
po
pl
co
des
so
les
pe
fir
pès
ave
jou
pri
en

MIRACLE de la promenade après le repas, non à l'heure de midi, mais *dans* l'heure de midi, dans le rayon que fait l'heure de midi. Le ruisseau épais des odeurs s'écoule du réfectoire au moment où la porte s'ouvre et les petites filles flottent dessus, blanches, jaunes, rondes, jusqu'à la porcherie située en face. Un gros homme ouvre une porte pas plus large qu'une crevasse dans la muraille qui enclôt le couvent. On est dehors. Il y a un chemin avec des pierres dessus. Sont-ce des pierres ? ou du soleil caillé ? Car elles sont chaudes, luisantes, cassantes, elles glissent les unes sur les autres. D'un côté, la haute muraille; de l'autre, rien. On penche du côté de rien. La liberté déséquilibré. On est infirme, boiteux, avec un flanc du corps aminci. La muraille pèse sur l'autre. Qu'elle est belle, vue de l'extérieur, grise, avec des lichens râpeux. Je gambade, je m'entends aujourd'hui gambader, et non pas gambader seule, mais prise dans une farandole d'enfants qui se déploie du haut en bas du chemin et fait un bruit de pierres qui roulent.

Mon oreille perçoit une galopade de galoches qui touchent à peine terre, bruit mêlé à un autre bruit moins distinct qui fut des rires, des cris, des voix m'arrivant à travers une chaîne de bras étirés, liés les uns aux autres. Je ris et crie par d'innombrables gorges. Ma bouche ne peut plus se refermer. Les bras me font mal, car étant les plus petits, on les tiraille. Mes pieds se laissent porter. Nous occupons tout le chemin comme une famille de marguerites occupe tout un fossé, en formant ici et là des groupes assis. Les sœurs sont un peu en arrière. Dans l'image qu'elles présentent, elles se donnent aussi la main, elles perdent une sandale.

Le miracle est que ce chemin côtoie l'étang. Le même étang aperçu des fenêtres de l'infirmerie. Les mêmes roseaux. Vu d'en bas, il n'a plus d'écume, il n'est qu'un étang. Une prairie le borde. Le foin est entassé en meules au niveau de l'eau. Le vent, le foin et l'eau ont l'air de nager et de jouer ensemble. Est-ce qu'une fois je fus lâchée dans cette prairie et, armée d'une fourche d'une hauteur extraordinaire, ai-je joué à faire les foins, au milieu des travailleurs ? Cela expliquerait le chapeau de jonc. Beau chemin qui lie de son ruban l'infirmerie, l'étang, le chapeau. Belle heure de midi qui creva le sablier, qui déversa sur ce chemin sa coulée de sable bleu. Promenade d'un jour qui eut la durée d'une année, soleil qui brilla tout ce temps.

On allait à la chapelle le matin dans la noirceur. Je ne me souviens pas d'avoir été réveillée par une cloche ni arrachée de mon lit ni de m'être débarbouillée dans une cuvette d'eau glaciale; ni que quelqu'un m'ait débarbouillée de force, ou aidée à boutonner en arrière mon sarrau. Je ne me souviens pas d'avoir descendu à tâtons les marches polies d'un escalier, ou qu'on m'ait pris la main pour me les faire descendre. Rien de cela n'a marqué. Rien n'a taillé de marches dans ma mémoire.

Toutefois, je sais qu'on allait à la chapelle avant le jour, qu'il fallait traverser la cour, et qu'il pleuvait chaque matin. Je sais tout cela parce que je vois, au bas d'un perron de pierres, sœur Amélie qui pour l'éclairer tient d'une main une lanterne et de l'autre serre autour d'elle les plis de son mantelet gris. J'entends le battant mou de la pluie sur la lanterne, et cela remplace la cloche. Il y a un ruissellement noir du haut en bas des marches, et cela n'est pas la pluie mais les petites filles qui descendent pour aller à la messe.

Est-ce que de belles processions fleuries partaient de la chapelle, certains dimanches ? Je ne les vois pas à la sortie qui est pourtant un beau moment, quand les bannières en passant sous le porche sont éblouies par la lumière et butent, que les porteuses lèvent vers elles des yeux inquiets, que le reste du cortège oscille, se demandant ce qui arrive. Mais je vois tout d'un coup un jardin inconnu, d'existence insoupçonnée, un jardin sacré qui est un des mystères que les sœurs gardent pour elles. On y arrive en montant une allée et en chantant. Une fois dans le jardin, la procession continue à monter et à chanter, jusqu'à un reposoir qui dégage une odeur de roses et de fenouil.

Je ne peux dire dans quels vêtements j'étais. Ceux de tous les jours ? Il ne devait pas y en avoir pour le dimanche. Le béguin était le même. Le chapeau de jonc supprimé. A cause de cette procession dans le jardin, je fus habillée de bannières, de chants, de fleurs. Je marchai sur du gravier qui ressemblait aux galets de l'école, qui roule du jardin à l'école, qui ne fait plus qu'un avec celui de l'école, et c'est la sœur de l'école que l'on promène sur un socle à la procession.

Parmi les garçons, il s'en trouve un qui n'a pas sept ans, mais qui est long et fin comme s'il en avait dix. Est-ce

parce qu'il a des cheveux blonds en boucles et un habit de velours bleu à collerette blanche et à ceinture ? Celui-là est amené parfois chez les filles. Une sœur le tient par la main. Mademoiselle Julie a le privilège de lui parler. Il porte au sommet de la tête une fontaine mystérieuse qui, dit-on, ne se refermera jamais. Quand le petit garçon paraît, je suis toujours étonnée qu'il n'ait pas une face ruisselante. Ses yeux sont d'un bleu mouillé. Je crois que la sœur le tient par la main pour lui protéger, au passage des portes, le haut de la tête qui est mou. On dit qu'en montant l'escalier de son dortoir, le visage de l'enfant devient bleu. Cet escalier que je n'ai jamais vu doit être noir. Je me le représente avec un enfant en habit bleu qui halète sur chaque marche. Il y a autour de cet enfant une atmosphère différente. Il ne vient jamais à l'école, il traverse la cour en liberté, en compagnie de la sœur, il rend visite aux filles. Tout le monde voudrait le toucher et personne ne l'oserait. On dit qu'il mourra quand il aura dépassé l'âge de sept ans. Je regarde avec méfiance le bâtiment occupé par les garçons, au fond de la cour, dont la façade ne reçoit pas le soleil, dont les fenêtres ouvertes font des découpures noires. Le petit garçon parle, d'une voix fine. Il parle, c'est bien étonnant ! La sœur, au lieu d'être droite, est penchée vers lui. Ce petit garçon a toujours un air d'arrivée et de départ. Grâce à lui, l'hôpital se prolonge en un au-delà inconnu et se termine en un corridor dans les airs où un enfant en habit bleu attend dans la noirceur qu'une porte s'ouvre.

Je me trouvai assise, une fois, sur la plus haute marche du perron, à côté d'une fillette qui avait un air de ville, une robe écossaise, des cheveux bruns, des traits accentués. Était-ce une nouvelle malade, ou une nouvelle orpheline ? Ou s'attardait-elle dans la cour après une visite à une des hospitalisées, sa grand-mère ? Sa mère était-elle une dame

visiteuse en ce moment chez la tourière ? En tous cas, elle se trouvait là quand le miracle eut lieu. Du haut du perron, je vis tout à coup dans la cour, au pied d'un arbre chétif qu'entourait un appareil d'infirme, près des soupiraux de la cuisine des vieillards, une tête de poupée en porcelaine, avec une face blanche aux joues rosées, des yeux bleus, des cheveux peints en noir, par grosses coques, et un buste sans jambes, que j'enveloppai dans mon sarrau et qui devint une poupée entière. Je la tins sur mes genoux une fin d'après-midi, pas plus longtemps, au haut de ce perron d'où l'on dominait la cour. Ce fut la seule fin d'après-midi où il fit doux et clair. A la réflexion, la fillette inconnue était peut-être la fille de la cuisinière. Elle s'évanouit avec les vapeurs qui sortaient du soupirail. Elle emporta avec elle la poupée.

The page contains very faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the paper. The text is arranged in several paragraphs, but the characters are too light to be transcribed accurately.

The bottom section of the page contains a few lines of text, which are also very faint and difficult to read. It appears to be a separate paragraph or a list of items.

cha
mo
lon
min
gon

sau
inse
au
reco
nan
mai
ferm
ne v
à g
poch
temp

XXI

NOUS fîmes une grande promenade en charrette. Il y avait beaucoup de charrettes et beaucoup de monde. Les petites filles sont assises sur des bancs disposés en longueur, qui sentent le foin et la poussière, comme les chemins de campagne au mois de juin. Il semble qu'elles soient gonflées d'impatience. Elles ont soif. Il fait chaud.

Nous allons au Vincin. Ce nom est comme une oseille sauvage entre les lèvres altérées. Je ne l'ai pas oublié. Il est inscrit sur une belle maison solitaire et verdie qui se trouve au milieu d'un bois. Aucune maison ne lui ressemble. Je la reconnâitrais. Une allée monte doucement vers elle, en tournant. Une allée en descend doucement, en tournant. Cette maison qui dut accueillir des charretées d'enfants demeure fermée. Elle ne livre que sa façade. C'est une maison qu'on ne visite qu'aux vacances. Elle est assise sur un tertre, prête à glisser. L'allée se déroule d'elle comme un ruban d'une poche. Des bois sortent de ses flancs. Ce doit être le printemps. Les arbres sont en partie ébranchés, pour permettre

de voir au travers. Une eau coule dans un ravin. Je m'éloigne dans sa direction. J'en cherche la source. Je suis seule avec la maison enchantée, seule dans le bois. Les charretées d'enfants n'eurent jamais ni visages, ni corps. Elles furent quelquefois un bruit fourmillant de voix. A présent elles ne sont plus rien, elles n'existent plus. Le bois règne, avec ses arbres grêles qui gardent sur leurs troncs les noircissures de l'hiver. Je ne réussis pas à me voir. On dirait que j'invente ce sarrau et ce béguin. Et cependant, il n'y a pas de doute que je fus là, face à ces arbres; mais les arbres seuls eurent une substance. Il n'y a aucun rapport d'eux à moi. Je ne pourrai pas dire plus tard: « J'ai vu ces arbres, cette maison, j'ai aimé cette solitude. » Ce sont les arbres qui peuvent parler. C'est à eux qu'il faudrait aller demander un témoignage. Je me cherche partout. Le paysage fut puisqu'il se dessine si clairement, mais moi-même, où étais-je ? Si je possédais des pieds qui frayèrent leur chemin à travers le sous-bois, une bouche qui but à la source, des yeux qui comptèrent les fenêtres de la maison et la mesurèrent si bien, avec leur sagacité précoce, que je pourrais aujourd'hui en bâtir une aux mêmes dimensions, un corps qui dut apprécier la fraîcheur et l'ombre, que ne viennent-ils en témoigner ? N'étais-je donc qu'un miroir placé en face des choses, qui n'en retint que le reflet, et à qui je ne peux demander de formuler une appréciation ? Mes sens se confondaient, se prêtaient assistance pour arriver à une vague perception. Ils formaient une sorte de petite confrérie qu'on eût pu à la rigueur appeler une âme d'enfant. C'est grâce à eux que je garde de ce jour un souvenir d'allégresse trop lourde à porter, d'attente de miracles, de cajoleries inusitées dont je fus l'objet, probablement sous forme de mangeaille. J'ai la certitude que quelqu'un de gros, de grand, de rouge, de bon, vêtu d'une soutane d'aumônier, qui riait très fort et s'adressait spécialement aux petites filles, fut à la tête de

l'excursion. Les sœurs ne sont plus rien, ou presque rien: des voix qui deviennent féminines en parlant à l'aumônier, des mains qui s'agitent autour de gâteaux et de confitures. Cela se passe dans le bois, non dans la partie qui monte vers le ravin où je me perdis seule, et qui m'appartient en propre, mais dans la cuisine du bois si on peut dire, dans les bas-fonds où les moustiques font un bruit de friture. Je ne vis pas les gâteaux, je n'en connus pas la saveur, je ne tendis pas les mains pour en avoir ma part, et pourtant je conserve un sentiment de pesanteur comme si j'en avais trop mangé. Au retour, les cahots de la charrette sont douloureux; j'ai la tête trop grosse, élargie, qui rapporte en secret de là-bas une maison que je fus seule à voir, un bois où je fus seule à pénétrer.

Personne ne me parla, je ne parlai à personne pendant une année. Je parviens parfois à faire lever d'entre les murs une sorte de bruit qui se pourrait à la rigueur interpréter comme des voix, non comme des syllabes articulées. On ne dit jamais de paroles appropriées à mon âge. On ne m'appela jamais par mon nom. Je n'eus pas de nom. Jamais je ne me désignai moi-même d'un nom. Toutes les choses charmantes que je savais avant furent oubliées. Cela s'explique-t-il par l'état de maladie où j'étais? Les autres enfants demeurèrent anonymes aussi. Aucune n'eut d'existence individuelle. Je sais qu'elles existèrent par la masse qu'elles firent dans ma mémoire, une sorte d'épaisseur qu'elles ajoutèrent à une transparence. Elles ne m'inspirèrent aucun sentiment. Cette enfant de sept ans ne se querella jamais, joua à peine, ne se prit jamais d'amitié. Seules les grandes personnes, y compris la tourière et le porcher, eurent un volume. J'ai parfois l'impression de m'être promenée en colonne: il y a une file de béguins devant et derrière moi.

Cependant, je me rappelle un mot. Un seul mot fut tout l'acquis de mon vocabulaire durant cette année. Il me parvint au cours d'une promenade. C'était le long d'un mur sombre, terriblement haut. On marchait deux par deux avec fatigue, sans courir. Une fenêtre recouverte d'un gros volet de bois plein était percée dans le mur. Il y avait au bas un fossé rempli d'une matière inconnue, épaisse et noire. Je dus demander ce que c'était. Quelqu'un répondit: « Gadoue ! » Ce mot se détacha du fossé comme une éclaboussure. Je reculai, éprouvant un immense dégoût. J'eus peur de la muraille qui rejetait à l'extérieur cette pourriture. J'imaginai d'horribles soubassements. Depuis, je le prononce malgré moi quand je longe des fossés où l'hiver piétina des quatre pattes, au ras des haies qui ne méritent pas l'insulte. Je l'applique à toutes sortes de choses nauséabondes, parfois invisibles.

SŒUR Amélie me choisit un jour comme aide. Nous entrâmes dans la lingerie, une grande pièce vide occupée par une énorme armoire de couleur foncée. La sœur en ouvrit les battants, grimpa sur un banc pour arriver aux étagères du haut. J'entends ce banc grincer. Je suis au pied de l'armoire et de sœur Amélie. Je vois le linge blanc croisé et épinglé de ses deux poignets levés d'où les manches retombent. Elle ne se retourne pas. J'ai le temps de savourer l'état d'attente. Elle est occupée au creux de l'armoire à faire un paquet. Une fois prêt, elle me le donne. Ce n'est pas lourd, ça sent le coton fraîchement lavé et repassé. Il y a sur le haut un châle noir tricoté que je n'ai encore jamais vu, qui indique sans doute un changement de saison, marqué d'un numéro rouge, un sarrau, un bonnet et d'autres objets que je ne distingue pas, qui font état dans ma mémoire par leur poids. Chacun est propre et plié. La sœur a du plaisir à avoir composé ce paquet. J'ai du plaisir à le recevoir de ses mains, sans le laisser tomber. Je le pose sur

une longue table à côté de moi. Je me retourne vite. Beaucoup de paquets s'alignent à la suite du premier. Il en vient un à l'occasion duquel le silence est rompu par sœur Amélie. Ce paquet est pareil aux autres et pourtant il a quelque chose de spécial. Je le tiens plus longuement dans mes bras, je laisse de la place autour de lui sur la table. J'en reçois une impression de propreté, de chaleur. Dimanche je porterai sur mes épaules ce châle quand nous irons au cimetière regarder les cœurs de cire rose piqués d'épingles, suspendus par un ruban à la statue du Père Leleu.

C'est à cause de cette séance à la lingerie où j'eus sous les yeux, sur les bras, tant de fois répété, le sarrau d'uniforme à petits carreaux bleus et blancs, que le troupeau des petites filles m'apparaît ainsi vêtu, les épaules pareillement enveloppées d'un châle noir, au moment où elles se penchent autour de la grille de la tombe du Père Leleu, dans le cimetière de la ville de Vannes, probablement le jour de la Toussaint. Le Père Leleu devait faire des miracles.

Une autre fois, j'allai en ville avec Sœur Amélie. Nous franchîmes le portail sans avoir de permission à demander à la tourière, puis traversâmes un champ de blé avec un sentier blond au milieu. Ce champ m'apparaît aujourd'hui avec les dimensions du désert. Les épis ont un mouvement de procession. Sœur Amélie a sa robe de tous les jours et je ne peux expliquer ce qui lui donne cet air de promenade. Son visage s'isole dans sa coiffe. Elle m'oublie à ses côtés. Je ne sais pas gambader en avant, ayant désappris les mouvements les plus naturels. La ville était loin. Il y avait sans doute une route ordinaire qui y conduisait. Je ne me souviens que de ce champ. Le champ de blé s'est étendu en longueur. Il m'enveloppe à l'infini de ses épis, il me prête son sentier. Ce sentier a le déroulement de l'enfance. Nous en sortons en escaladant une haute pierre plantée debout dans la haie.

Nous arrivons à un magasin. Quelqu'un arrose le plancher avec un instrument magique. Je n'ai pas vu la main qui le tenait, mais l'arrosoir, en forme de mitre renversée, est resté distinct. Ombre, poussière, fraîcheur, arabesques d'eau en chiffres huit sur le plancher. Le soleil dehors sur le trottoir. La sœur, qui ne portait rien tout le long de la route, apparaît à ce moment portant à son bras un grand panier plat. Dans le panier sont rangées deux par deux des chaussettes à bout arrondi. Elles n'évoquent rien. Aucune amertume. Je ne sais qui les fit, qui compta les trente-quatre points du talon. Elle pose le panier sur un comptoir. Des voix se penchent dessus, des voix nouvelles, jamais entendues, qui font un fort volume de bruit, des voix aimables. A un moment, elles débordent par-dessus le panier et glissent sur ma tête au niveau du comptoir. La sœur m'ordonne de tendre les mains. Il y tombe des pastilles de chocolat en bon nombre, qui les remplissent. Au retour, je les regarde, je les sens fondre au creux de mes mains. Je ne vois plus le champ de blé. La présence des pastilles de chocolat l'efface. J'aperçois tout d'un coup un portail planté en terre, une arche grise, massive, derrière laquelle rien ne se montre: le portail du couvent.

Jour du départ. Quelque chose a changé dans l'atmosphère. Je traverse sans objet des cours, des salles, je monte et je descends des escaliers. Mes sept ans en font près de huit à présent. Ils n'en sont pas plus avancés, ils ne se souviennent pas davantage: il y a trop de portes ouvertes derrière eux. Ils ne savent pas qui vint les chercher. Ils ont l'impression qu'ils ne sont plus soutenus, qu'ils ne sont que des membres tirillés dans plusieurs directions, qu'ils suivent du mieux qu'ils peuvent Sœur Amélie. Sœur Amélie a abandonné ses autres besognes: elle a l'air allègre. Peut-être se réjouit-elle de ne plus me voir de béguin sur la tête. Je retournai avec elle à la lingerie. J'entendis en passant la

voix de Mademoiselle Julie. Je n'entendis pas les petites filles. Elles boudent. Puisqu'elles n'ont jamais joué avec celle qui s'en va, elles refusent au dernier moment de venir lui dire adieu. Le couvent est vide.

Je m'en vais sans bagages. On me met dans les bras un paquet dont la sœur m'a montré le contenu. C'est une statuette de la taille d'une grande poupée qui représente une religieuse de la Sagesse. Tous les détails y sont, des sandales à la coiffe, du chapelet au crucifix. Sœur Amélie l'a enveloppée de papier-soie et de carton. Il est curieux que cela ne me fasse aucun plaisir. Je n'aimerais pas toucher la statuette débarrassée de son emballage, et quand je la tiens dans mes bras, empaquetée, je ressens une grande gêne, comme si je portais sœur Amélie. Une fois à la maison, elle fut placée, debout sur son socle, dans l'armoire et la porte se referma dessus.

C'est une sœur Amélie qui est là.

XXIII

DE la hauteur sur laquelle ma petite ville est bâtie, on domine le Morbihan tout parsemé d'îles.

Mon père venait d'une de ces îles, si petite que les cartes n'en font pas mention. Elle contenait en tout une demi-douzaine de « feux » c'est-à-dire de chaumières habitées par des pêcheurs. En hiver, les oiseaux de mer croassaient autour et les nuits où il gelait fort, les hommes se glissaient à bas des lits-clos, décrochaient leur fusil, mettaient leur barque à l'eau et la poursuite du gibier commençait. Mon père fut dans sa jeunesse un de ces hommes. Son propre père s'était noyé pendant une tempête qui fit chavirer sa barque. Il avait vingt-cinq ans. Il laissait au foyer deux petits garçons qui faisaient leurs premiers pas. Un troisième, mon père, naquit après sa mort. Les femmes de ce temps étaient capables d'élever avec rien trois enfants.

C'est de la race de ces hommes, de ces femmes, que je suis issue. Dans ma petite enfance, j'avais surtout connu mes grands-parents maternels. Quand il fallut, à l'âge de l'école,

venir habiter Sarzeau, je courais à la côte les jours de congé pour essayer de distinguer au large dans le Golfe cette maison marine où mon père était né et d'imaginer la vie que mes ancêtres y avaient vécue. Celle que j'avais connue dans le village de Cadénic paraissait douce et facile en comparaison. Les pêcheurs de cet îlot perdu ne comptaient pour rien les crevasses de leurs mains, la cuisson de leur peau sous le soleil ou le gel. Ils lisaient merveilleusement les présages du temps, de la mort, de la terre, de l'océan. Le ciel était une voile debout sur laquelle le moindre souffle avant-coureur prenait des ris. Leur corps était un baromètre soumis à la fatigue. Ils cédaient au sommeil quand elle y avait marqué sa plus haute température. Leur butin était le poisson le plus méprisé, le coquillage le plus indigeste, le gibier le plus huileux. Ils ne dédaignaient pas de mettre au pot le héron et le cormoran. Ils ramenaient de la mer des flottes de goémon qui allaient servir d'engrais à leurs champs, ce qui explique que ceux-ci produisaient autant de carcasses de seiches que de pommes de terre.

Chaque journée était une interminable aventure. Il n'y avait pas de grands projets inscrits à l'aurore dans leur cervelle. Mais des grappins et des filins où ils s'embrouillaient, l'imprévu à bâbord et à tribord, les dangers sournois de la fatigue, de la faim et du froid qui se glissaient sous leur peau comme d'insaisissables écailles. La crainte de ne rien prendre, et que cette journée ne fût qu'un chalut vide, aux mailles brisées, qu'on traîne jusqu'au seuil de la maison. Chaque minute qui passe rend les bottes plus pesantes, chaque coup de fouine rompt un peu plus l'épaule, et chaque coup de rame casse un peu plus les reins. L'épaule, les reins ! C'est par là que ces maigres échassiers d'une côte pauvre étaient touchés, que ces bûcherons, cultivateurs, dompteurs, scaphandriers de la mer se trouvaient atteints. Ils ne se plaignaient pas de la tête ou des jambes. Ils disaient seulement

le soir, en se retournant entre leurs draps de forte toile tendus sur la paille où craquait encore le chaume de leurs maigres champs: « Ho ! mon épaule ! mes reins ! »

Le disaient-ils vraiment ? Qui les eût entendus ? La parole n'était pas faite pour se plaindre. Leur cerveau ne le pensait pas non plus. Car le mal, chez cette race, ne s'étendait pas des membres à la tête. Il s'exprimait suffisamment par le craquement de leurs jointures.

Qu'est-ce qu'il y avait de beau dans leur vie ? La récompense immédiate de l'effort. Elle était au bout de leurs cinq doigts. Ils savaient déjà, avant que le filet ne fût hors de l'eau, ce qu'il contenait. Leurs joies étaient de celles qui précèdent les réalisations. Elles avaient la hardiesse, la rapidité, la profondeur d'un coup de sonde. Leurs audaces et leurs réussites n'avaient de témoins qu'eux-mêmes. Quand mon père retroussait sur ses jambes son pantalon de toile, qu'il entraît sans frissonner dans la mer froide, épaissie le matin comme une méduse, qu'il arrachait l'ancre de la vase, tirait sur la chaîne pour amener à lui sa bonne bête de barque dont il saisissait dans sa main le museau anguleux, il avait déjà fait la conquête de la journée. Il brassait toute la mer dans ses deux premiers coups de rame. Il mettait tout le beau temps dans son panier, auprès de son quignon de pain. Il tournait son regard du côté de l'algue verdâtre du ciel d'où le soleil gluant de brume allait se dégager. Ce soleil était fait pour lui uniquement, pour éclairer sa pêche.

Il y avait de la beauté aussi dans sa patience, dans sa confiance. Son visage restait frais au-dessus des eaux, après des heures de croisières en tous sens sur la mer vide. La journée ne vieillissait pas. Tant qu'elle n'avait rien donné, elle en était encore à l'aube et aux promesses. Il lui attribuait une réserve prodigieuse, un pouvoir inépuisable d'imprévu. Rien n'usait l'homme. Il se penchait sur la mer avec une souplesse d'enfant. La faculté qu'elle possédait de produire

des miracles n'avait d'égale que la sienne à y croire et à les accepter à n'importe quel moment. On eût dit que les bas-fonds mêmes de l'Océan se renouvelaient pour lui: il revenait jeter l'ancre aux lieux de pêche où la veille ses bras labourèrent pour rien. Il traquait le poisson avec les mêmes qualités stratégiques qu'une flotte de l'Etat apporte à un combat naval. C'était sa force à lui, pêcheur, son endurance et son adresse qui se trouvaient en jeu; c'était sa fierté qui se débattait sur la mer solitaire.

J'ai dit « mon père »... car c'est bien son portrait que je viens de tracer en même temps que celui de ces hommes à stature carrée, sortis du roc, au visage rose d'algue d'automne, à l'âme bleue, en harmonie avec leur regard, dont je suis issue. Ils sont faits pour tenir debout sur la mer. Ils ne s'allongent sur elle qu'une fois morts. L'idée de la mort demeure flottante quand elle s'applique à eux. Elle n'est pas un point d'arrêt. Ils continuent le voyage. Je m'imagine que la barque de mon père, qui a dû passer à un autre pêcheur, le contient encore. Je voudrais qu'on la détachât et qu'on la laissât aller à son gré. Peut-être le mènerait-elle au large. Et pourtant, à l'heure de la retraite, il se satisfait de ce champ fermé du Morbihan. Ce n'était pas la mer qui lui prêtait son aventure. C'était lui qui apportait à la mer, chaque jour, sa jeunesse renouvelée, son enthousiasme. Du moment où il y trempait les pieds, tout son corps se redressait, et l'on voyait son visage se lever vers le ciel.

Cette barque, grée comme lui de l'essentiel, avait été bâtie par lui. Il en connaissait chaque nervure, chaque courbe, chaque faiblesse, et surtout chaque résistance. Elle avait frissonné entre ses mains avant de tressaillir sous le poids de son corps. Il fallait le voir la saisir par le nez, à l'endroit sensible, y placer son pied blanc, large et fin, avec une allégresse dont un terrien qui entre dans sa maison n'a aucune idée. Il passait vraiment, au moment d'embarquer,

corps et âme par-dessus le bord, remuait au soleil, comme lit de plume, quelques poignées de varech qui la tapissaient. Une toile huilée la recouvrait, ajoutait à son air d'habitation. Il avait autour de lui son coffre de pêche, sa fouine, ses bottes clouées sur leur large socle de bois, qu'il chausserait pour descendre sur les vases molles, tout cela qui ne tenait dans la barque qu'arrimé d'une certaine façon. Pour l'imprévu il avait son fusil. Puis les outils fins abrités sous l'avant: lunettes, lime, longue-vue. Une alouette de mer, toujours la même d'après lui, arrivait au dernier moment se percher à la proue. Elle l'accompagnait une partie du voyage pour picorer les miettes de son pain.

Il y avait toujours, en réalité ou dans son imagination, quelque bande de canards sauvages à la pointe d'une île. Certains jours, il paraissait revenir d'une lointaine croisière, ayant passé son temps à courir après *ses* canards. C'étaient les jours où il avait l'air le plus heureux, le plus marin, où ses yeux étaient plus bleus dans son visage toujours porteur d'une chaleur d'âme, d'un reflet de flamme. Je soupçonne ce gibier de lui avoir servi de prétexte à se donner l'illusion de courir les mers. Il lui élargissait son Golfe du Morbihan, mettait une plume sauvage au bec de chaque rocher, donnait au vent un croassement de défi...

Une fois embarqué, ses yeux se plissaient de contentement. Ses lèvres qui remuaient semblaient prêtes à laisser tomber des paroles. Il y avait au bord de son torse, ainsi que sur une rive, un mouvement soutenu. Il regardait de temps en temps, à droite et à gauche du bateau, les sillages marins, les coulées de longues herbes vertes, comme s'ils n'eussent pas été chaque jour les mêmes, comme s'il se fût attendu à des découvertes. Ses yeux pénétraient l'eau labourée où des éclosions devaient avoir lieu.

Je le regardais s'en aller dans les chenaux. Bientôt, la barque basse disparaissait. Il ne restait que l'homme dont la car-

rure ne pouvait se confondre avec aucune autre. Moins qu'un homme: deux épaules qui continuaient d'élever au-dessus de la mer la probité, la douceur, la force inusable, le contentement ingénu dont cette âme était pleine, et qui faisaient le lest de cette barque. C'est par là qu'elle tenait si bien, plus que par ses vieilles planches, sa peinture, son goudron et ses rapiécages.

Je réfléchis aujourd'hui que, si l'on faisait la synthèse des travaux exécutés par mon père, on arriverait à une cathédrale par la solidité, par le fini de l'œuvre, par son ensemble des fondations au faite, par l'humilité de cœur qui le guida et la fidélité à une tâche sans récompense.

Cathédrale théorique. Dans la réalité, ces grands travailleurs bâtissent sur l'eau. Ils ont un champ en pente sur la côte, une vigne où, après leur mort, les sarments qui ressemblent à des grappins ne portent plus que des cailloux, une maison dont les quatre murs, arrachés au roc, retournent, dans une lente avalanche, au roc. Eux disparus, leur domaine terrien n'a pas plus d'épaisseur qu'un renflement de la dune.

Celui-ci, mon père, je le placerais sous le symbole de l'aube. Aube fut son grand visage portant les piqûres de l'air marin, paraissant toujours sortir du jeu, du sommeil, du bain, de la joie. Aube son odeur de peau saine, de corps déplié au vent. Aubes ses levers furtifs et lestes, quand il laissait derrière lui sa maison collée à la nuit encore épaisse, comme une coquille accrochée à son rocher. Aube sa course qui fauchait les grillages de rosée tendus entre les portiques épineux des ajoncs. Aube la tache que faisait la barque sur l'eau quand il la cherchait des yeux du haut de la colline; rayons d'aube les avirons qui attendaient, gris, froids, croisés dans la brume. Aube cet homme éternellement debout, chaque matin, devant la mer. Aube son allégresse: la journée était le commencement d'un voyage.

Trouverais-je encore debout la maison qui le vit naître, dans l'île dont j'aperçois les bords dans le temps clair de ma mémoire ? Reconnaîtrais-je, planté dans une poutre, le harpon rouillé auquel les trois frères, hauts comme une botte de marin, se suspendaient pour éprouver leur force ? Trois frères, sortis l'un après l'autre du même berceau à croupetons sur le sol battu, trois âmes éternellement enfantines, trois forces géantes. Trois fouets de bergers passés autour de trois cous semblables, trois voix de gamins minuscules à la queue d'une vache maigre, trois paires de sabots à piler la lande qui sert de litière à la vache. Trois fléaux de moissonneurs à des poings qui n'ont pas dix ans. Aube, mon père, je crois bien ! Ce fut elle qui lui tissa son premier vêtement, qui lui donna sa première chaleur, quand à cet âge il battait le blé sur l'aire pierreuse, entre le lever et le coucher du soleil.

Ces hommes furent, dès l'enfance, faits à cette mesure : du lever au coucher du soleil. Leur force traçait dans la lumière du jour une grande roue égale et inlassable. Chaque année y ajoutait un rayon. Le dimanche, ils allaient à la messe sur le continent et déboutonnaient à l'avance le col empesé de leur chemise pour chanter d'une voix si glorieuse que les saulniers qui marchaient à côté de leurs charrettes, sous la pluie, la tête encapuchonnée d'un sac raidi de sel, reconnaissaient de loin qu'ils approchaient du village de Saint-Armel.

Ces hommes naissaient sur un îlot battu des vents pareil à une galette de sarrasin plate et grise, et leur souvenir lui donne du relief dans les mémoires. On prononce le nom de trois frères et l'on voit apparaître trois rochers sur un rivage.

Où va leur force ? Il est incroyable qu'eux disparus, la surface terrestre s'étende aussi nue et indifférente qu'un océan, qu'il ne reste rien des champs de blé qu'ils fauchèrent, des huttes de chasseurs et de pêcheurs, des cabanes de douaniers qu'ils bâtirent un peu partout, des canots, des pressoirs et des fours qui furent leur œuvre, des marais

salants qu'ils râtelèrent, des toits, des murs, des foyers qui sortirent de leurs mains, ces mains capables, de plus, de coudre à leur boutonnière le ruban de la guerre de 70, et de remettre en marche la montre de famille, en effleurant ses rouages avec une plume d'alouette. Car il leur fallait inventer aussi bien que conserver. Ils maniaient le tournevis comme le vent fait pivoter le coquillage. Puissance et légèreté se fondaient dans leurs mains. Incroyable qu'il ne reste rien de leur héroïsme têtu et solitaire qui arrachait, à la pointe du grappin, les mousses tombés à l'eau, qui portait amicalement, à la pointe de leur épaule, les morts en terre, qui éteignait les incendies à la pointe vacillante des toits de chaume.

Je vois ces mains de mon père que le temps avait réussi à tanner légèrement jusqu'aux poignets. Je les vois quand il faisait un somme dans sa cabane de pêcheur, en attendant que le Grand Chenal se découvrit. Tout près de là, j'étais allongée sur le sable, touchant à la terre d'une épaule, d'une hanche, d'une cheville, et d'un côté du corps dans le ciel. La main paternelle, un peu tendue au bout du bras, se prêtait à mon examen. Elle n'était jamais complètement dépliée. La paume se creusait pour contenir. Elle était faite pour garder l'essence de tant de besognes. Il y avait en elle de l'air, de la lumière, de l'eau, et tout au fond un beau sable d'or pesant. Les doigts courbés au-dessus de cette eau essayaient tour à tour de retenir et de distribuer. La paume était la source de l'inépuisable travail. Les doigts, canaux par lesquels elle se déversait, se voûtaient un peu sous l'effort, et jusque dans le repos avaient des contractions de fatigue.

Je le voyais, le soir, aller au sommeil comme à une fête, s'appuyer des deux poings à son lit avant d'y entrer, en tâter la plume du même geste qu'il remuait le varech de son bateau, rejeter, d'un mouvement venteux, la toile docile des

draps. Il a dû s'enfoncer dans la mort, dans ses algues et dans son duvet, à l'ombre des rideaux couleur de voile morbihannaise, avec le même contentement. Se coucher gardait toujours pour lui la valeur d'une récompense, à laquelle il avait pris goût depuis le temps où, petit berger à tout faire, il lui fallait gagner son droit à un coin de paillasse. Il s'estimait heureux de n'avoir plus, comme dans son île, à aller le soir à travers la lande remplir d'eau de source la cruche ronde et à la rapporter sur sa tête, frôlé par les loups-garous.

Une fois couché, il faisait entendre un grand bâillement de détente et de contentement. Toutes les fatigues accumulées sortaient en tumulte par sa gorge ouverte, tous les projets de tant d'entreprises dont le souci l'eût gêné en dormant. Il ne restait plus qu'une barque allégée, paisible, heureuse. Si le sommeil ne venait pas, si le vent soufflait dans la cheminée, porte-voix des tempêtes béant tout près de son lit, il écartait un peu les bords des rideaux de toile à fleurs rouges venus de l'île, et proposait un conte. Sa voix fraîche tombait elle aussi comme une récompense dans la grande pièce où il y avait toujours, tendue avec inquiétude vers les souffles du dehors et les derniers pétilllements craintifs du foyer, quelque oreille d'enfant. Un conte ! L'envie de dormir disparaissait comme par enchantement, l'air n'avait plus de ressemblance avec un écheveau brouillé, on entendait de nouveau autour de la lampe le cliquetis des aiguilles maternelles tricotant de gros bas couleur de goémon. Le vent râclait les bords de la cheminée avec son grand chapeau, ou jouait aux boules dans le grenier avec des créatures qu'on n'osait trop imaginer. Le conte faisait défiler, dans un décor de lande et de sable, des animaux qui parlaient et des hommes qui restaient muets. Tous étaient à la fin délivrés. Il y avait toujours, à la pointe de cette magie nocturne, une étoile.

Il s'achevait sur un souffle, le souffle de mon père endormi. La dernière parole semblait avoir été prononcée en rêve,

dans le bercement de la mer. Le rideau retombait en place, la main aux doigts dépliés pendait au bord du lit, la porte du corridor revêtait triple épaisseur contre la nuit. Un îlot d'ombre s'en allait à la dérive, emportant son contingent d'êtres fantastiques. Ma mère remuait du bout de son aiguille les braises de la chaufferette qu'elle transportait, à travers le corridor froid, dans la chambre des enfants. Le sommeil refermait sur la maison et nous sa coquille. Et là-dessous, le souvenir du conte clapotait encore.

XXIV

JE ne renie pas cette enfance. Je la choisirais telle si elle était à recommencer. Je la voudrais ainsi, détachée, dépouillée, poussant toute seule comme des ailes d'oiseau. Isolée, passant la main par la fenêtre pour ne toucher que le visage de son voisin l'espace. Rien ne lui fut procuré, hormis le pain. Personne ne lui choisit sa voie, de sorte que mille voies s'offrirent, et qu'elle fut perpétuellement à mi-chemin de chacune, en état d'école buissonnière. Elle eut la liberté des étoiles filantes à s'arrêter où elle voulait. Miracle de l'évasion: elle eût pu rester sur son rivage, à ne rien voir à marée basse que les barques échouées, et peut-être à mer haute rêver d'une ambitieuse destinée, en regardant sur l'autre rive le pays des riches capitaines.

Je choisirais encore l'« assoyade » des bergers, faite d'une pierre couverte de fougère à l'abri de la haie, où l'on connaît l'étonnement de la première solitude, les premières stations du silence, le paresseux plaisir du visage à se sentir baigné de soleil; puis tout d'un coup la révélation, à travers

l'assoupissement des choses, d'une vie en profondeur. Point d'autre rappel à l'ordre qu'une main d'ombre qui grandit dans le ciel et de la fraîcheur qui tombe. On n'imagine pas les découvertes que vous offre un champ suivant les saisons. Le mien s'étendit jusqu'à la mer, et celle-ci en eut parfois l'odeur printanière comme si elle cachait par en dessous des légumes. J'ai appris des broussailles à fouiller sous les épines et reçu mon premier frisson de l'ondoiement des herbes, et je crois qu'il restera, mêlé au mouvement de mon sang, quelque chose de leur ample et joyeuse palpitation sous le soleil et le vent. Ce pouvoir d'être longtemps et mystérieusement accablée, pour être tout d'un coup et mystérieusement soulevée, je le leur dois. Je dois aussi à mes longues stations au creux d'un arbre celui de saisir d'un coup d'œil l'essentiel du visage de ceux qui passent et de garder au milieu du défilé humain je ne sais quel détachement, comme si j'avais déjà marié mon sort à quelque chose d'enraciné. Ce qui n'empêche point ma prédilection pour un vacillement pareil à celui de la branche fourchue qui me portait et savait qu'elle appartenait à un arbre plongé dans la terre, enfoncé en elle par chacune de ses racines, et qu'elle exécutait l'ordre de la terre en se balançant pour se mieux tremper dans la lumière. Prédilection pour l'envers et l'endroit des choses, la droite et la gauche des chemins, des volontés et des désirs, pour les bifurcations du sang, la mobilité des nuances, l'embarras du choix, le contradictoire de la pensée. La mort même avec son masque changeant d'heure en heure se contredit. Toute la gamme de l'expérience. Tout l'éventail ouvert et fermé de l'imagination. Toute l'échelle de la vie qui n'atteint à la grandeur qu'après qu'on l'a parcourue. Elle commence à la petitesse. Il n'y a de redoutable que le point mort.

Je la choisirais telle, bien plus préoccupée de son lent commentaire que de celui des autres, et situant hors de

l'humain son tribunal. Un peu aveugle, sourde, pour se tendre en tirant sur les racines de ses forces dans d'amples directions. Immobile, comme si elle s'attendait aux coups de lame, par-dessous le flot pacifique du quotidien. Point bruyante, occupant peu d'espace, et malgré tout si bien assise sur sa petite chaise qu'il semble que mon enfance ait gardé sa place en moi et me demande parfois des profondeurs si ma physionomie de grande personne est bien le prolongement de la sienne. Enfance dont je me sens la fille. Faisant du boire le manger et bourrant ses poches d'espace, découvrant la lumière comme une rose dans un jardin nocturne, choisissant pour jouets les pavots encore fermés des champs de blé afin de goûter la spéculation d'en prévoir la couleur, et pour destinée celle qui offrait le moins d'éclaircissements. Il faut que les sens soient tapis pour laisser venir jusqu'à eux, bondir sur eux, les terrasser et les meurtrir afin qu'ils en gardent l'empreinte, les grandes chaleurs et les grandes lumières. Certaines enfances se développent par en dedans. La mienne fut un flot qui n'avait rien d'éblouissant mais qui montait sans témoins jusqu'à la ligne qu'il était écrit qu'elle devait atteindre.

Parfois je tombe, face contre face, sur cette muette, pour lui demander de lâcher son secret, d'embarquer sur l'océan des cris et des paroles, pour l'aventure dangereuse de l'expression. C'est quand on s'est tu longtemps qu'on doit avoir à dire, et celle-ci ne s'est pas privée des longs silences à l'intérieur de son mur. Peut-être ressemble-t-elle, avec sa vide et monotone surface, à la mer: est-ce que la mer a l'air de contenir quelque chose? Dans ses yeux n'était peinte que la mer, mais ils retenaient déjà pour eux seuls les visions d'écailles et d'algues qu'elle traîne dans ses ruisseaux profonds, les phosphorescences dont elle s'éclaire, et j'étais appelée à en tirer mes images comme le berger qui descend sur le sable pour passer le temps y trace machinalement des

dessins de coquillages. Quand le regard d'un enfant se livre sur elle à ses premiers exercices, la nouveauté de se poser sur la terre est si grande qu'elle provoque des découvertes. D'elle aussi j'ai pris l'habitude de croire que l'enseignement qu'on puise en soi-même est éternel et que le voyage entre les deux points capitaux de sa destinée, entre l'aube et le jour, l'enfance et l'homme, sans cesse recommence.

Je la choisirais ainsi, pareille au village endormi qu'on traverse en étouffant le bruit de son pas, épaulée à elle-même, économe de sa lumière, renforcée des sommeils voisins, appuyée au grand et fragile azur que représente tout l'inconnu de l'enfance, soutenant et soutenue, laissant la nuit de son propre mystère peser sur elle jusqu'à ce qu'il soit l'heure qu'elle s'éclaire, mesurant son souffle à celui du puits et de l'étable, du hibou dans l'arbre et de l'horloge dans la demeure, du blé dans le sillon et de la ronce sur le talus, qui font le rythme de la terre; aussi proche et aussi lointaine que l'humanité qui dort, invisible, au fond de ce village, mais qu'on pourrait toucher à l'épaule et forcer à se retourner rien qu'en passant le bras par la petite fenêtre confiante qui ouvre sur la route.

Il n'y a jamais trop d'espace autour d'une enfance. C'est l'espace qu'on meuble le mieux, lentement, en l'élargissant autant qu'il faut, en déplaçant aussi souvent que nécessaire les meubles, et c'est l'espace encore qui supporte le mieux l'absence de meubles. Il n'y a jamais non plus trop d'épaisseur d'ombre. Sans ombre, point d'étincelles, point de phosphore au bout des doigts, point d'arabesques sur la suie de l'âtre; point de découvertes dans le lit-clos du sommeil sans le fossé abrité des premières méditations; point de paroles de feu sans la gueule profonde du dragon, et sans la nuit point de Sergent Charmant qui étudie les étoiles. Sans l'étoffe de l'obscur, point de Marchand de drap de Cherbourg. Sans mur inaccessible, point de rose à souhaiter. Sans

le pupitre, point de coccinelle. L'enfance est un diamant qui fend la vitre de l'ombre.

Il est bon qu'elle fût dominée par les personnages volumineux de ses contes, forcée de s'élargir pour leur faire place et les laisser s'accroupir dans les angles, ainsi que cruches renflées dans l'angle de la cuisine, redoutant le soir de tourner l'épaule ou d'ouvrir en même temps les deux yeux. C'est en luttant contre une pesante obsession qu'on comprend que la liberté se conquiert. Enfance perdue en soi, créant un pays tour à tour ténébreux comme la forêt et dépouillé comme le désert, sans lisières, sans bornes, sans routes, avec des apparitions si géantes aux carrefours qu'elles la forcèrent à lever la tête.

Mais tournée vers la lumière, entrevoyant de temps en temps le mirage d'invasions ordonnées et de commandements lucides, et l'inévitable corps à corps avec ce qui est chair et sang. Penchée d'avance vers la nécessité — ou le besoin ? — d'obéir. Comment en pourrait-il être autrement quand les premiers pas libres durent s'arrêter à la barrière de la mer ? Préparée à comprendre plutôt qu'à être comprise, abandonnée à son énigme par ceux qui font trois petits tours et puis s'en vont, destinée aux excursions obscures et aux incursions lumineuses. Résistant au dernier moment à la confiance totale, scellant par l'orgueil toutes ses blessures. Cherchant le commencement de son cercle. S'avançant dans le domaine sans fondations de l'obscur, mais par un sentier en surplomb, infaillible, précis, soutenu par rien, décoché par l'esprit.

Enfance enveloppée de la grande chrysalide celte, soulevant pour arriver au jour des forêts de chênes et des tables de granit, poussée aux épaules par des ombres géantes et chatouillée dans le cou par les lutins. Encline à remonter vers le nord d'elle-même, au-devant de la solitude qui frappe le visage comme un rocher. Pas nordique pourtant. Le celte

trouve sa nuit, son froid, ses déserts, sa grandeur, non au dehors mais par en dedans. Enfance des patiences grandes comme des plaines. Enfance sortie d'un berceau ligneux, luisant, sombre, posé sur le sol pour en capter directement la sève, et qui devait aborder son développement comme s'il s'agissait de changer de race. Elle savait qu'au jour levant elle ouvrirait de ses propres mains la porte de son sauvage domaine à la lumière latine.

au
des
ux,
ent
s'il
ant
ge

*Achevé d'imprimer
sur les presses des Editions Fides, à Montréal,
le onzième jour du mois de février
de l'an mil neuf cent cinquante-neuf.*

